

ALI DANI

PLATON – NIETZSCHE :
L'ESPRIT POLITIQUE

INTRODUCTION :

LE LABYRINTHE POLITIQUE

« Le plus débridé des platoniciens ... »¹ proclame avec raison Heidegger sur Nietzsche. Vérité qui brise toutes les interprétations d'hier et d'aujourd'hui sur une prétendue rivalité et négation entre Platon et Nietzsche. Le mur de la tradition des vulgarisateurs et sophistes effondré, il reste à découvrir le tableau de cette œuvre monumental à deux. C'est maudire qu'il faut avant de bénir. C'est le détour nécessaire d'un dévoilement salutaire au monde. Nietzsche a pour maître Platon qui finalement se révèle être le fil d'Ariane d'une grande philosophie au sens politique. C'est ainsi que Nietzsche ne dit pas toujours mais tout le temps va disant. Le sens est dans le déploiement et la totalité de l'œuvre.

Tout vrai philosophe a pour tâche de contrer l'irrésistible décadence. Et Nietzsche s'écarte le moins de cette mission en tant qu'il suit les pas de la vérité, les pas de Platon. Le combat est le même mais autrement. La décadence contemporaine de Nietzsche atteint un degré tel qu'elle soulève un vent de démence qui emporte les consciences lucides les plus fortes. Nietzsche n'a pas la vanité de se perdre dans des aventures de destruction de l'édifice ancien tout en exaltant le nihilisme. Non ! Nietzsche est fatigué, souffre moralement et physiquement de l'esprit de lourdeur ambiant.

Faire retour à Platon est l'ultime planche de salut. Relire Platon contre la tradition philosophique des décadents pour en révéler enfin le sens intime et vrai. Car Nietzsche est conscient du mot de La Bruyère en ce que tout a été dit et il ne nous reste qu'à en rappeler le sens, originalement. Relire Platon c'est le montrer sous un soleil nouveau. Ce qui a son importance à l'ère des superflus qui classe, divise et mutile. Une œuvre vit tant que son sens n'est pas épuisé. Nulle identification possible cependant tant le lieu et le temps sont différents. Mais l'un éclaire l'autre par la lumière mutuelle des deux consciences qui correspondent, sympathisent. Ils se révèlent l'un l'autre par la sympathie et l'écart nécessaires. Sympathie et écart qui les lie et distingue le maître du disciple. Un même esprit hante l'œuvre.

¹ J. P. Resweber Nietzsche in *La pensée de Heidegger* p.86

Un même idéal de la philosophie comme politique prévaut. Toute la vision globale se cristallise dans la justice, fin à l'unisson de l'humain et du divin. Et le sens est fonction de la justice. Justice qui veut rendre à chacun ce qui lui revient. Pour la réaliser, une organisation politique nouvelle importe. Nouvelle nécessairement parce qu'inscrite dans le devenir mais également ancienne, souvenir de la politique originelle. Car c'est dans l'application pratique et politique qu'est jugée la pensée d'un auteur. Car la politique est ce qui est le plus ancré en nous : « L'art qui se rapporte à l'âme, je l'appelle la politique »². La politique est le départ, le centre et la fin de toute idée. Elle seule rend possible les idées sublimes qu'elles que soient leurs noms de justice, de vérité, de Dieu et montre la sincérité d'une pensée non plus mutilée par l'intérêt égoïste de la contestation.

La mise en œuvre d'un vaste programme politique force la conscience à l'esprit critique. La réalité défie l'esprit de système. Elle est la plus forte, toujours plus complexe. La critique prend alors le sens le plus riche. Ce n'est pas la simple critique d'humeur où la destruction est sans lendemain, ni le scepticisme d'une pensée dans l'impasse qui suspend son jugement, abdique. Critiquer, c'est lutter contre la décadence et pour la rédemption. Et tout cela avec discernement. C'est comprendre que dès la critique de la décadence sont entrevus les principes qui régissent l'organisation de la vie.

S'élever de la démocratie décadente où les plus forts, les plus grands sont ravalés à une condition méprisable, à l'aristocratie universelle où les plus faibles atteignent les sommets élevés de la conscience, du monde et des cieux. En cela, la critique est politique. Elle se rapporte aux régimes politiques incurables qui tuent la vie, aux cités (du grec *polis*) corrompues par la gangrène démocratique consacré par le régime politique. Politique par l'objet traité, la critique l'est aussi dans la démarche prudente et donc constructive. Critique politique a un caractère redondant qui dit l'excellence des choix.

Tel un artiste, le philosophe politique travaille la matière de l'œuvre toujours autrement. Ce n'est pas l'argile ou les métaux qui sont en cause mais la faiblesse d'intelligence qui les a mal assemblés. Ni les idées et principes en œuvre mais la confusion d'esprit qui préside à leur agencement. Ce qu'il faut, c'est organiser autrement selon deux critères fondamentaux, l'ordre et la mesure. Eviter l'écueil du désordre d'un faux ordre qui ne serait que partiel jamais global, et de l'excès et du défaut dans le recours à une idée et dans son application.

Méthode efficace où la critique est essentielle. Comprendre une pensée, c'est en entreprendre la critique politique. Aussi est nécessaire la comparaison intersubjective. Platon a donné les principes en action en l'homme, dans les régimes et les cités. L'esprit des choses s'est fait discours. Nietzsche en rappelle l'incontournable remède tout en continuant le combat de Platon avec virulence et au marteau, contre la décadence politique.

² *Gorgias* 464b

Le projet politique grandiose est déjà, reste aux philosophes futurs dont Nietzsche, d'en révéler les termes sous un jour nouveau par surtout la distinction, le dévoilement de l'imposture de l'époque vécue. D'où l'ancrage dans la réalité historique comparé à l'universalité des propositions de Platon. Tous deux conciliés dans l'excellent procédé critique qu'est le labyrinthe et la descente aux enfers. Descente aux enfers où brûlent les yeux de celui qui se tourne en arrière vers la cité infernale à l'instar d'Orphée qui a manqué de détermination et la femme de Loth qui a perdu foi. Ne pas succomber et affronter les épreuves et enfin connaître la rédemption.

Parcours d'un labyrinthe où l'aller figure la purgation, le centre l'illumination et la sortie, l'union avec le divin. Parcours politique par excellence où un homme aux attributs prophétiques renverse le cours de la décadence arrivée à son terme et redéveloppe le dernier rouleau. Ce rouleau est le chemin spirituel de cet homme dont le royaume est la fin. C'est la manifestation dynamique de l'esprit divin à travers l'esprit démocratique de la décadence qui n'est pas mort mais en perdition sans fin. Esprit qui n'est pas un simple état mais un esprit négatif de la réaction et de la faiblesse. Le mouvement rédempteur est, lui un acte fort de l'esprit aristocratique. Dynamisme où les sphères s'élèvent pour ne plus former qu'un cercle unique.

Le labyrinthe est la forme du réel, la structure même de la vie et du monde sensible comme émanation du monde invisible. Il n'est pas une impasse mais un parcours initiatique qui dans l'œuvre de Platon et Nietzsche trouve un bel accomplissement. L'idée d'une impasse est celle de l'homme démocratique qui se laisse emporter et engouffrer au creux de la vague tandis que la vague remonte. Le labyrinthe, c'est la richesse foisonnante de la vie même. Seules, les fortes âmes en supportent les contraintes infinies. Il faut être robuste et d'une intelligence extrême pour affronter les nombreux plans et ordres qui s'entrecoupent à des niveaux différents de la réalité. C'est le labyrinthe d'une pensée totale, schéma pour cerner et évaluer toute interprétation.

Tout schéma linéaire imaginaire est superficiel, aboli. Il ment trop. Sentiers, battus et débattus, stériles. Donc tout didactisme, académiques pensée et écriture sont superflus. Le labyrinthe est le centre de toute pensée totale. D'où les formules équivoques, voire énigmatiques de Nietzsche, déchiffreur et devineur d'énigmes par excellence et Platon est initié au savoir caché, mystique et occulte de Pythagore. D'où aussi que Platon et Nietzsche ont recours à des formes expressives et dynamiques propres à embrasser tout le cercle de la vie : l'aphorisme, le fragment et le dialogue. Eclatement de la vie et profusion d'un ordre à retrouver. La politique est comme cheminement dans les méandres de l'âme, comme « herméneutique essentiel »³. Les tourbillons de l'ordre labyrintique aveuglent et c'est de haut que l'on voit et encore, l'éclair d'une vision. Toujours entrevoir. Là n'est pas le désordre. Le désordre du chaos est dans la prétention des aveugles habitants d'une caverne de tourner en ordre caché l'abîme du néant. Non ! Le labyrinthe est politique.

³ S. Goyart-Fabre *Nietzsche et la question politique* p.169

Politique dont l'art se rapporte à l'âme⁴. En ce sens, le parcours du labyrinthe est en clair-obscur à l'instar des méandres de l'âme. La vie de la cité a ainsi même structure que l'âme. Cité et âme correspondent et voilà la justice. Justice qui est le fil d'Ariane.

C'est ce cercle que Nietzsche essaie de rendre après Platon. Ce qui importe, c'est la sincérité dans l'effort. Platon pense les hauteurs de cet arbre cosmique dont les racines ont fortement pénétré les profondeurs que Nietzsche rappelle. Chacun a son plein mérite et nul engagement n'est vain sur ce chemin ardu où la vérité guidait leurs pas pour ne pas succomber à son retour au problème presque insoluble de la tragédie humaine : « Comment remédier à la décadence d'un peuple qui dégénère ? ».

⁴ *Gorgias* 526 a.

PARTIE I : L'ESPRIT DEMOCRATIQUE, LE PLUS GRAND MAL

CHAPITRE I : LA GRANDE DECADENCE

«Autrefois, l'esprit était Dieu; plus tard, il est devenu homme, et de nos jours il s'est fait tout entier populace »⁵. Telle est la pente fatale de la décadence.

De la même façon que la perfection d'un régime se mesure en fonction du régime parfait, l'aristocratie véritable, le degré de décadence et de corruption d'un régime tient à son caractère plus ou moins démocratique.

Aussi le danger vient moins du régime institutionnalisé démocratique que de l'esprit qui l'anime. La démocratie n'est que la manifestation la plus achevée de cet esprit. C'est l'esprit démocratique que Platon et Nietzsche redoutent le plus. En effet, ils admettent des éléments démocratiques dans la cité idéale. De même, ils ne rejettent pas l'idée d'une transition raisonnable et démocratique. La catastrophe n'est pas d'abord dans le caractère formellement démocratique d'un régime mais dans l'esprit qui hante les comportements des individus. Ce sont des êtres contaminés par l'illusion démocratique, qui conduisent à la dissolution généralisée pour finalement l'anéantir dans les abîmes d'une barbarie infernale dont l'issue fait tout le problème de Platon et Nietzsche.

A. LA DECADENCE DES PRINCIPES ET DES GENERATIONS

1. LA FAILLITE DES PRINCIPES : DE LA COMPETENCE A L'ARBITRAIRE

La décadence des régimes est toujours la suite d'une corruption spirituelle et physique. Il y a véritablement une identification de l'homme à sa cité⁶. Le lien est organique entre la cité et l'homme. C'est l'organisation politique de la cité qui éclaire la justice en l'âme humaine et le rapport entre les deux entités est essentiel. Aussi « nous qui tenons le mouvement démocratique non seulement pour un stade décadent de l'organisation politique, mais pour un stade décadent où l'homme s'amoindrit, tombe dans la médiocrité et se déprécie »⁷.

L'état de la cité reflète celui de l'âme. Si sur le plan des régimes, l'on va du gouvernement légitime des aristocratiques à l'imposture où règne la dictature des passions de la populace, c'est que l'homme raisonnable plein de raison et de passions ordonnées, abdique devant la folie de l'homme de désir. Et les éléments de gangrène qui agissent au niveau le plus élevé sont les premiers symptômes de l'esprit démocratique. Cet esprit est

⁵ *Zarathoustra* Du lire et de l'écrire

⁶ *République* 444 a

⁷ *Par-delà le bien et le mal* § 203.

la négation même de tout édifice à caractère hiérarchique. La fin de la décadence est le néant.

La force périlleuse de la décadence vient de ce qu'elle est universelle. Elle contamine le corps et l'âme, la cité et l'individu. Ici, Platon et Nietzsche se révèlent particulièrement complémentaires. Si Platon généralise, universalise, Nietzsche donne des exemples historiques.

A la compétence des maîtres succèdent les honneurs. C'est dans la *République*⁸ que Platon décrit l'effondrement de l'aristocratie où règne la compétence qui est la justice même. C'est le temps où l'Etat est l'œuvre des maîtres, de ces philosophes qui, au sens le plus ancien sont les grands hommes d'Etat. Ces hommes forts, politiques-nés, sont de la race d'or⁹, de la « race aryenne véridique »¹⁰. Lui succède la timocratie des guerriers où prévaut l'honneur. C'est ce régime qui fascine encore Nietzsche, dont la figure emblématique est le « noble français » de l'Ancien Régime, héritier de ceux qui combattaient au Moyen-âge.

Noblesse française, de l'âge classique héritière de la chevalerie d'antan, dernière noblesse politique en Europe¹¹. Et il voit en Voltaire le dernier des nobles dont on connaît la fameuse boutade au ton maladroitement aristocratique : « Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu ». Voltaire contre Rousseau. C'est en mémoire de l'un des plus grands esprits libres « pour le centième anniversaire » de sa mort, le 30 mai 1778, qu'est dédiée l'épithaphe qui ouvre *Humain, trop humain I*, intitulé « Livre pour les esprits libres ».

Ensuite survient l'amour des richesses qui se généralise. L'oligarchie consacre la richesse et a le gain pour mobile. Les riches accaparent le pouvoir. A cette aristocratie de la finance et de la pseudo-intelligence, Nietzsche ne reconnaît aucun mérite. Elle règne et gouverne sans cœur, donc sans courage. La démocratie prétend détenir la panacée : le gouvernement de tous. C'est l'égalité déjà tyrannique des désirs que la rue revendique. De l'Athènes de Platon à l'Europe de Nietzsche, la contagion continue de s'étendre. Bientôt l'égalité n'a plus de sens dans la forme extrême de décadence que Platon appelle *oklocratie* qui exclut toute forme de légitimation. Absence totale de sens que Nietzsche appelle *nihilisme*.

La situation est vite intenable. Un tyran s'érige pour sauver le bateau ivre de la démocratie et saisit le gouvernail. La nécessité est telle qu'au temps de Platon le recours au tyran est institutionnalisé en Grèce antique. Or ce que les hommes tiennent pour une planche de salut dans le naufrage qui menaçait, va s'avérer être la momification de l'esprit

⁸ République 543a-592b

⁹ République. 415 a

¹⁰ *Généalogie de la morale*, Première dissertation, § 5.

¹¹ *Généalogie de la morale* première dissertation § 16.

démocratique. Même les désirs sont réprimés. La crainte trône dans le cœur des hommes. C'est le règne de la terreur.

2. LE MEURTRE DU PERE

A la faillite irrésistible des régimes et de leurs mobiles, de leur raison d'être jusqu'à n'être plus, une dégradation préexiste à chaque fois et concerne les individus dont les valeurs dégénèrent. Ce qui apparaît nettement dans la transmission par l'éducation. C'est dire combien la décadence est un déchirement de l'homme avec lui-même et dont une partie lui échappe.

Nietzsche n'aura de cesse d'admirer le génie de l'homme intégral grec en tant qu'il est l'image encore éclatante de la cité politique primitive qui, elle, remonte aux origines. Platon la décrit ordonnée par les dieux qui partagèrent la terre en différentes régions¹². C'est le temps de l'Etat théocratique que gouverne Cronos¹³. Ces temps mythiques (au sens de réel plus vrai que la simple réalité) sont ceux des hommes divins et parfaits (au sens d'achevés) où don naturel et éducation coïncident. La décadence est quand l'homme à venir, quand le fils commence à perdre la raison et croit à la seule efficacité autonome de la force. L'onction divine tombe de la tête des maîtres et ne reste plus qu'une image.

L'homme timocratique est un citoyen dévoué à la défense de l'Etat et dont l'éducation est excellente. Les repas se prennent en commun et la gymnastique est de rigueur. L'exercice militaire, l'ambition, la discipline prévalent¹⁴. De même pour Nietzsche, le noble français est doué de volonté forte, de maîtrise de soi et de morale sévère.

Or la dynamique de la décadence montre une cité et un individu partagés entre l'ancien et le nouveau. Ce qui figure le rapport père-fils. Si le père timocratique guerroye encore sans être plus capable d'éduquer, le fils oscille entre luxe matériel et honneur paternel. C'est que « le fils trahit le père », un père déjà équivoque. Il en prend avant tout le mauvais côté. La révolte du fils contre le père préfigure celle contre le régime et contre Dieu même.

Au lieu de reconnaître son incapacité à réformer, à faire retour en appelant le philosophe salutaire, le nouveau régime oligarchique aggrave la situation et altère davantage les valeurs anciennes encore perceptibles. Le fils consacre son vice timocratique, l'argent. L'oligarque de Platon ou le bourgeois du siècle de Nietzsche tient de son père timocrate le goût des valeurs. L'argent a valeur en soi. Si le timocrate assimilait les valeurs, l'oligarque conserve la valeur des choses. Ce n'est plus la valeur spirituelle éternelle mais la valeur acquise dans le temps qui passe. L'argent tient sa valeur non seulement de l'accumulation au fil du temps mais surtout parce qu'il est du

¹² *Gorgias*, 523 a.

¹³ *Les Lois* 713 c-d.

¹⁴ *République* 549 a-b et 584 e.

patrimoine, de l'héritage légué. De même, la famille, la religion, les manières sociales: ce sont des choses transmises à transmettre.

Mais cela ne suffit pas à redorer le blason du pouvoir qui faute de se justifier sur une réelle compétence est engagé dans l'ère de l'arbitraire. Si le père est riche, une certaine maîtrise le caractérise et l'honore : il est économe. Or le fils dilapide les biens d'autant que le père est incapable de lui inculquer les valeurs. Il est dépensier. Il n'a plus la maîtrise qui assurait au père un pouvoir stable et consent à contrecœur.

L'esprit est mort. Le fils ne justifie plus rien, la hiérarchie le paralyse. A la lutte sans merci au sein de l'oligarchie succède la rivalité de politiciens agitateurs qui ornent de justice la convoitise des richesses et s'allient la protection de la masse des déshérités ¹⁵. Cette armée populaire achève de détruire l'édifice sans âme qui dépérissait. C'est la lutte des classes contre les inégalités.

De ces convulsions naît la démocratie qui prend l'inégalité pour le plus grand mal. L'homme démocratique est égalitaire, il incarne le type humain le plus méprisable par son aspiration à l'égalité des désirs et des conditions. Ni raison, ni hiérarchie. Il a le vertige des sommets. L'Etat, la loi ne tiennent leur force que du consentement populaire. Le désir ne peut être engagé à promettre. Bientôt l'économique devient instance autonome et désencastrée des autres domaines. Les liens sociaux sont oubliés, le pacte est rompu : le respect de la constitution est d'abord formelle. Puis ses vertus sont ignorées. Ce ne sont plus que des individus atomisés. Dislocation de la société, des individus.

C'est le chaos. L'aristocratie naturelle ne subsiste plus si ce n'est en un désir confus d'ordre que la foule comble en érigeant un tyran fût-ce t-il débile. Mais celui-ci cache mal son incompetence et au chaos ajoute la terreur. Impossible création, la vie même ne s'engendre plus. Le fils meurt. Ce n'est plus qu'un cimetière où errent les fantômes.

3. EFFONDREMENT SPIRITUEL ET POLITIQUE

Mais le conflit père-fils n'est que le symptôme d'un mal plus profond : la déchéance de l'âme qui se disloque et rejaillit sur tout l'édifice politique. La décadence est à la fois interne et externe. Elle s'opère par déchirement. La structure hiérarchique des premiers temps a été vidée de sa substance par cet esprit d'ignorance, cette prétention à rivaliser avec celui dont la fonction est d'être le maître. Or il n'importe pas seulement de s'ériger chef, mais d'en remplir la fonction, de subjuguier par la compétence. Les rivaux ont pris l'aisance par laquelle le chef aristocratique maîtrisait la politique, pour la facilité. Cette illusion a frappé le cercle des rapprochés du pouvoir pour s'étendre ensuite à toute l'élite. C'est en ce sens que la corruption a pris par le haut.

¹⁵ République 565 a-c – 566 b-d.

Une triple déchéance a lieu sur les plans de l'âme individuelle, des valeurs et des régimes. De son piédestal, la raison domine, ordonne et illumine l'univers humain. La compétence du maître est incontestée. L'aristocratie offre le régime qui eut pu durer plus de mille ans.

Mais le *thumos* illusionné par sa force oublie qu'il n'est là que pour servir la raison et veut gouverner. Il arrache le pouvoir. Le glaive et l'honneur mettent à rude épreuve des hommes forts peu disposés à en subir longtemps la rigueur. Les armes ne sont rien par eux-mêmes mais valent par leur seul usage. Le retour est difficile, la timocratie s'efface devant le culte de l'or.

Le désir succède d'abord pour lui-même. La richesse importe seule. L'oligarchie est l'illusion d'un désir raisonnable, ce qui illustre l'arbitraire du sens, mélange de privilège matériel et de démocratie. Ni raison, ni courage. Les désirs s'imposent bientôt dans une frénésie caractéristique qui inaugure le règne de la violence. L'égalité érige l'incompétence en règle. C'est la démocratie. Mais la tyrannie des désirs appelle celle du pouvoir. Celle-ci enterre le désir et la loi. Le tyran cristallise tous les désirs en ses caprices : la terreur règne.

Il importe de comprendre les dynamiques antagonistes à l'œuvre dans le processus de décadence. Certes, la corruption prend par le haut. C'est pourquoi elle est davantage visible à l'échelle de la cité. Ce qui ne veut pas dire que la corruption des individus lui succède. Bien au contraire. De même, si le sommet de la hiérarchie une fois atteint, s'effondre vers le bas, c'est parce qu'il est tiré de façon irrésistible. Et cette force négative, c'est l'esprit démocratique contagieux de bas en haut.

B. LE REGNE DE L'IMPOSTURE

1. LA DICTATURE DU PEUPLE

La dissolution spirituelle et politique des régimes conduit à l'avènement du pouvoir démocratique. Autrement dit, à l'incarnation la plus profonde de l'esprit démocratique en la démocratie même. C'est une lutte sans merci entre le gouvernant et la foule et ses meneurs. Dès lors, ce sont deux esprits qui s'affrontent. L'esprit vulgaire à l'état léthargique et maladif prend d'assaut la citadelle imprenable de l'esprit libre et noble. La prise du pouvoir s'opère sur les plans direct et indirect, par la violence massive et par la ruse, d'une foule qui dicte la loi de ses désirs.

A travers les troubles qui ébranlent le trône des rois, apparaît la plus grande lutte, Rome contre la Judée. Le sentiment aristocratique contre le ressentiment démocratique. La vague de la corruption finit par submerger. L'espoir de la Renaissance est anéanti par l'imposture de la Réforme. De même, l'idéal classique par la Révolution. Révolution où

l'a emporté l'hypocrisie des pharisiens démocratique, enivrés de mort¹⁶. C'est ainsi que la décadence s'accélère avec la « dernière grande révolte d'esclaves qui a commencé avec la révolution française »¹⁷.

C'est souvent la révolution armée qui instaure la démocratie. Des meneurs attirent la haine de la foule dont ils sont issus. Ce sont des parvenus avides de pouvoir que Platon qualifie de « bourdons » parasites. Et Nietzsche n'a pas de mots assez durs, « tarentule morale »¹⁸, « mouches piqueuses » (§ 357), « la place publique est pleine de bouffons tapageurs »¹⁹. Or Platon dénonce la collusion dangereuse des sophistes et de la foule²⁰. C'est la révolte des masses et le triomphe de la Judée, du juif paria et errant devenu tyran qui se venge et prend sa revanche²¹. Le renversement des valeurs est total. Esprit juif, esprit massif²². C'est alors une armée qui déferle délirante. Nulle force ne peut plus lui résister.

Certes, Platon et Nietzsche condamne la paupérisation croissante et les inégalités injustes justifient la révolte mais pas la révolution. Mais à défaut d'être menée par l'étendard de la raison, ce qui a lieu n'est pas une légitime revendication de justice sociale. En effet, la foule cherche la puissance comme les forts mais masquée par la ruse, grossièrement honteuse de son désir de puissance²³. Les parvenus ont ouvert la boîte de Pandore. La foule prend conscience de sa force bestiale sans la savoir aveugle. C'est le véritable maître. La foule en a fini avec les prétentions de la raison. Elle ne reviendra plus à la raison persuadée qu'elle a raison. C'est le fou sans roi. Le mérite, le savoir n'ont plus de sens. C'est le délire, la démence qui s'empare d'une « bande de fauves »²⁴, excitée par la haine des vestiges anciens de la noblesse, de toute velléité autoritaire, de tout ce qui brille.

Plus on lui en donne, plus il en est réclamé. D'abord, la foule se fait rendre justice par le gouvernant au nom de la liberté, le gouvernement devient accessible. Puis est revendiqué l'égalité des droits. Ce qui oblige le gouvernement à autolimiter ses pouvoirs. Il est bientôt représentant du peuple-roi, son programme est d'envisager les modalités d'application des désirs de celui-ci. C'est un exécutant hypocrite qui s'automestime²⁵.

¹⁶ *Généalogie de la morale* Première dissertation § 16.

¹⁷ *Par-delà bien et mal* § 46

¹⁸ *Aurore* Avant propos § 3 ; *Zarathoustra* Des tarentules.

¹⁹ *Zarathoustra* Des mouches et de place publique.

²⁰ *République* 963 cd.

²¹ *Aurore* § 179.

²² *Généalogie de la morale* Première dissertation § 7.

²³ *Œuvres posthumes* XV. 86.

²⁴ *République* VI 496 d.

²⁵ *Par delà le bien et le mal*, p122–123.

Pour contraindre les gouvernants récalcitrants, éclatent insurrection et révolte. La foule a tout le pouvoir.

« Chacun suppose implicitement que tout ego est égal à un autre. Telles sont les conséquences de la doctrine d’esclavage du suffrage universel et de la prétendue égalité. »²⁶. Arbitraire et injustice puisque l’autre n’est jamais le même. La foule se convainc de ses mensonges que les gouvernants futurs tirés de son sein entretiennent. Abusée de prendre pour naturel, ses illusions.

2. LES BEAUX DISCOURS DE L’INCOMPETENCE

a. LA DEMAGOGIE

L’incompétence est alors consacrée. La vanité l’emporte, que Calliclès exprime avec toute la prétention du monde : «La nature elle-même prouve que ce qui est juste, c’est que celui qui vaut plus l’emporte sur celui qui vaut moins, et le plus capable sur le moins capable »²⁷. C’est le discours sophistique par excellence. L’essentiel n’est pas dit : quelle est le critère de la valeur, le critère du pouvoir ? Or ce qui importe, c’est la compétence à gouverner et non l’accession au pouvoir par la violence ou la ruse. Le pouvoir n’est pas sa propre fin. C’est toute l’illusion dont les sophistes sont les dupes : ne pas assigner au pouvoir de fin qui le dépasse, c’est par la violence consacrer la fin du pouvoir.

Autrement dit, la fin du politique n’est plus le bien commun mais particulier qui ne saurait alors en être un. Pouvoir signifie promotion et carrière personnelles. D’où la compétition acharnée pour le pouvoir et Nietzsche voit ses premières machines organisées que sont les partis appelés à concentrer toute la force possible vers cette citadelle qui s’évanouit une fois prise. C’est la mort de l’ordre public. Ce n’est plus la solution des conflits pour advenir mais un jeu mesquin de gestion des conflits. Le nouveau gouvernant est un spécialiste de la politique qui n’entend rien dans les affaires générales de la cité. L’Etat appelle au choix quantitatif devant lequel il démissionne. C’est un sophiste qui confond l’habileté professionnelle et la politique. C’est un faux politique attaché aux petits intérêts.

b. LA MANIPULATION

Pourtant, il passe pour le meilleur²⁸. « Le peuple appelle ces figurants, des grands hommes »²⁹. Il est l’homme d’un moment. « Ce sont pour lui les maîtres de l’heure »³⁰. Ce qui compte, c’est l’effet sur la foule. Il faut répondre à ses désirs. Or les désirs se portent

²⁶ *Œuvres posthumes* XV 364.

²⁷ *Gorgias* 483 d.

²⁸ *Alcibiade* 238d.

²⁹ *Zarathoustra* Des mouches de la place publique.

³⁰ *Zarathoustra* Des mouches de la place publique

sur tout et son contraire. Il faut les devancer. L'art politique devient manipulation : faire prendre à la foule ses désirs pour la réalité. Tromper le peuple, le flatter, lui dire des vérités mensongères. Si la politique s'enseigne, c'est qu'elle est réduite à un savoir empirique des cordes sensibles de l'âme humaine, tous ses désirs, craintes et réactions. C'est toute l'ambition d'un Machiavel dont les adeptes deviennent des fantômes interchangeables. L'irresponsabilité des chefs est à son comble.

Les moyens de cette illusoire politique d'essence démocratique sont la ruse et l'hypocrisie qu'hante une sourde violence. Hypocrisie qui dit ce qui n'est pas fait, qui fait le contraire de ce qui est dit. « Elles parlent en faveur de la vie, ces araignées venimeuses quoiqu'elles soient accroupies dans leurs cavernes et détournées »³¹.

La justice n'est plus qu'un vain mot au royaume des simulacres. L'efficacité démagogique réside dans l'abstraction des revendications utopiques : tout pour tous et tout de suite. L'inconscience des chefs est à son comble. Ce qui suffit à détruire un édifice de plusieurs siècles à l'instar de la monarchie française et de l'autocratie russe. Les mots d'ordre sont seulement réactifs et destructeurs des fondements même de toute cité. Liberté, égalité, fraternité : mots magiques qui provoquent des déchaînements imprévisibles et envoûtent jusqu'aux orateurs eux-mêmes qui s'y laissent prendre. Toutes les contradictions sont possibles. La justice est profanée. La liberté est convertie en son mensonge, le libéralisme, chantre de l'égoïsme. Quelle égalité pour quelle fraternité? La lutte pour l'intérêt mesquin n'est pas l'amour. A-t-on vu de l'amour dans cette lutte où chacun pour soi arrache ce qu'il peut des dépouilles de la cité?

Bientôt les mensonges se dissipent, emportés par le vent d'une condition toujours misérable. Car en tout cela, c'est l'instinct grégaire qui supplante l'art de commander. Si le peuple tire vers le bas, l'élite prétendue s'en accommode fort bien. Car c'est bien les gens du peuple qui commandent finalement ...

3. LA TYRANNIE EGALITARISTE

a. L'ESPRIT DE SYSTEME

Le peuple n'entend rien à la politique. De l'idéal d'égalité au sens de devoir à l'équité, on a tiré l'égalitarisme. De même, la liberté à laquelle on ne renonce qu'en renonçant à soi est réduite au libéralisme. Platon et Nietzsche refusent de faire de chaque mot une doctrine en y ajoutant un systématique «-isme». Le systématisme est injuste et tyrannique tandis qu'un système est possible car impliquant un rapport global entre les choses, que le philosophe esquisse en s'inclinant. C'est le cas de Platon et Nietzsche.

Le systématisme tue. Egalitarisme et libéralisme se confondent. La liberté de conscience, de parler pour ne rien dire n'est autre que la licence du désir. La société est

³¹ *Zarathoustra* Des tarentules.

atomisée par l'économie. Hors la politique, point de salut. Platon montre ce qu'il appelle l'*oklocratie*. Et Nietzsche dénonce une liberté sans intériorité. Le consensus prend le pas sur l'unanimité, par le suffrage universel : la majorité d'un moment l'emporte, la constitution soumet l'autorité politique. On parle de plus en plus de changement parce qu'il ne sera jamais. Un phénomène de démocratisation généralisée de la vie écrase et nivelle. La société est alors malade. Malade de s'agiter sans raison. Partout la liberté n'est plus. Egalité d'une condition malheureuse.

b. LA RELIGION CORROMPUE

Aux libéralismes politique et économique s'ajoute une certaine tradition religieuse, systématisée, qu'illustre le christianisme. La religion à travers la version de ses Eglises, enferme l'esprit et détruit la vie. « L'Eglise, c'est une espèce d'Etat, et c'est la plus menteuse »³². Ses mensonges contredisent la vérité et corrompent la morale et la religion.

Comme les idéaux de la révolution, la religion en vient à faire croire, intérioriser au plus profond de l'être une propension à l'illusion : il ne faut surtout pas vouloir savoir ce qui est vrai. C'est pourquoi Nietzsche critique les « superflus », ceux qui survolent et désirent en imposer. La morale vraie qui tient de l'esprit, devient moralisme. En ce sens, « toute morale est une tyrannie qui s'exerce contre la nature et aussi contre la raison »³³. La pitié est alors détournée vers le nivellement par le bas. C'est pourquoi, sans ambiguïté, Nietzsche déclare à la fin de *L'Antéchrist* (§ 62) : « Je condamne le christianisme ».

Platon fait clairement la différence entre la religion de ses pères qu'il vénère et les dérives des traditions scandaleuses et les contes immoraux rapportés par les poètes sont bannis³⁴. Parler de guerre des dieux et de dieux magiciens est le reflet d'une atomisation de la conscience religieuse et d'une projection des désirs humains qui font les dieux à leur image. La multitude des dieux fait foule. Toute l'idée de Platon est justement d'unifier la divinité, clef de voûte de la justice hiérarchique universelle. C'est la raison d'une distinction logique entre deux mondes pour que l'on ne tire pas l'autre vers le bas.

c. L'ETAT, PUISSANCE SYSTEMATIQUE

Libéralismes politique et économique sont cautionnés par l'incompétence anonyme institutionnalisée en l'Etat, « le plus froid des monstres froids »³⁵. Par son systématisme, l'Etat est le plus puissant instrument de nivellement par la « violence physique légitime » dont il a le monopole dit avec une pompeuse légalité, Weber. Le vecteur de la décadence n'est plus la théologie mais la politique. Il n'y a pas de nécessité légitime absolue de l'Etat. Comme pour la morale chrétienne, Nietzsche en entreprend la généalogie. D'abord, la mélancolie et le besoin de consolation deviennent le moteur d'un processus morbide. Ensuite, l'apollinisme exclusif règne. C'est l'oubli de soi par la morale, mieux la

³² *Zarathoustra* De grands événements.

³³ *Par delà le Bien et le Mal* Histoire naturelle de la morale § 188.

³⁴ *République* 377b-391.

³⁵ *Zarathoustra* I De la nouvelle idole.

moraline qui reprend l'opium du peuple de Marx. Dès lors, la mort de Dieu, idéaux et valeurs d'une religion à l'agonie, est proche.

L'Etat se présente alors comme garant de la vie, terme qu'il laisse ambiguë pour ne pas reconnaître l'insuffisance de la sécurité des biens et des corps. Ce qui échappe aux superflus. « L'Etat comme toi-même [chien de feu] est un chien hypocrite ; comme toi, avec fumée et beuglements, il aime discourir. [...] Et, aussi bien, les gens le croient. »³⁶. Le grand Imposteur, c'est lui. L'Etat n'est pas l'incarnation de l'esprit, comme dit Hegel. L'Etat ne fait que se substituer à l'image de l'esprit. Il n'est que l'ombre de cette image. Autrement dit, loin de mourir l'esprit continue son travail négatif et prépare sa grandiose manifestation.

C'est avec l'Etat que s'achève la déconstruction du monde. L'Etat n'est que le bras séculier de la constitution que la foule s'est donnée. Elle n'est pas une entité hiérarchique supérieure. Au contraire, elle revendique son identification à la précarité populaire. Elle se dit même raison émanante du peuple.

C. DISSOLUTION DU MONDE ET DE L'HOMME

A l'atomisation des individus rassemblés en une masse écrasante succède la dispersion, la division des savoirs, des choses et des valeurs. L'effondrement de toute organisation hiérarchique ébranle voire anéantit les structures d'information du réel en l'esprit humain. Une vaste politique de maîtrise du monde n'est plus possible. D'où la prétention à participer au devenir qui en fait signifie dissolution et dislocation.

1. FRACTURES FONDAMENTALES

a. METAPHYSIQUE ET TRADITION DECHUES

Métaphysique déchue. La grande fracture est d'abord métaphysique. Deux mondes s'excluent. Il faut choisir. L'exil céleste ou le péril terrestre. Les uns font prévaloir cet au-delà qui dépasse la finitude tragique de notre monde. Les autres idolâtrèrent la terre. Les sophistes distinguent le non-Etre absolu hors la caverne sous prétexte qu'on ne peut parler que de ce qui existe, et le non-Etre relatif terrestre, lieu d'un héraclitisme radical, d'un mobilisme généralisé. Platon lutte pour rétablir l'Etre sur son trône et Nietzsche pour rappeler aux hommes le devenir en l'Acte émané de l'Etre en un XIXe siècle pour sauver l'esprit du monde.

A cette division majeure, Platon rattache celle entre tradition et modernité, passé et présent, ancêtres et contemporains. Déchirement dû tant à la décadence morale que d'un état d'esprit insulaire qui ne conçoit pas la totalité. Platon déplore que «notre cité n'était

³⁶ *Zarathoustra* De grands événements.

plus administrée selon les us et coutumes de nos pères»³⁷. De même, Nietzsche veut réhabiliter la morale dionysiaque des Anciens: «Avons-nous appris la moindre des choses que les Anciens précisément enseignaient à leur jeunesse?...Jamais une aptitude réelle... mais uniquement la connaissance»³⁸. Pour les vrais philosophes, c'est l'aspect pratique qui importe au sens où est crédible une morale, une discipline de vie. La tradition est bannie.

b. CITE BRISEE

Dès lors, c'est la cité dans sa structure même qui est atteinte. Car c'est bien la clef de voûte qui justifiait les fondations qui s'effondrent. Ainsi une dissolution générale se produit. Rupture temporelle et spirituelle. Le politique n'est plus religieux et désenchanté les consciences. Dès lors l'Etat aveugle et maladroit brutalise toute chose humaine et sacrée. Le politique discrédité fait place à l'économique, instance désencastrée de la vie sociale. L'économie est la grande affaire de ces temps.

Rupture entre individu et communauté. Des individus isolés les uns des autres. Le privé se défend du public. L'intérêt égoïste prime, Platon connaît encore la sphère privée, domestiquée mais dévalorisée. Nietzsche voit le privé devenir public sous l'impulsion de l'Etat. Et ce qui était public, le politique, s'efface. La politique supplantée par l'économie se cantonne honteusement aux urnes. Que de chemin parcouru depuis le règne antique de la politique. Renversement brutal et déchirement perpétuel.

2. SAVOIR INUTILE ET INCERTAIN

a. LA TYRANNIE DU CONCEPT

L'univers humain se disloque, perd sa cohérence. L'esprit humain aussi. Ce que reflète le langage qui en est tout déstructuré et le savoir mutilé. Platon combat le discours des sophistes qui n'est plus forgé en rapport au mythe mais à la réalité sensible. C'est le discours démocratique qui ne sait plus où lever les yeux ni même simplement les lever, qui restent fixés au plus obscur de la caverne, plus bas que la terre. Le concept est l'arme qui consacre cet état d'esprit qui renonce au monde intelligible, pour s'atteler à la maîtrise du monde. Or l'ordre symbolique fait le lien des hommes par la reconnaissance de leur dépendance à son égard. Mais l'homme de la décadence a perdu ce qui est désormais pour lui un secret indicible, ce qui fait sens. D'où l'importance de la mémoire, le souvenir des mythes qui sacralisaient la vérité de nos discours.

Il y a profanation. Le sophiste sépare ainsi l'image de la chose, l'objet du sujet par des jeux de mots et simulacre. C'est la force de l'illusion qui persuade et emporte l'adhésion, le mot prime le réel. La rhétorique veut dire fête des mots. L'orateur par un

³⁷ *Lettre VII* 325d.

³⁸ *Aurore* § 195.

dédoublément perpétuel en devient insaisissable. Il n'est plus d'unité interne, ni de rapport à la vérité, à l'erreur. Car « la manière la plus radicale d'anéantir tout discours est d'isoler chaque chose du reste »³⁹. Or le langage médiatise, conditionne le rapport au monde. L'homme à ce point déchu catégorise le monde à l'image de son esprit dont émane un savoir inopérant.

b. DES CONNAISSANCES INEFFICACES

C'est la corruption des sens et des sciences. L'esprit méprise le corps et croit retrouver l'excellence d'antan dans ce refuge ultime, cette mythique tour d'ivoire. L'intelligence bannit l'instinct. Nietzsche fustige avec la plus grande vigueur le savoir stérile et spécialisé, notamment cette philosophie abstraite écartée de la vie. « S'il reste taciturne et fier dans sa forteresse, alors une chose est sûre, c'est qu'il n'est pas fait pour la connaissance, qu'il n'y est pas prédestiné »⁴⁰. Signe d'incompétents et irresponsables qui n'est pas la solitude du philosophe politique. Philosophie inefficace aux remèdes sophistiqués pour des problèmes purement philosophiques. « J'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels »⁴¹. Dans les ténèbres de l'ignorance, ces philosophistes se perdent en querelle d'opinions. D'unifiante, la raison devient mutilante. Science et religion sont sur des planètes différentes. En plus ces dernières ne sont pas constantes dans leurs orbites respectives et entrent souvent en collision.

La vie n'y est pas. L'élan lâche. D'autant que cette façon d'appréhender le savoir est généralisée à tous. Démocratisation de la culture, décadence consacrée. Platon s'est attaqué à l'éducation que les sophistes dispensent à l'élite athénienne. Descartes a reproché l'enseignement du très prisé Lycée La Flèche, des connaissances qui manquent d'intelligence. Les jésuites ne pouvaient pas tout donner. C'est l'effroi qui saisit Nietzsche devant l'agonie universelle de l'esprit. En effet, l'enseignement s'est généralisé et la médiocrité passe de l'écrivain au lecteur. Aussi les lycées au service de l'État, c'est la mort des créateurs. Le mauvais goût officiel contamine tout. La culture est à l'image de la civilisation et entretient cette image.

Dès lors, les connaissances ne sont plus assimilées. L'information est reçue passivement, machinalement. Car « vous êtes des portes entrouvertes devant lesquels attendent les fossoyeurs ». « Hommes stériles et décharnés »⁴². C'est contre l'état d'esprit qui prévaut dans les sciences et l'histoire que s'élève Nietzsche. Ce n'est qu'esprit d'érudition, d'encyclopédisme dans les universités académiques. Etablissements où règne la fausse science. Laboratoire de la pensée unique, pensée inique et vulgaire du consensus. Et en décadence, tout consensus est artificiel, à la mesure de la masse que de

³⁹ *Le Sophiste* 259e.

⁴⁰ *Par delà le bien et le mal* § 26.

⁴¹ *Œuvres posthumes* XI-2-590.

⁴² *Zarathoustra* Du pays de la culture.

vaniteux tricheurs prétendent éclairer. « Entre eux et moi rien de commun, et de leurs vertus je suis plus dégoûté encore de leurs piperies et de leurs dés pipés »⁴³. L'intellectualisme ruine les lueurs de l'esprit par ce vice de la lecture qui fait du savant un être décadent.

L'école est ainsi le lieu de domestication par excellence de cette jeunesse dont on désire faire des vaches ruminantes. Or « tout mâcher et tout digérer. C'est bon pour les cochons ! »⁴⁴. Car « un homme ne doit rien apprendre en esclave »⁴⁵. Nul esprit critique, nul retour au plus sage. Ne reste que la culture d'un état d'esprit révolté et anarchiste sans discernement aucun, criticisme maladif. En sorte que « même chez les savants on ne croit plus au philosophe. C'est le sceptique d'un siècle démocratique qui répudie l'espèce humaine supérieure »⁴⁶. Dit-on qu'il y a mélange naturel entre les ordres de la réalité et l'on croit détenir la panacée. C'est pourquoi « ma tâche : déniaiser les savants »⁴⁷. Savants qui vulgarisent la médiocrité du savoir.

D. LE RENVERSEMENT DES VALEURS

A la division de la vie succède simultanément un cosmopolitisme débridé et prétentieux. C'est la vanité de reconstituer l'antique unité. Or celle-ci ne peut plus être qu'imaginaire. En effet, le sens de la justice s'est perdu après la destruction de l'édifice politique premier. La hiérarchie aristocratique brisée, les parvenus tentent de se réapproprier le principe hiérarchique qu'ils savent nécessaire pour échapper à la mort. L'orgueil les a emportés à croire qu'ils peuvent ménager en la justice une place à leurs désirs. Non seulement par égoïsme ils ne rendront pas le pouvoir au roi aristocratique mais l'œuvre qu'ils conçoivent sera nécessairement à leur image. L'image d'une justice injuste. C'est un homme qui a perdu le secret de ses pères et s'essaie à toutes sortes de combinaison. Apprenti sorcier de tous les temps.

1. LE MENSONGE DU MONSTRE DEMOCRATIQUE

Alors que la vraie culture procède à l'unité organisée de toutes les manifestations de la vie, ce n'est là que mélange presque comique de différents styles⁴⁸. C'est ainsi que Nietzsche fait une critique sans concession de l'Allemagne où se bousculent anarchiques militarisme, nationalisme, capitalisme, individualisme, démocrate, réformisme socialisant. En particulier, la monstruosité des rapports entre démocratie et capitalisme est emblématique des contradictions de fin de règne.

⁴³ *Zarathoustra* Des érudits.

⁴⁴ *Zarathoustra* De l'esprit de lourdeur .

⁴⁵ République 536 d-e

⁴⁶ *Volonté de puissance* I Livre I Gallimard §438.

⁴⁷ *Volonté de puissance* II Livre III Gallimard § 682.

⁴⁸ *Zarathoustra* II Du pays de la culture.

Le capitalisme mène à la démesure d'un bonheur matérialiste mesquin et égoïste. Or la démocratie suppose l'égalité de citoyens conscients de leur devoir politique et au régime de vie frugale (ce qui n'est possible selon Montesquieu qu'en république qui n'est pas la démocratie propre aux cités antiques à l'instar d'Athènes et de Rome et Rousseau pensera à Genève). Car si les désirs viennent à être exaucés, l'équilibre finit par se rompre. L'injustice d'abord masquée sous le beau nom d'égalité finalement couvre tout. Et la démocratie se fait libérale. Platon parle de l'*oklocratie* qui prend sa décadence extrême pour de l'originalité. Nul citoyen n'est plus digne de ce nom !

2. LE CULTE DU VEAU D'OR

Voilà la civilisation. A défaut de s'enraciner, elle génère des superflus qui exultent et renversent toutes les valeurs. Aux critères spirituels de l'aristocratie royale se substituent des idoles de pierres. Et la décadence commence toujours avec le culte du veau d'or. En timocratie déjà, on cultive un amour secret de l'argent qu'alimente l'ambition. Hypocrisie du fils timocrate qui ne se sent pas attiré par l'honneur. En oligarchie, seul le cercle des grands voue un amour devenu idolâtre aux richesses. Ce culte culmine avec les démocrates qui en promettent à tous. La monnaie est emblématique de cette évolution. D'abord, simple instrument d'échange, elle se fait marchandise pour finalement être créatrice de valeur en passant de l'usure à l'intérêt. Ces attributs quasi-divins d'autosuffisance et toute-puissance en font le plus grand pouvoir pour reprendre Marx.

A cette idole s'ajoutent idéaux et vertus. Liberté n'est qu'en fait licence et anarchie. « Il n'y a dans sa vie ni ordre, ni contrainte »⁴⁹. Egalité n'est que tyrannie de la loi et des masses. Courage devient insolence. L'indécence supplante la pudeur. La prétention, la tempérance. C'est sous l'effet d'un puissant facteur que les valeurs sont renversées : l'or. Puissance qui proclame : c'est par moi que règnent les rois. Car s'est-on demandé d'où vient cette fascination immémoriale ? L'éclat de l'or rappelle la grandeur de ces maîtres forgés dans une race d'or. Si proche et si lointain âge d'or du règne politique. C'est ce qui explique dans son sens le plus profond cette folie de l'or que tous cherchent sans jamais atteindre l'or qu'il faut. Cette nature d'or aristocratique espérée et redoutée à la fois qui sauvera le monde du chaos.

3. PARALYSIE ET FRENESIE

Face à ce renversement totale des valeurs, la civilisation tourne à la barbarie. Deux attitudes impuissantes et suicidaires partagent alors les hommes : paralysie et frénésie. L'incompétence érige la neutralité en principe. Nietzsche n'a pas de mots assez durs contre ces êtres « objectivement neutre », ces « eunuques » prétentieux. Nul cohérence, seulement des propositions insulaires et aléatoires. « La manière la plus radicale d'anéantir tout discours est d'isoler chaque chose du reste »⁵⁰. L'unité interne perdue

⁴⁹ République 561d.

⁵⁰ Le sophiste 259.

engendre un rapport indifférent à la vérité, à l'erreur. Le sophiste déconcerte par l'ambiguïté d'une position qui reflète le chaos tout en échappant partiellement à celui-ci par la mécanique d'un discours apparemment organisé.

Discours ambiguë, passerelle entre paralysie et frénésie. Paralysé de désespoir, frénétique d'errement. Le décadent passe de l'un à l'autre inlassablement. Ce qu'il appelle pompeusement civilisation, c'est une compétition stérile hantée par l'angoisse existentielle. L'oubli de soi dans la fuite et la concupiscence. Il ne sait plus méditer, se reposer. La sentence prophétique de Nietzsche est sévère. « Faute de tranquillité, notre civilisation aboutira à une nouvelle barbarie »⁵¹. Car « la civilisation n'est qu'une mince pellicule au-dessus d'un chaos brûlant »⁵². Dilemme indicible, le décadent court sans s'arrêter et s'arrête pour mourir. Quelles remèdes peuvent venir de ces êtres dont les tourments préfigurent ceux de l'enfer, qui viennent déjà trop tard.

⁵¹ *Humain, trop humain* I § 285.

⁵² *Œuvres posthumes* XII -2- 596.

CHAPITRE II : L'ENFER DU DESESPOIR

A. L'ECHEC SYSTEMATIQUE

Aussi les tentatives de réforme s'en ressentent par le systématisme de leurs propositions. Les réformateurs autoproclamés prétendent canaliser cette furie en cloisonnant systématiquement la réalité. Cela est patent dans les connaissances où l'histoire, la science se doivent être objectivées à l'extrême. Objectiviser le plus possible, c'est se rapprocher toujours de la vérité. En politique, le même esprit prédomine. Deux cas prétendument opposés : libéralisme et socialisme.

1. DES SYSTEMES AVEUGLES

Il a déjà été souligné plus haut, les contradictions du libéralisme qui mêle capitalisme et démocratie. Le libéralisme se fait négation de la liberté. Il est généralisé à tous les domaines sans distinction. Alors que la liberté (comme toute chose) pour avoir un sens doit connaître des limites, des différences qui l'éclairent. Aussi la discipline, l'obéissance sont les véritables vecteurs de la liberté en ce qu'elle est distinguée du chaos. Là elle est réduite au fait brut, au fait que là où il n'y a rien est la liberté. D'où l'amertume qu'on finit par en garder. Certes, il est une liberté de conscience. Encore faut-il agir selon les circonstances et les enjeux. Sinon c'est la ruine de toute prospérité, de la liberté même.

Quant au socialisme dont Nietzsche comprend les revendications de justice sociale et la contestation d'inégalités injustes, il est d'emblée marqué par un péché originel. Il est réactif et négatif. C'est un renversement massif où l'individu est d'avantage encore écrasé par la masse. La panacée de Marx, couper l'homme de la vie supérieure, l'égalitarisme matérialiste triomphe. Marx achève le processus de décadence par l'abolition effective des classes sociale au lieu de s'appuyer sur cette structure existante pour retrouver la justice politique sans laquelle la justice sociale est illusoire. Il s'affirme aussi partisan fidèle continuateur des idéaux ou plutôt des idioties révolutionnaires du siècle précédent. Comme si le salut était au bout du néant, de la caverne que ces théoriciens ont pris pour un simple tunnel.

Marx est victime de l'illusion que la paix est dans la fin des différences sociales. C'est alors que l'unité est juxtaposition de corps, de masse, faute de distance, d'espace de paix justement. Tous les individus sont aussi égalisés non sans violence. Ce qui explique les massacres génocidaires des koulaks sur les vastes étendues que Montesquieu dit si propices au despotisme des tyrans, ainsi que des intellectuels. La masse est à même le sol. Seul, est écrasant l'Etat, véritable dictature. L'idée de la dictature du prolétariat ne signifie pas autre chose que la tyrannie seule est principe de gouvernement là où l'homme est coupé des cieux de la vie supérieure. Le systématisme déclenche ainsi une mécanique irrésistible de dégradation de la condition des hommes.

2. LA LOI, SUBSTITUT ILLUSOIRE A LA POLITIQUE

Cet esprit systématique et faible s'incarne dans l'illusion de la loi, la loi pour voiler l'incompétence insupportable. C'est une ruse de la foule pour consolider ses acquis et refuser la réforme et tout changement. La loi supplante le bien. Etre hors la loi, c'est se mettre au banc des hommes. L'ignorance est excusée puisque la légitimité n'est plus au savoir compétent mais à la loi du peuple. Or, bien vite les lois se multiplient, signe que la corruption prend partout. La loi ne saurait remplacer ni égaler l'art politique. La coutume vaut davantage, elle n'a pas le caractère borné et réactionnaire de la loi⁵³. Orale, elle cerne le temps qui s'écoule, les circonstances qui brisent les lois⁵⁴. En effet, le vice va plus vite que la loi. Le vice a toujours le dernier mot quand la loi l'a en dernier.

3. DES PERSONNAGES IMPUISSANTS

Aux systèmes de pensées, aux institutions, des hommes originaux et courageux apportent leurs concours dans des circonstances précises. Ces hommes pensent le monde, ou bien y agissent. C'est là, semble-t-il, la principale raison de l'échec. Il n'est pas question de penser là-bas et agir ailleurs. C'est un homme qui pense et agit à la fois, comme il le faut.

Nietzsche est d'abord sévère pour le Socrate de la tradition philosophique. C'est le plébeien de génie qui sépare la vie de la raison, la vertu de la *virtù* des seigneurs. Schopenhauer dans un premier temps adulé pour sa raison tragique du monde, est finalement rejeté. Il cède au pessimisme, oublie de sortir de la caverne et se réfugie dans une consolation égoïste et pessimiste⁵⁵. De même, Wagner par la musique duquel Nietzsche entrevoyait la renaissance de la culture allemande. Mais Wagner se convertit aux vertus de la spécialisation : Wagner musicien, Nietzsche philosophe. De plus, ce réformateur qu'il n'a pas eu le courage de devenir, se fait chrétien⁵⁶. C'est ce que Platon dénonce aussi à travers la critique de l'homérisme : l'esprit d'école. Suivre une doctrine aveuglement dans le culte du maître. Vivre au passé.

L'homme d'action n'est pas plus heureux. Il est prit par le feu de l'action, il se consume. Le temps lui est compté. Se laisser emporter ou emporter le monde en enfer. Platon reconnaît la personnalité d'exception de Périclès qui par son charisme a su maintenir un certain ordre en démocratie. Mais la justice veut qu'il éduque le peuple dans le sien⁵⁷. Non ! Plutôt il s'accommode des désirs du peuple qui finissent par déborder et tout emporter. Le véritable réformateur ne contraint ni par la violence ou la ruse mais

⁵³ *Politique* 294 c.

⁵⁴ *Politique* 294b.

⁵⁵ *Considérations Inactuelles* III.

⁵⁶ *Considérations Inactuelles* IV.

⁵⁷ *Gorgias* 518e-519b.

persuade. Le peuple a aussi sa raison qu'il ignore. Flatter ses travers par de beaux noms, c'est justifier sa tyrannie dernière contre soi-même.

Platon a ensuite espéré en un tyran idéal Denys le jeune, être son conseiller. C'est l'échec. Il rentre de Syracuse à Athènes où son regard se porte sur Dion, son élève. Mais ni le savoir ni le don n'y suffisent. La grâce n'y est pas. Nietzsche déplore l'échec de Napoléon qui aurait pu faire de l'Europe le centre du monde et mettre en œuvre la grande politique. Mais Napoléon est un monstre démocratique, bras de l'oligarchie financière qui a renversée la véritable noblesse d'antan et continuateur de la Révolution. Napoléon est un tyran qui n'a pas fait purification de son être, a pensé à dominer le monde et non soi-même.

B. LA GRANDE SERVITUDE

Le peuple assiégé de toute part par ceux qu'il chasse et par ceux qui le trahissent, tombe toujours dans un despotisme pire. A cette licence, liberté illusoire des désirs succèdent la servitude tyrannique la plus noire. Cette servitude est universelle intérieure et extérieure à soi, de la foule à l'élite.

1. LA TYRANNIE DU POUVOIR

L'élite est au regard de la justice politique, illégitime par son incompetence. Dès lors, elle ne peut offrir au peuple plus qu'elle n'a, à la supposée bienveillante. La foule ne peut être qu'enfoncée dans les ténèbres. Platon décrit ainsi le tyran débauché et bestial esclave de la concupiscence de ses partisans ainsi que de la science. Il asservit le peuple à ses caprices. C'est le malheur le plus grand⁵⁸. Nietzsche dévoile la tyrannie du plus froid des monstres froids, l'Etat. C'est l'organisation la plus forte, l'idole créée par les superflus. C'est une dénaturation de l'organisation primitive des maîtres. L'Etat moderne est né d'une nécessité négative, gérer le chaos. D'où sa fonction négative. C'est un colosse sans âme, anonyme. Symbole d'une justice basée sur des rapports de foule, sur l'arbitraire plutôt que l'arbitrage, de l'opinion publique inventée par la raison.

L'Etat moderne avec ses mains, à l'instar de Vishnou, domine et protège. C'est un marché de dupes. C'est la classe dominante qui en tire tous les avantages. C'est elle qui est protégée dans ses biens. La populace ne reçoit que les miettes sociales que daignent lui verser les grands. C'est là, la grande servitude, le compromis du capitalisme et de la démocratie, c'est l'esclavage aveugle et lâche du peuple qui se voit ménager une ère de jeu, l'agora ou l'assemblée. Les Grecs avaient la franchise de ne pas mentir aux esclaves, aux femmes. Celles-ci se battent pour faire partie du jeu à parité égale avec ce qu'on appelle encore des hommes. C'est cela qui fait de l'Etat, un mensonge morale.

L'existence même de l'Etat est une imposture. Il se maintient par la terreur et le mensonge. L'Etat ou le chaos. Les peuples s'y résignent comme si l'état de nature avait à

⁵⁸ République 573d.

envier le progrès civil. Terreur et mensonge qui se perpétuent et justifient l'Etat. Seul l'Etat a le monopole de la «violence physique légitime», comme dit Weber en écho à Rousseau qui déclare impunément: « on le forcera à être libre ». Ce « on », c'est l'Etat qui ne cessera plus d'étendre sa dictature.

2. LA NECESSITE LABORIEUSE

L'égalitarisme n'est pas l'égalité équitable, entreprise des seuls maîtres qui tirent vers le haut. C'est l'idéologie défendue discrètement par la caste niveleuses des bourgeois pour prévenir tout héroïsme et vitalité de possibles rivaux. La condition ouvrière en témoigne où le machinisme exploite la force physique, écarte la pensée. D'où des individus aliénés, une production médiocre. L'aristocratie d'antan faisait place à la solidarité et la fierté artisanales. Atteler les individus à un travail de brute et journalier soumet à la faim les consciences. Processus qui s'accroît au siècle tant redouté par Nietzsche.

Au misérable prolétaire succédera les classes moyennes. Désormais ce sont des individus heureux mais sans âme, ni volonté. Ils sont à la merci de nouvelles servitudes plus rudes encore qui les rendront sans corps, sans désir. Marx prétend alors sauver les misérables tout en restant dans le sens des postulats du système injuste contesté. Priver l'homme de rapports transcendants, du monde symbolique et parler toujours de justice, c'est se maintenir sous le joug de la matière dont il ne tire rien et finit par s'y confondre dans un idéal imposteur d'égalitarisme. Le socialisme, c'est la peste⁵⁹. Consacrer la liberté par le travail, c'est renverser l'ordre des choses et contredire l'esprit aristocratique. Déplacer ensuite le problème sur l'aliénation par la plus-value non payée, c'est faire peu de cas de l'homme réel et Nietzsche dénonce l'utilisation sournoise du travail pour réprimer toute individualité. C'est un moyen sécuritaire.

3. L'AVILISSEMENT SPIRITUEL

Outre le domaine politique avec l'Etat et économique avec le travail, la servitude agit au niveau de la culture. L'élite est elle-même servile. Nietzsche traite les journalistes « d'esclaves savants ». Des ouvriers qu'on achète avec le journal. Montherlant près d'un demi-siècle plus tard ne s'y trompe pas éccœuré par la signature de Munich que la presse salue : « L'ordure sentimentale roule à gros bouillon sous la plume des journalistes payés sur commande ». Nietzsche a bien vu ce qu'est devenue la presse, le plus puissant facteur de l'opinion massive. C'est pourquoi « ce siècle est le siècle des masses, elles sont à plat ventre devant tout ce qui est massif, en politique comme ailleurs »⁶⁰.

De même, la religion est déviée. La morale devient *moraline* de la bassesse, opium des lâches. Effrayer l'homme devant la mort à cause de l'Enfer, c'est pour Nietzsche intolérable. La crainte est intériorisée, la soumission également. Alors que Platon et les fondateurs religieux par l'Enfer et le Paradis donnent sens à la justice humaine. Ils ont une

⁵⁹ *Le voyageur et son ombre* § 304

⁶⁰ *Par delà le bien et le mal* § 241.

utilité vitale pour la cité et condamnent tout laxisme judiciaire ⁶¹. La justice divine est la clef de voûte d'une justice humaine qui veut inculquer aux hommes la discipline sévère et la responsabilité. C'est la collusion où l'Etat soumet l'Eglise, qui apparaît en ce que les promesses du Ciel font souffrir toutes les misères à un peuple, mort à la vie.

Et Nietzsche voit dans cet oubli de soi la raison de l'engouement (déjà !) européen pour le bouddhisme. « C'est pourquoi, partout en Europe le bouddhisme fait de silencieux progrès ». Religion qui n'est plus de l'Eveil-Bouddha, mais culte du néant. Religion que l'on voudrait consacrer, religion du capitalisme avancé. Christianisme qui suit la même pente. L'Etat est bien la mort des peuples. Etat et Eglise et plus tard syndicats, médias, sont en fait et en définitive les moyens asservis de la féroce dictature des grands, emblématique de la terreur que font régner la domination des désirs sur un monde pacifié et ravagé, où il ne reste de noblesse que le souvenir d'un nom mythifié. C'est la mort à la vie.

C. LA VIOLENCE INFERNALE DE LA CIVILISATION

1. DES GUERRES DESASTREUSES

La principale manifestation de toutes les contradictions des régimes et de la prétention à changer le monde avant ses désirs, c'est d'en faire un champ de bataille. Le *thumos*, l'ardeur au combat se fait rage destructrice par sa soumission aux désirs délirant de la plèbe. C'est la guerre. Non qu'elle soit toujours effective mais toujours possible. C'est la raison des désastres que Nietzsche a prophétisé : « Le XXe siècle sera un siècle de barbarie et l'on y vivra dans un danger perpétuel ». Là où les hommes avaient cru établir les bases les plus fortes de la civilisation, réaliser l'utopie, en faire un paradis sur terre, c'est un tourbillon infernal qui n'en finit pas.

Devant la faillite des institutions et des élites, la guerre est alors substitut universel à l'action politique. Sans la faire nécessairement, on ne parle que de s'y préparer. Si tu veux la paix, prépare la guerre, dit-on. Des penseurs font la théorie de la guerre, facteur de changement. La guerre engendre des progrès scientifiques essentiels, tire la civilisation de sa torpeur, et surtout c'est le glaive ultime, défenseur de souveraineté, d'indépendance. Les raisons ne manquent pas et tombent bien à chaque fois.

Platon condamne les expéditions impérialistes de la démocratie athénienne⁶². La mer est l'horizon lointain où les Grecs tentent de se retrouver ainsi que les raisons qui soutiendront la civilisation sans intériorité. Bateau ivre incapable de retour. Illusoire espoir qu'en se perdant davantage, on perce peut-être la lumière... C'est une caverne, une impasse. Dans la *République*_(563a-568b), Platon montre bien comment le tyran après avoir supprimé ses rivaux, entreprend des guerres pour ruiner le peuple, masquer son

⁶¹ *République* 557^c-558a.

⁶² *Les Lois* 704 d.

incompétence. Nul critique possible. Soldats et flatteurs sont rétribués. De même, Nietzsche n'est pas dupe de la gloriole néo-germaniste. Ce militarisme techniciste manifeste la mort spirituelle des peuples. La colonisation des Européens est catastrophique. Elle laisse toujours mourir l'Europe qui finira par se suicider, et détruire les peuples du monde contaminés par le nihilisme européen.

C'est encore la petite politique qui inspire ce gaspillage d'énergie⁶³ qu'est la guerre de 1870-71. Cette victoire allemande est mortelle, elle abrutit davantage les vainqueurs. Ce qui fait dire à Nietzsche que la France vaincue et démocratisée n'en est que plus clairvoyante pour l'avenir. A l'instar de l'esclave de Hegel, la France aura sa revanche. Et elle l'a eu deux fois en 1918 et en 1945. Wagner prétendait dans son *Siegfried* à une rédemption du vieux monde dans ses fondements mêmes⁶⁴. Il se perdra et l'Allemagne en premier, deux guerres mondiales plus tard. La guerre est bien un mensonge métaphysique qui anéantit la civilisation. Au feu de la guerre qui emporte le monde, répond le sang des nations agitées par la contestation révolutionnaire. Des flots et des flammes et le monde est à feu et à sang.

2. DES REVOLUTIONS SANGLANTES

C'est un peuple asservi que l'on entend clamer révolutions et réformes. Là aussi comme pour la guerre, le fait est équivoque. En effet, la révolution finit souvent par manger ses propres enfants⁶⁵. Les aspirations inorganisées et divergentes de la foule ne peuvent qu'être trahies. Autant labourer la mer, déchirer le voile du temps, battre le vent. Le désir de réforme est souvent opportuniste, le fait d'un groupe aux intérêts bien entendus. C'est pourquoi le révolutionnaire le plus radical devient souvent un conservateur dès le lendemain de la Révolution. A quoi bon la révolution sans la raison des plus éclairés? Guerres et révolutions menées par les décadents ne font que manifester un fort désir de violence.

Ainsi en est-il de la Révolution française qui après terreur et massacres conduit à une restauration tronquée dès Napoléon. Même si Nietzsche reconnaît les vertus vitalisantes de la Révolution, il n'y croit pas, conduite par trop de menteurs car « c'est autour des comédiens que gravitent la foule et la gloire », par trop de méprisables adulés à l'instar de Rousseau qui a horreur des distances et le vertige de tout ce qui dépasse.

3. L'ILLUSION NIHILISTE

Guerre, révolution fascinent cependant par le changement (toujours dans le sens de la décadence). Et ces troubles accoutument au conflit qui bientôt ne peut manquer d'être théorisé et justifié. Le désordre est alors consacré en l'anarchisme, ultime recours des décadents. L'amour du néant est irréfutable d'autant qu'il se défend bien. Ses attaques contre l'Etat, le capital sont légitimes. Son idéal d'association autonome, d'entraide

⁶³ *Humain, trop humain* § 481.

⁶⁴ *Le cas Wagner* § 4.

⁶⁵ *Humain, trop humain* II § 463

mutuelle est salutaire. Mais l'absence de discipline trahit la vanité de ses mots sortis de la bouche « d'attardés et d'indomptés »⁶⁶. La foule même s'en méfie. L'ordre du désordre n'est que la haine de ce qui tient, de la vie. C'est la profonde permissivité ⁶⁷ et insubordination⁶⁸ de cet esprit anarchique que Platon condamne.

Esprit fragile qui finit par faire l'aveu de ses intentions et de ses impuissances. L'anarchisme devient le nihilisme. Le retour n'est plus de mise. Il faut s'abandonner au néant pour le néant. Si la vérité n'y est pas, c'est que nous n'en sommes pas encore au bout. L'impasse de la caverne, c'est la mort. Et si la *moraline* fait des morts à la vie, la « *nihiline* russe »⁶⁹, est la mort même. La mort ne demandent pas de compte sur ces grands mensonges qui ont justifiés leur vie d'esclave.

D. LA HAINE MORTELLE

1. LA HAINE DES SINCERES

Non seulement c'est la faillite des systèmes, des régimes et des hommes, mais le renversement des valeurs, des structures mentales conduit à végéter à même le sol. Par la servitude, le peuple est réduit à une vie souterraine, ténébreuse où la terre est son ciel, le bien pris pour le mal. Persécuté, exilé, tué par la haine du peuple est le sort de celui qui lui rappelle désormais l'inaccessible. Ce n'est que corruption et violence.

Platon n'a jamais renoncé à s'engager. Son rang et son éducation aristocratiques l'y destinaient. Il accueille avec espoir à la mort de Périclès, le régime des Trente⁷⁰. Mais ses espoirs sont bientôt déçus. Jamais partisan, toujours prudent, il finit par se résigner à encore attendre. Nietzsche n'hésite pas à s'engager dans la guerre de 1870 mais il doit s'en retirer, malgré lui. L'amour de la patrie est interdit par des bêtes qui n'ont plus le sens de la valeur. Aussi les temps ne sont pas à l'héroïsme, ils corrompent ce qu'il en reste. L'intolérance de la foule est extrême ⁷¹. Nietzsche dénonce « ces petites gens; ceux-là pour le surhomme sont le plus grand péril » ⁷². C'est un milieu malsain où toute plante ne croît pas selon sa nature. Le vrai philosophe a toutes les chances d'être corrompu ⁷³. Alcibiade est l'exemple d'un être doué, à l'éducation excellente mais pervertie, c'est le

⁶⁶ *Aurore* § 184.

⁶⁷ *République* 557a-b.

⁶⁸ *République* 557 e-558a

⁶⁹ *Par-delà bien et mal* § 208

⁷⁰ *Lettre VII* 324c-325a.

⁷¹ *Apologie de Socrate* 31e.

⁷² *Zarathoustra* De l'homme supérieur

⁷³ *République* 492 c.

sort de l'ancienne aristocratie. A la flatterie succède l'orgueil qui anéantit la sagesse. La démocratie parce qu'elle cristallise tous les maux est la plus hostile à la vraie science aristocratique.

C'est ce qu'incarne la mort de Socrate qui subirait toujours le même sort. Ce qui est droit ne s'accommode jamais de la corruption. Platon a bien saisi le sens de cette mort comme la décadence irréversible du régime criminel. Il ne renonce pas à sa nature aristocratique de penser, former une élite future au sein de l'Académie, agir, observer les événements en attendant le signe. Aussi a-t-il failli perdre la vie au cours de ses voyages notamment en Sicile. Nietzsche est isolé et finit par s'effondrer dans la folie. Ceux qui vivent en cette cité ne font que survivre sous le voile de l'ignorance pour ne pas en souffrir en conscience. Ils ont cédé à la tentation de la fausse croyance qui est pour Nietzsche vouloir ne pas savoir ce qui est vrai.

Non seulement l'esprit démocratique et criminel, persécute jusqu'à l'exil, la folie, la mort, mais surtout il occupe le devant de la scène. « C'est autour des comédiens que gravitent la foule et la gloire »⁷⁴. De plus, ces menteurs-nés vendent à vil prix les œuvres des créateurs et profanent l'originalité. De là, ils corrompent le sens profond et interprètent le plus souvent dans un sens opposé tant ils sont avides de contradictions, de destructions. Ce sont des voleurs sans aucun scrupule : « Regardez-les donc, ces inutiles ! Ils dérobent les œuvres des inventeurs et les trésors des sages. Leur vol, ils l'appellent culture, et par eux, tout devient maladie et corruption »⁷⁵.

L'*Apologie* et toute l'œuvre du disciple est pour sauvegarder les vérités du maître Socrate et tout l'effort de Nietzsche n'est que pour réhabiliter son ami éternel, Platon contre la tradition historique qui le corrompt. Bientôt Nietzsche aussi sera reconnu dans son vrai sens. C'est cela l'esprit vil épris de néant : il poursuit la mort jusqu'à en affecter l'esprit même. Il tue deux fois. Il n'a pas d'esprit même négatif si ce n'est par commodité verba le : son souffle même réduit à néant.

Dans son culte du néant et de la servitude, « le plus méprisable »⁷⁶ des êtres dit Zarathoustra n'a que la force de lutter contre les créateurs. Ils lui rappellent ce qu'il aurait dû être sans qu'il ne puisse jamais l'être. Leur main tendue est perçue comme une menace, une agression contre ce qu'ils sont imaginativement : des êtres libres et égaux. Or « le droit égal pour tous, c'est la pire des injustices car les grands hommes se trouvent lésés »⁷⁷. C'est en cela que l'esprit démocratique est des plus grands maux, le plus dangereux. Il manifeste la résistance d'une structure décadente. C'est cette structure qui constitue la norme des décadents⁷⁸. C'est pourquoi il faut une action volontariste des

⁷⁴ *Zarathoustra* Des mouches de la place publique

⁷⁵ *Œuvres posthumes* XII.

⁷⁶ *Zarathoustra* I Prologue § 5

⁷⁷ *Œuvres posthumes* XII-II 196.

⁷⁸ *Volonté de puissance* I Livre I Gallimard § 438.

maîtres pour briser cette structure tenace et bornée. « Il faut que les hommes supérieurs déclarent la guerre à la masse »⁷⁹. C'est-à-dire libèrent le peuple de ce massif carcan psychologique, donc politique. La haine du plus grand bien incarné est le signe évident d'une profonde impuissance à espérer en autre chose que son propre néant. Désir irrésistible de demeurer à jamais dans la ténébreuse normalité. Désir de néant, désir de mort.

2. LA MORT DE L'HOMME

Le chaos est alors le ciel du monde. Nihilisme universel. La vie est morte. Sans hiérarchie, ni valeurs ni fins possibles. C'est un monde absurde où règne l'angoisse. L'Etat bientôt s'effondre et la civilisation perd toute volonté, toute authenticité. De même, l'homme n'est plus. Nietzsche parle du dernier homme. D'abord, au sens temporel, c'est le dernier degré atteint par la décadence. Nietzsche ne croit pas à la sélection naturelle de Darwin supposée faire coïncider l'évolution avec le progrès de l'espèce humaine. « Autrefois vous étiez singes et maintenant encore l'homme est plus singe qu'un singe »⁸⁰. Bien au contraire, c'est la dégénérescence de la race qui s'accroît. Esprit de lourdeur et superflu caractérise cet homme. Dernier homme ensuite parce que c'est le plus bas degré de l'humanité.

Incarnation de l'esprit démocratique, l'homme de la fin désenchanté. Même l'illusion rationnelle n'opère plus. L'esprit capitule. Le régime agonise et une médication superflue ne fait que prolonger les souffrances et rendre la mort que plus douloureuse finalement. C'est un homme qui a tout perdu, plein de ressentiment à l'égard de la vie dont le sens lui échappe. La vanité du nouvel homme. C'est un monstre hybride fait des meilleurs morceaux sélectionnés que Frankenstein a créé sur les vestiges du régime ancien. Le monstre ne sait plus que errer en quête d'amour, d'identité dont son créateur l'a dépourvu en toute injustice. Déchirure qui a révolté tant de générations et Nietzsche en est pour prédire l'anéantissement du siècle futur.

L'homme démocratique qui n'a jamais été roi, abdique, écrasé sous le poids de tous les maux du monde que véhicule la démocratie. La folie guerrière du timocrate, il ne sait pas faire la guerre, l'âpreté au gain de l'oligarchie et la démesure, le délire de tous les désirs, tout cela sous le règne de la terreur, la démocratie concentre tous les maux et les vices les plus nombreux à un degré ultime. Sépulture ingrate qui se retourne sur lui. Rien ne semble plus combler cette grande fracture sinon le retour salutaire aux temps anciens où l'esprit aristocratique est le plus grand bien.

E. LES CONDITIONS DE LA REDEMPTION

1. TYRANNIE ET NIHILISME

⁷⁹ *Volonté de puissance* Livre III Gallimard § 693.

⁸⁰ *Zarathoustra*. Prologue § 3.

L'échec des remèdes proposés, des réformes élaborées n'est pas pour conduire au désespoir pessimiste et sceptique. Beaucoup de bruit pour rien. Le chaos guerrier des révoltés en perdition et les discours rancuniers et ambitieux d'hommes faibles. Désespérés des imposteurs, le peuple sera à même de recevoir son roi dont il sera prêt à accepter les conditions et le projet. Ce roi a la connaissance des choses et lui importe de les inculquer aux hommes. C'est réhabiliter le savoir véritable qu'il faut, qui consiste à comprendre, à saisir le sens (tant la direction que la signification) de ce que l'on sait simplement et ce, de tout notre être sensible et de raison jusqu'à parfaire un sens politique incontestable. C'est ainsi le philosophe véritable sort de sa caverne et connaît la solitude des cimes. Et Zarathoustra regarde d'en haut les hommes et les choses afin d'en donner une critique globale morale, psychologique et politique. Tant Platon que Nietzsche sont déçus en démocratie de ne pouvoir rien faire. Platon cherche à s'engager en Sicile mais sans succès. Il fait retour à Athènes et fonde l'Académie pour enseigner la politique et former des politiques. Nietzsche est écrasé sous la politique de grandeur menée par Bismark (Kulturkampf, guerre de 1870, programme socialiste) et enrage d'être enchaîné malgré lui.

Désormais ce qui importe, c'est comprendre son temps. L'abîme nihiliste, les ténèbres de la caverne où sont plongés les hommes représentent à la fois l'obstacle et la condition de l'avènement de l'espoir. C'est pourquoi il faut être vigilant, avoir assez de sens politique pour saisir le moment décisif et agir. L'immoralisme nihiliste doit être exaspéré au sens où les maîtres prennent alors conscience que de là naîtra un monde nouveau : exaspérer signifie renverser les valeurs décadentes pour percer l'obscurité de ce voile noir du désespoir. De même, parallèlement et paradoxalement c'est sous le règne du tyran où l'esclavage domine, qu'une évolution heureuse est possible. La tyrannie n'est pas fatale. Plus le pouvoir est concentré, plus le changement favorable sera radical⁸¹. Et Zarathoustra montre bien que ce sont les contraintes politiques les plus dures qui engendrent la culture véritable. La tyrannie comme condition favorable efforce ainsi à la résistance (*Flânerie inactuelles* § 38). Lui résister en attendant le moment opportun. C'est dans l'excès, l'abus de liberté qu'est la servitude qui, exacerbée, ramène à la liberté. Et la décadence conduit droit à la renaissance. Comme le néant est revers de l'absolu, le tout est d'être prêt le jour venu, à l'instant crucial.

2. LA TRANSPARENCE DU MONDE

C'est seulement la distance et la solitude pour se mieux connaître que Platon et Nietzsche révèlent au monde, le grand projet. En fait, Nietzsche ne fait que rappeler l'idée de Platon en des termes qui sont ceux des temps vécus. Au don naturel du génie, ils savent joindre la grande culture de leur temps, surtout Platon aristocrate de l'âme qui informe le corps, identité que rappelle le nom de « Platon » (« large omoplate »). Aussi il importe de se libérer des entraves de la tradition des faux maîtres que sont Homère pour son irrespect de la divinité, Wagner spécialiste de la musique, Schopenhauer qui désespère.

⁸¹ *Les lois* 710 d

Il s'agit de changer ses désirs pour le monde. Et non l'inverse. Réformer dans le feu de l'action, c'est faire sous l'effet d'une pensée aliénée par les désirs du pouvoir et les rancunes de haine. D'où le nécessaire échec des tentatives de réforme. Les philosophistes ne se retirent pas d'abord de la caverne pour faire retour ensuite, mais se querellent pour imposer leurs vues puis font retraite dans leur jardin pour le cultiver jalousement, égoïstement, aristocrate déchu ou bien s'adonnent à des confessions, mise en scène imaginaire qui ment trop. Débordés par le désordre de leurs menées, ils fuient lâches en un coin de la caverne. Autant de projets incertains et inutiles qui hâtent la décadence où souvent l'utopie tourne à l'enfer. Car l'on ne fait qu'à son image.

Ce que Platon et Nietzsche propose c'est une politique critique. A quoi bon rendre l'homme meilleur si on ne le connaît pas vraiment ? Ce qui conduit nécessairement à l'arbitraire, à l'injustice. Aussi l'essentiel est de ne s'occuper des affaires de l'Etat qu'après avoir su ce que devrait être l'Etat⁸². La démocratie n'est dénoncée, l'aristocratie véritable n'est annoncée qu'en rapport à la critique des ressorts cachés, du principe vivant de l'âme du régime. Ce qui justifie l'universalisation de l'expérience de Platon que l'on retrouve chez Nietzsche. D'où par conséquence la radicalité légitime de ses conclusions.

Comprendre, c'est créer tout en conservant, lier le nouveau et l'ancien. L'ancien dépouillé des fausses traditions, de l'esprit de système, d'école, de partis qui toujours corrompt la vérité. Homérisme, platonisme, christianisme, encore nietzschéisme ... tous ces -ismes menteurs qui dénaturent ce qui étaient vrai. Ce que disent les deux sens du verbe comprendre, saisir ce qui se présente, le cerner et aussi, assimiler, contenir. Cette intelligence des choses consiste non pas à systématiser mais à suggérer la structure d'un système, à mettre en rapport les choses. Contraint à ne pas s'engager dans l'action, Platon propose une politique qui ne peut être qu'une esquisse d'essai puisqu'il n'a pas l'occasion d'en appliquer les principes, la grande politique revient au grand roi qui donnera le tableau idéal où l'œuvre correspond au paysage des temps nouveaux. Et l'on sait le destin tragique de Nietzsche, désespéré de l'avoir pas rencontré, de subir cet éternel retour du plus misérable sans rien faire sinon rappeler le projet grandiose de son maître.

3. LA COMPETENCE POLITIQUE

Outre les conditions négatives et nécessaires que sont les échecs successifs des réformateurs de tout horizon, l'exacerbation de la tyrannie et du nihilisme, il est des conditions essentielles en la vie comme fin et en la justice, entreprise d'une politique juste et dans les moyens d'une organisation politique hiérarchique. Cela demande de la compétence, donc une volonté première à l'origine du mouvement.

C'est une volonté de fer, inflexible à la mesure de l'ambition fixée qu'il faut. La volonté se confond alors à la certitude. Certitude d'une mission à remplir. Souci de faire le bien, de bien faire. Courage donc, et nulle témérité qui tue. Ne pas s'engager malgré les hommes mais toujours malgré soi. Le grand philosophe se suffit à lui-même. Philosophe

⁸² *Apologie de Socrate* 36c.

est politique. Là est le paradoxe de son âme. La générosité qui l'imprègne comme ses idées désirent ses actes, se fait toute entière offrande, sacrifice, anéantissement. Devoir de rendre au monde toute l'énergie accumulée, concentrée, assimilée, énergie qui périrait s'il venait à mourir. Et en même temps qu'il donne, il brise le carcan de ses limites et embrasse tout le cercle de son ambition. Ambition d'un projet qu'il fait sien douloureusement. C'est un devoir impératif.

Devoir impératif de la compétence. La compétence est fonction de la justice. Le philosophe politique est un être pourvu de dons naturels sans commune mesure avec la pauvreté d'esprit qui l'entourne. Un noble caractère et un bon tempérament consolident un ferme instinct pour le bien. Une excellente éducation et un savoir immense auréolent l'esprit éminent. Formation par soi selon le véridique principe : « Connais-toi toi-même », pour le premier de la race véritablement philosophique, ou bien par les magistrats successeurs chargés de lui trouver l'héritier qu'il faut.

Percer le mystère des choses. Cerner le contexte actuel, en déceler tous les rapports ainsi que la justice de ses rapports. Avoir la mesure des choses en fonction de ce à quoi elles sont destinées dans un premiers temps, du plus grand bien pour les doter de la plus grande puissance. Repérer la circonstance, attendre même au-delà de la mort, confiant que la cause n'est pas perdue, qu'un héritier est déjà né.

La puissance, la force a pour vecteur l'organisation hiérarchique, organisation qui ne laisse jamais se perdre l'énergie mais la porte vers les hauteurs depuis les plus insondables profondeurs. A chaque rang, sa fonction, son principe qui le met en branle et ces ordres, comme les cercles de l'âme humaine sont hantés par un esprit. Car seule la justice justifie l'accès aux sanctuaires immaculés de la divinité véritable qui l'inspirait par les attributs suprêmes que sont le bien et la puissance. Attributs justes.

PARTIE II : L'ESPRIT ARISTOCRATIQUE, LE PLUS GRAND BIEN

L'ORGANISATION ARISTOCRATIQUE

L'organisation hiérarchique est le propre de l'aristocratie ancienne. Aristocratie dont la force est dans la compétence. Compétence qui se traduit par la capacité à tirer vers le haut le genre humain et par là, à justifier sa position privilégiée. Privilège jamais seulement acquis mais ancré en l'être lui-même. Le philosophe politique vit naturel et instinctif l'être aristocratique. « Il y a un instinct pour le rang qui plus que tout autre chose, est déjà l'indice d'un rang supérieur ».⁸³ Le rang politique n'est que la réalisation d'une correspondance profonde. C'est la justice entre le plus profond de l'être et le plus profond de la cité. La force politique est ainsi solidement ancrée en justice et en soi.

1. LES VERTUS DE LA FORCE

Ce n'est pas être bon ou mauvais qui importe d'emblée. Les hypocrites doués d'ostentation apporte la confusion. Est-il bon ? Est-il méchant ? Question accessoire. La bonté, la méchanceté sont relatives à une fin supérieure. On est bon, on est méchant parce que l'on croit par là accéder à un plus grand bien, souvent son bien propre. Et c'est au regard du bien suprême que le bien particulier est jugé. Or le bien demande une attitude offensive, volontaire et s'accommode guère de la bonté passive ou de l'aveugle passion méchante. Le systématisme de la pitié pour un rien, de l'humilité doublée de détestable humiliation que l'on drape d'une fâcheuse non-violence, est à exclure sans hésiter. La bonté est alors indifféremment vice ou vertu. Tous sont capables d'un détournement de sens ce en quoi la masse excelle, qui contamine tout de la souillure de ses opinions.

Il faut à la bonté qu'elle soit belle, vraie et bien. Seule la force est à même de rendre la totalité de ces aspects. La force comprend la beauté dans sa fulgurance indicible, vérité en ce qu'elle impose par la lumière que la force dégage et le bien parce que la force apporte beaucoup de croissance à la vie et par là rend possible un grand dessein, retrouver la justice perdue. La force conduit à la justice essentielle qui est la fin de toute chose vraie ou fausse, belle ou laide, bien ou mal, bonne ou méchante. Car toute chose est utile à la justice tant qu'elle est en acte.

Seule la faiblesse est injuste. Ne correspondant à nul dynamisme, bien plutôt elle pousse à la perte du sens de la vie. La faiblesse est inacceptable comme la mort. La confusion des valeurs en régime décadent tient à ce que vice et vertu sont dénués de sens car la faiblesse hante toutes les actions du dernier homme. C'est en cela que la chasteté des mesquins moralistes est condamnable. « Certes ils se contiennent, mais à travers tout

⁸³ *Par delà bien et mal* § 263

ce qu'ils font la chienne sensualité jette un regard de convoitise »⁸⁴. L'esprit de toute action est la force. Maîtrise brute de soi et des choses. Chasteté est belle qui détourne de la masse, des désirs désormais compris pour les sommets d'une raison forte, de la vigueur des sens libérés de toute déviation stérile.

C'est bien là l'enjeu de la recherche éperdue de la justice. Procéder au renversement de toute chose. Renverser, c'est dévoiler le sens secret de toute chose. Enfin, c'est retrouver ce qui était et toujours sera. L'idéal de la force énergétique qui s'impose à la brutalité aveugle des faibles. Seule la force d'âme, le sens du devoir assumé justifie la prééminence de l'action.

2. L'ORDRE DE LA DEPENDANCE

L'ordre hiérarchique nouveau est l'ordre réel et renversé des choses, celui de la dépendance : ce qui est élevé, c'est le plus responsable, le plus apte à la mission première et qui doit répondre de tout. Responsabilité non d'abord formelle des parlements mais réelle devant la conscience des hommes.

En cela, il faut écarter toute illusion mortelle d'indépendance, de domination écrasante du monde qui mène au chaos. La grande vertu de l'organisation aristocratique est l'affirmation de soi par les charges assumées. Le devoir dû est le critère du succès. Tout être a de la valeur à l'unisson du devoir. Devoir de tempérance du peuple envers les ordres supérieurs. Devoir de courage envers la cité. Devoir de sagesse dans la politique du grand roi. Devoir d'obéir à sa fonction, d'en être digne. Tout cela pour instaurer la vraie justice des rapports humains. Rapport de dépendance qui justement exclut toute tyrannie.

Bannir une fois pour toute, la prétention à l'indépendance contre toute évidence est urgent. Evidance que là où est le multiple sont des rapports dont la méconnaissance ouvre aux hommes la boîte de Pandore de tous les maux. Là où est le nombre, le sens n'est jamais dans une combinaison exclusive mais pour le salut décisif de tous dans la hiérarchisation des choses où les plus viles sont élevées à la dignité de l'existence pour ne pas périr. Le faux mythe de l'individu livré à ses désirs, s'enfle d'orgueil immense et prend ses désirs pour la réalité. Réalité réduite à ses désirs.

L'économie se désencastre ainsi du reste du champ de la vie et consacre le renversement des valeurs le plus injuste. Les vertus les plus nobles sont monnayables, relatives. La violence ne sert plus de dessein politique élevé : tirer le peuple de sa torpeur, éliminer la corruption⁸⁵. En somme, brusquer la fortune. Le peuple n'est pas une entité prétendument souveraine dans l'état actuel de sa perte. Il est inscrit dans l'ordre politique où il dépend de celui qui est fait pour lui commander non sans reconnaissance. Economie insérée dans la vie et prend un sens dans la civilisation. L'économie a une signification

⁸⁴ *Zarathoustra* De la chasteté

⁸⁵ *Par-delà le bien et le mal* § 257

culturelle. Participation à un ordre symbolique où les catégories de la décadence sont abolies.

Retour à l'antique pensée. Le lointain, voilà qui affermit nos pas et rassure nos liens. Le plus lointain, le temps premier est le meilleur, le plus efficace. Il est plus proche. C'est ainsi que la politique sert ceux qu'elle gouverne. L'homme d'Etat fait don de soi par ses efforts et en même temps qu'il concentre toute chose, il redistribue à chacun. Le pouvoir est à celui qui sert le plus éminemment car tous nos pas y trouvent leur intérêt mais ont conscience de leur irréductible dépendance à son égard, qu'hors de son service, le salut n'est plus. Rapport non de maître à esclave mais de maître à disciple. Le philosophe politique est la justification de toutes les souffrances passées qui ne sont pas vaines. Parce que tout entier tourné vers sa mission, il est seul à détenir la force de tenir le gouvernail. Celui qui a le pouvoir est le plus capable d'apporter ce que les hommes attendent. C'est pourquoi il les connaît mieux qu'eux-mêmes. Il donne le discours qu'il faut.

Le discours n'est pas tyrannique, s'imposant sur mais toujours en rapport avec le peuple. Non avec ses désirs. Ce que font bien les décadents démocrates qui parlent en fonction des désirs pour manipuler et finissent lynchés par la foule. La vertu du discours du grand roi est de parler à la conscience au moment opportun et lui permet d'affirmer son rang. Le discours est certes un acte en tant qu'intention mais déjà en soi. De son seul discours tant il perce le sens intime de l'âme, le grand philosophe agit sur le peuple, lui donnant à chacun, l'impulsion décisive pour incliner celle des deux propositions qu'il faut et entre lesquelles il doute. D'où paralysie et frénésie. Il dit sa vérité au peuple.

3. LE PLAN SYMBOLIQUE

a. LE SENTIMENT DE LA DISTANCE

L'ordre politique a sa raison dans le lien établi entre les fonctions et les rangs. Mais ce lien ne tient pas de l'idée d'une illusoire fusion d'êtres égaux dans la bêtise. Ce lien dans le règne aristocratique du paradoxe provient de la séparation. La limite des ordres les lie entre eux. Le lien est à la frontière. Un espace se crée. Espace de liberté, de paix qui permet la coexistence des hommes. Ni guerre entre Etats dont les limites sont reconnues, premier pas vers un rapprochement, ni révolution, chacun a sa fonction, nul ne peut prétendre à quelque illégitime rang car là où la distance n'est pas la confusion et là où la confusion n'est pas, on ne peut mentir au regard d'un peuple qui a tout le recul pour démentir. Ni pacte tronqué par la caution de l'injustice accomplie.

C'est à distance qu'est la vie efficace et non dans l'espace neutre et stérile, mur d'égoïsme. Le sentiment de la distance est le plus grand⁸⁶. C'est l'espace des échanges réciproques et de la distribution non seulement des biens mais des lois, des rites, des

⁸⁶ *Par delà le bien et le mal* § 257

cultes. Espace des rapports d'obéissance et de commandement. Même les biens véhiculent de l'esprit qui renforce l'unité fondamentale, organique et symbolique.

Dans la forme raisonnable de la démocratie c'est-à-dire transitoire, c'est la loi simple et concise qui organise les rapports. Quand apparaît la caste des maîtres, est perceptible la volonté de rendre sensible l'unité symbolique à travers la consécration au bien commun et la vie communautaire. Car ils sont dépourvus de tout. Ne reste que la force, « caste supérieure, plus pauvre et plus simple mais en possession de la puissance »⁸⁷. Et c'est finalement au grand roi qu'il revient d'incarner la vie même dans son unité véritable. L'organisation hiérarchique est la condition de l'apocalypse, le détour par lequel ce qui était, ce sur quoi toute chose reposait s'incarne et ce que la foule disait paradoxal, contre l'opinion de la multitude, n'est plus à l'avènement de la certitude de l'un. L'organisation de la hiérarchie aristocratique est l'échelle même de la justice. Au fur et à mesure qu'on s'élève la loi est inutile. C'est pourquoi le grand roi ne dépend plus des lois, il les change, les réduit en fonction du perfectionnement humain jusqu'à les supprimer. Sa supériorité est dans l'art politique de la juste mesure⁸⁸.

b. LA DYNAMIQUE ASCENDANTE

C'est ainsi que du plus profond des âges, temps qui se confond avec l'horizon céleste, à travers la brèche faite par le doigt divin du grand philosophe, jaillit la lumière d'une force qui brise les chaînes des aveugles et les porte aux cimes. Des castes d'abord fermes jamais rigides qui enfin s'élargissent sans fin. Le sang et l'argent ne sont pas exclusifs mais mortels l'un coagule quand l'autre est thésaurisé. Seul un certain sang sanctifié a droit à tout et l'argent doit servir. L'organisation n'est pas une fin mais le chemin de la justice. Tant qu'il y aura des faibles, il faut organiser la vie pour que l'énergie ne se perde, qu'il n'y ait pas d'exclusion. Tous sont nés pour vivre mais encore la meilleure vie.

Il n'y a de bêtes plus égales que d'autres mais « aux égaux, égalité, aux inégaux, inégalité devrait être le vrai langage de toute justice »⁸⁹. Se dépasser est la clef des rangs supérieurs. Il ne suffit pas d'être d'une intelligence géniale mais posséder la force de la tempérance puis du courage enfin incarner l'esprit où la raison sublime les instincts. A l'instar d'un être de bonne croissance qui prend son temps de l'enfance inconsciente à la vieillesse sage en passant par l'âge adulte. Vieillesse qui ferme le cercle et entre en enfance consciente et libérée. La fin est la justice. La fonction éminente est la plus décisive en interdépendance avec les autres fonctions adjuvantes. Le pouvoir n'est pas concentré en un lieu mais c'est la force qui traverse toute la hiérarchie. En cela, le souverain politique est supérieur en force.

⁸⁷ T. Kunna *Nietzsche ou l'esprit de contradiction : Volonté de puissance* II 216

⁸⁸ *Politique* 294 a.

⁸⁹ *Crépuscule des idoles* Mercure de France p.178-179

Ainsi progressivement l'ordre réel émerge. Le bronze, l'argent, l'or sont du même métal. Et cela ne sera pas évident, conscient que lorsque le bronze après l'argent se dore à son tour. Remontée où l'instinct des désirs est sublimé par l'intelligence, de même qu'en cité, même si accéder au stade ultime du surhomme inhumain et politique ne relève plus de la raison. Tous seront finalement les philosophes authentiques d'une belle cité mais la fonction suprême indépassable de celui qui gouverne se confondant presque avec la fin, tient d'une onction divine indéterminée.

CHAPITRE I : LA RAISONNABLE DEMOCRATIE

A. LA SELECTION POLITIQUE

1. LA TRANSITION DEMOCRATIQUE

a. LE TEMPS DE L'INDULGENCE

La démocratie raisonnable n'est pas une fin en soi. Elle s'inscrit dans le cadre du dessein grandiose de la cité des aristocrates d'esprit et de corps. Ni reniement, ni renoncement. La proposition d'une cité raisonnable organisée autour de la loi n'intervient qu'après l'intention d'établir la grande cité idéale effective. Et c'est le signe d'une intelligence décadente que de juger en fonction du temps. Ce qui vient après est nécessairement décisif. C'est que l'homme démocratique est emporté par le fleuve du temps où tout déperit.

La démocratie raisonnable fait partie de la cité idéale. C'est une organisation qui constate l'état lamentable des hommes et les prend en charge tout en gardant en pointillé le plan de la structure idéale. Il n'est pas dans l'esprit de Platon et de Nietzsche de succomber à l'insupportable. Car l'esprit démocratique continue de sévir sous leurs yeux. Non ! Bien plutôt d'une part, ils n'ignorent pas la nécessité des choses, qu'il faut obéir pour la soumettre. Aller à lui et le prendre comme il faut.

D'autre part, il est question d'indulgence, de condescendance, d'amour aristocratique à l'égard de ce qui souffre, jusque-là inutile, sans en tirer quelque force que ce soit, de ce qui manque, de ce qui est assez humble pour accueillir une main secourable. L'aristocratie véritable a l'humilité d'arracher la foule de ses humiliations pour en faire un peuple. S'il faut dénoncer les délires désastreux de la foule, il est juste de considérer le peuple. Le convaincre, le persuader en conscience sans recourir à la ruse mais avec douceur comme il sied à l'administration de la vérité. Ce qui est favorisé par les circonstances extérieures propices que sont l'exaspération du nihilisme et de la tyrannie et par l'exemplarité du grand philosophe dont la supériorité réelle et évidente impose le silence du peuple qui succède au sien et inaugure le perfectionnement futur. A la compétence du vrai sage se joint le consentement populaire.

Nul arrogance, ni orgueil vain mais de la compassion sans quoi rien n'est possible. A la haine mortelle succède l'amour vital. Les aristocrates de cœur qu'est Nietzsche, d'esprit qu'est Platon sentent le devoir qui leur incombe. A ce stade, il importe non de faire discours sur et à l'image de celui qui parle mais le discours aristocratique est celui de l'autre, par rapport à sa condition présente et à ce qui le rapproche. Une fois saisie le chaînon qu'il faut, tirer l'âme avec ce qu'elle comporte de désirs qui s'enchaînent naturellement pour approcher l'ordre perdu avant d'y retourner. Toute l'efficacité du discours est là.

En décadence, c'est l'orateur qui parle et la foule entend et comprend autre chose. Car tournée vers elle-même, la foule croit qu'on parle d'elle. Or l'orateur ne la connaît pas, l'ignore par un mépris à la mesure de la mauvaise foi qui drapait sa profonde mésestime de soi voire la haine de soi. L'orateur projette alors sur la foule sa propre vanité et la foule le fétichise, désir de voir en lui ce qu'il ne sera jamais et qui ne vient pas. Il ne parle pas en fonction du bien des gens mais tourne leurs désirs à son avantage. Ce qui ne sied pas au grand esprit.

b. L'EFFICACITE PRAGMATIQUE

Si l'esprit aristocratique admet de s'accommoder de quelque indulgence, c'est par le caractère transitoire du régime et l'efficacité qu'il apporte au plan final. En effet, c'est par le recours constant aux chaînons intermédiaires dans une démarche méthodique qu'un projet est mené à bien. Ce qui est davantage périlleux qu'un changement brusque sous les clameurs unanimes de la foule prise à son propre jeu dans le labyrinthe nihiliste. Nihilisme qui conduit au tyran. Et ce dernier est en même temps par le pouvoir qu'il concentre, le facteur le plus favorable à l'instauration du grand projet. Souvent les ruptures les plus radicales sont plus aisées à mener. Alors que recourir à des phases intermédiaires implique l'art de contrôler tout en montrant au désormais peuple le chemin véritable de la liberté. Canaliser la liberté au fur et à mesure qu'on évolue au risque du réveil destructeur de désirs par définition imprévisibles.

C'est le coup de force d'une main de maître. Maître de soi par la plus grande détermination et constance que cela demande. La tâche est d'autant plus efficace qu'elle est difficile. Ce n'est pas l'assentiment unanime qu'il faut mais la participation active même si elle n'est pas totale. Le grand philosophe édifie la cité selon le temps de la conscience. Le peuple ne prend pas conscience par de faibles raisonnements mais toujours par l'action qui se déroule. Par l'habitude d'un certain ordre, l'esprit populaire se structure autour d'une autre nature.

Le consentement est alors légitime. Ne jouons pas sur les mots du pacte social tacite. C'est la fin qui justifie aux yeux du peuple ses sacrifices à venir. C'est la profonde conviction de n'être pas lésé finalement qui engage le peuple. La fin est de se conduire au bien et non plus simplement à la justice du mérite que les parvenus usent pour justifier le fait accompli d'une propriété injustement acquise et qui se veut admise par tous avec la constitution de la société. Celle-ci est alors empreinte dès le départ par le terrorisme d'une proposition tronquée : accepter de cautionner nos injustices comme un moindre mal comparé aux affres de la guerre civile et du chaos. Le bien rend les gens méritants. Le peuple croît aussi imperceptiblement. De cette façon, le peuple constitue le plus fort défenseur du régime ne serait-ce que par la tempérance qu'il assimile.

Ce régime intermédiaire vers la grande cité en est la forme transitoire. C'est pourquoi il tend déjà au règlement des conflits et il se perfectionne, la solution est efficace, aisée et moins il y a de conflits. Alors que prendre le régime démocratique pour

la fin ultime signifie la mort, la simple gestion des conflits. Tunique rapiécée qui ne tient bientôt plus que par des fils fragiles.

La transition démocratique correspond au moment où les hommes tournent leurs visages vers la lumière du ciel et consente progressivement au déchaînement de leur condition. Pointe de délire nécessaire afin d'ébranler cet amas de toutes sortes de pensées mal formées. Sur le plan politique, la période de transition est le moment d'une vaste sélection qui se prolonge jusqu'à l'élection de grâce divine de ce grand roi, figure, énigmatique et prophétique dont la mission est de parachever l'édifice céleste.

2. LA GRANDE SELECTION

a. IMPITOYABLE SELECTION

Il est urgent de « réaliser une grandiose entreprise d'éducation et de sélection et mettre fin par là à l'effroyable règne du non-sens et du hasard »⁹⁰. La sélection est sévère. Le commencement de l'œuvre politique est énergique et apparaît dans l'intransigeance des premières mesures contre les dissidents obstinés. Pour parler au peuple, il faut se défaire de ces intrus, sophistes conspirateurs et rebelles armés, cause du malentendu entre la foule et son chef légitime. C'est la nécessaire purgation par l'enfermement, l'exil, la mort. Voilà le sort de tout rebelle irréductible⁹¹. Nietzsche parle de les détruire, les asservir. De même, les enfants de plus de dix ans sont à éloigner dans la campagne de la cité où l'éducation est dès l'enfance⁹².

La sélection peut alors produire la souche future de la cité. C'est ainsi que le peuple doit être de sang pur comme l'arbre de bonne souche. La sélection est faite après une grande enquête à l'échelle du monde connu sur deux plans. Platon parle du monde grec sans donner de préjugé que les barbares sont les autres. Il ira en Sicile, déçu chez les siens. Nietzsche parle surtout de l'Europe, les yeux rivés sur l'Orient. De la qualité de ce travail préalable dépend le succès de la grande politique finale.

b. LE SANG DES PEUPLES

Chercher à combiner le sang des peuples prometteurs et les traits nobles des régimes. Conduire l'enquête sur tous les endroits du monde où « la plante humaine a poussé avec le plus de vigueur ». Tous les peuples sont susceptibles de contribuer à l'élaboration du projet par les caractères spécifiques et nobles qu'il a su préserver de la décadence. Les avoir préserver atteste déjà de leur force. Aussi il faut souligner deux formes du génie humain qui se correspondent comme l'homme et la femme. Le premier génie est fait pour « féconder et devenir le principe d'un nouvel ordre de la vie ». Ce

⁹⁰ *Par-delà bien et mal* § 203

⁹¹ *Politique* 293d.

⁹² *République* 541 b

génie est incarné par les peuples juif, romain et allemand. L'autre génie a la « tâche secrète de façonner, de mûrir, d'accomplir ». Ce sont les Grecs et les Français. Les Russes ne sont pas en reste. Le cas des Juifs est particulier : ils doivent être préalablement assimilés en Europe⁹³. Le temps venu la beauté de leurs femmes donnerait de beaux enfants par des mariages combinés.

En tout peuple et en chacun, gît le pire et le meilleur. Facteur de décadence et de renaissance. D'où le nécessaire discernement du grand roi. Dans la *République*, l'Etat a la charge de favoriser de belles naissances et les mariages sont contrôlés notamment au sein des gardiens. Mais le remède, encore une fois, à toute laideur, c'est la détermination à mener au bien. Autrement dit, à la grande santé du corps et de l'esprit. Santé qui s'achève dans l'esthétique des formes.

c. LA VERTU DES REGIMES

A cela s'ajoute la sélection selon les types de régime afin de coïncider avec le juste milieu. Deux régimes fondamentaux se présentent. La monarchie des Perses qui vire bientôt au despotisme et la démocratie des Athéniens qui vire déjà à l'anarchie. Aucun des deux n'a droit à l'exclusive. Car cela conduirait à l'excès inévitable de l'un condamnant l'autre en alternance tourmentée⁹⁴, qui fait dans tous les cas des peuples esclaves. Prendre le meilleur de tout régime, ce qui inspire, en adapter l'idée comme il faut.

Et c'est Sparte qui est le mixte adéquat à l'instar du modèle familiale conciliant autorité et liberté. La sympathie du vrai philosophe est tournée vers le caractère aristocratique des monarchies, renforcées par des lois. Tout l'enjeu est de restaurer la liberté dans l'ordre. Et Sparte a la vertu, le courage politique. Ni les riches, ni les pauvres ne sont à l'origine de la cité. L'on a là, un régime réellement modéré au sens de sérieux et non de bêttement neutre⁹⁵.

La solution pour Athènes qui figure le mouvement serait ainsi de la reporter à Sparte, cité du repos et de l'ordre. La libre discipline importe avant tout. Après les Grecs où Sparte est exemplaire s'impose dans le monde germanique la bravoure des Prussiens. Il faut un peuple fer de lance qui fédèrent l'esprit des nations autour des nouvelles lois.

Aussi pour Athènes comme pour l'Allemagne qui s'enfonce dans la démocratie massive, il faut tirer vers le haut. Dans la démocratie originale qui s'installe, la légitimité se mesure plus à l'approche des vertus aristocratiques qu'oligarchiques ou simplement démocratiques. Pourquoi alors parler de démocratie ? Par commodité verbale et parce qu'il faut distinguer entre deux formes en fonction du rapport à la loi. C'est la démocratie

⁹³ *Par-delà bien et mal* § 248-251

⁹⁴ *Les lois* 693 b-e.

⁹⁵ *Lois* 692 c

où l'obéissance aux lois prime leur mépris⁹⁶. Le simple fait d'obéir introduit déjà à l'esprit aristocratique par l'ordre et la discipline impliqués.

C'est ce sens de démocratie qui peut désigner un équilibre entre la tyrannie et l'oligarchie d'une part, aristocratie et royauté d'autre part. En ce sens, cette forme de démocratie n'est ni le bien ni le mal. Alors que la grande aristocratie de l'Etat royal est au-delà. Seulement, tout est dans la dynamique. S'en remettre à la seule loi fait dépérir la cité dans la corruption et le mal. Tendre à la dépasser, c'est pénétrer l'esprit du bien. Paradoxe qui veut que la démocratie ne justifie que son caractère transitoire. D'emblée néfaste, la démocratie est en manque de beaucoup de bien.

Tout le problème est dans la spécificité de chaque contrée. Toute chose prise dans tel régime n'est pas transposable directement mais il faut en adapter l'idée. Idée qui se manifeste différemment selon les mentalités des peuples dont la tradition est tout aussi particulière qu'irréductible. Le « noble mensonge »⁹⁷ qui est une manière de dire la vérité au peuple. Nietzsche reconnaît la vertu de ce « mensonge sacré –commun à Confucius, au livre de Manou, à Mohamed, à l'Eglise chrétienne– il ne manque pas chez Platon »⁹⁸. Le développement de la cité a pour fin d'en dévoiler le sens le plus crûment possible. Faire prendre conscience de ce qui au départ, est inconscient dans nos actes. Les mœurs sont distinctives des nations. C'est dire que la justice est partout plus ou moins évidente. D'autant plus efficace qu'elle se cache sinon le peuple la remettrait en question sans le savoir. La justice doit être appliquée selon la spécificité de chaque cité. On comprend que la démocratie pour être raisonnable a besoin de s'appuyer sur les mœurs et les coutumes propres à la dite cité.

En cela, le cosmopolitisme comme tout « -isme » est banni car il ignore la vie réelle des peuples et précipite le navire dans les ténèbres des océans de la perdition. « L'homme d'une période de dissolution qui mélange toutes les races, l'homme qui recèle dans son corps l'héritage d'une ascendance composite [...] sera en gros un individu plutôt débile »⁹⁹. Ce qui ne signifie pas le rejet de tout caractère cosmopolite, hétérogène. En effet, l'élaboration des lois s'inspire de la législation des autres pays. D'où l'importance des voyages d'études¹⁰⁰. La prise en compte est pour avant tout percer l'esprit des lois, cet ordre fondamental où les lois correspondent à l'esprit d'un peuple, où les choses se correspondent.

B. LA NECESSITE DES LOIS

La loi justifie sa souveraineté par la nécessité d'y recourir pour mettre un début d'ordre dans le monde à défaut de quelque divine révélation. Elle est par là même jamais définitive mais en attendant l'avènement favorable. « [L'intelligence] doit commander

⁹⁶ *Politique* 302 d-e

⁹⁷ *République* 414 b

⁹⁸ *Antéchrist* § 55

⁹⁹ *Par-delà bien et mal* § 200

¹⁰⁰ *Les lois* 951 c

tout si toutefois elle est authentique est véritablement libre, conformément à sa nature »¹⁰¹. « Si cela arrivait la divinité aurait réalisé à peu près tout ». Car c'est par sa grâce qu'il viendra. C'est une manière pour les hommes de mobiliser leurs efforts et d'édifier une cité viable. Souvent certes l'homme subit la contrainte, mais il demeure responsable des conséquences. C'est lui qui les subit. Il doit construire son monde dont la fragilité dit qu'il est le seuil d'un autre monde, la préparation au tyran de la fin.

1. LA CITE EN PAIX

Aussi la loi apporte un répit au monde où la vie est possible. Protéger de la mort. Non seulement dans le pays mais entre les Etats. La distinction irréductible des nations conduit souvent à des guerres comme la concurrence des intérêts dans la cité. Régler les conflits pour des lois reconnues. La vie a pour fin politique, la justice. Or pour assurer la justice, il est nécessaire de conserver la vie. La loi a ainsi la fonction négative de protéger, d'empêcher la décadence, la mort. Elle est la condition de toute justice qui consiste à bien faire. Toute action authentique, créatrice dépasse déjà la loi. C'est toujours la raison qui s'accommode de la nécessité, commande et révisé les lois.

a. LA POLITIQUE PACIFIQUE

La mise en œuvre du vaste plan de réforme du monde a ses conditions fondamentales préalables. Rappelons qu'une solution est dans l'exaspération de la tyrannie (Platon) et du nihilisme (Nietzsche). En somme, c'est le règne pacifique et raisonnable. C'est un bon climat qui porte les meilleurs fruits et permet le long terme. Cadre idéal de l'émergence d'une grande civilisation. Eviter coûte que coûte ces expéditions dangereuses et les malheurs de la guerre civile. En écartant les premières est rendu possible selon Nietzsche la démocratie dans les nations européennes, désormais forces civilisatrices. C'est le produit d'accords pacifiques par l'action efficace d'une diplomatie rationnelle pratique. Kant a rappelé ce projet de paix perpétuelle. Paix favorisée par le fait que la démocratie indulgente en question est le résultat d'un droit cosmopolite ainsi que d'un choix matrimonial sélectif et contrôlé.

Si le grand bien qu'apporte l'esprit aristocratique est la paix, la bienveillance mutuelle, c'est qu'il est du courage nécessaire pour l'instaurer. Car avant la paix véritable est la saison instable des troubles non que la guerre de tous contre tous soit toujours effective mais toujours possible. C'est cette tension qu'il faut anéantir tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières. Ainsi y a-t-il une vertu de la violence. Tout le problème est dans son usage inadéquat et injuste¹⁰². Seule la justice commande à la violence. Or la division dès l'abord irréductible des cités particulières avec leur justice propre héritée de la tradition souvent incomplètement comprise, rend insoluble la menace des guerres.

La cité la plus juste est confrontée à un monde injuste et doit se défendre c'est-à-dire conserver la vie des citoyens. Si la vie est constamment menacée, la justice,

¹⁰¹ *Les lois* 875 c

¹⁰² *Lois* 628 a-b

inopérante, n'a pas d'intérêt et d'utilité pour les hommes. Le *thumos* a alors le premier rôle sur la scène du champ de bataille. Avant la raison et la justice de l'âme, il faut sauvegarder la vie du corps. C'est la guerre pour la vie. C'est pourquoi l'homme guerrier est libre. L'on comprend alors que la priorité est à la vie qui fonde le droit. La guerre protège contre les agressions extérieures et la loi contre les dangers dans la cité même.

Entre les deux est la raison efficace qui en est le prolongement dans la diplomatie et la jurisprudence. Paix raisonnable qui se veut consolidée. En effet, « le plus grand bien d'un Etat n'est ni la guerre ni la sédition, mais la paix et la bienveillance entre les citoyens. Quiconque aura pour objet unique et principal les guerres du dehors ne sera jamais un bon politique, ni un sage législateur ; mais il faut qu'il règle tout ce qui concerne la guerre en vue de la paix »¹⁰³. Le réalisme commande ainsi bon gré mal gré la vigilance comme le service militaire obligatoire et universel. La guerre est relative à la paix.

b. JUSTICE PENALE EXEMPLAIRE

De même, le châtement des lois est relatif à la justice qui distingue le crime du criminel en tenant compte de la singularité de l'ici-bas. Le sage législateur bannit la justice injuste des masses qui condamnent le plus vertueux des hommes et châtie pour satisfaire la vengeance de la foule assoiffée de mort qui anéantit l'homme sans remédier à l'acte. Tout d'abord, il est de règle que la peine soit proportionnelle au délit¹⁰⁴. Plus le crime est grand, plus le châtement empire. Tout est fonction du tort porté à la justice, géométrique et qualitative. Aussi la sanction évolue avec le rang occupé. Une erreur d'un membre dirigeant est reconnu plus blâmable que la faute grave d'un homme du peuple. L'acte de ce dernier a moins d'effet sur la cité. Il est en quelque sorte moins responsable. L'acte est jugé par ses effets, les inconvénients et ses causes, les circonstances. Ce qui peut parfois éclairer l'intention, les motivations profondes de l'acte. Ce qui importe beaucoup car le caractère prémédité est décisif.

Mais il n'est pas question de juger le caractère diabolique de l'acte, son essence. Cela revient à la divinité qui cerne plus profond que le cœur même de l'homme, ce qu'il ignore, refoule, et parfait la grande justice par les délices du paradis et les flammes de l'enfer. La justice humaine est persuasive et indulgente pour la faiblesse du fait de l'ignorance de nos vices. Le criminel ne sait pas. En religion, la divinité même accueille le repentir et il arrive qu'après la réparation des fautes par le supplice de l'enfer, l'homme puisse goûter aux îles des bienheureux¹⁰⁵. Soyons aussi indulgent envers le semblable que le créateur l'est avec la créature. L'ignorance rend nos actes sans volonté.

¹⁰³ *Lois I 428 d*

¹⁰⁴ *Lois XI 934 b*

¹⁰⁵ *Gorgias*

Des sots diront que des criminels agissent en conscience de cause sachant ce qu'ils font. Non ! Ils pensent savoir tout en s'imaginant autre chose. Savoir, c'est la certitude du cœur. Savoir les conséquences de ses actes, c'est au moment de l'acte comme déjà sentir les supplices les plus atroces tant on est convaincu de l'inflexible justice. C'est voir l'épée de Damoclès s'abattre à l'instant de notre geste. Folie ! Mais l'homme croit savoir et met de la distance. Même le tyran qui s'imagine au-dessus de toute sanction se trompe.

Car le vrai savoir, lui, dit les actes maléfiques qu'il répète ne font que creuser sa tombe, quand les bonnes œuvres donnent à son trône le lustre de l'éternité. Tout acte entraîne son semblable. Le mal précipite à la décadence. La structure même de l'acte est frappée du sceau de la vie ou de la mort. L'acte traîne sa chaîne imperceptible de conséquences. Seul l'effondrement est visible. C'est le cas de la décadence des cités. Mais aussi de tout acte comme le génie créateur qui est le fruit patient d'un long travail. Savoir, c'est croire, être convaincu d'une foi inébranlable de ce que l'on sait qui se confond alors avec l'effectif.

C'est pourquoi prendre en compte l'ignorance du criminel n'est pas laxisme. Non ! S'il tue, il sera anéanti, de même la mort attend les dissidents injustes. La justice est inflexible. Seulement elle sert la vie. « La mort que vous infligez, ô vous les juges, qu'elle soit compassion et non vengeance ! Et en donnant la mort, prenez soin vous-mêmes de justifier la vie ! »¹⁰⁶. Le coupable doit verser de son sang ou de son argent pour l'offense faite à toute la cité et à la divinité. La peine de mort est la clé de voûte de toute véritable justice. Car il est responsable de cette ignorance qui décrit à ses yeux la justice comme illusion virtuelle. La dignité raisonnable de sa personne n'est pas honorée quand il n'a pas assez jugé des choses, pas respecté les enseignements et l'éducation de la famille, de la cité de sorte qu'il ne saisit plus le sens d'une idée, ne la sent plus en son cœur même et n'y croit plus.

Une véritable justice exige réparation et soin comme pour un malade¹⁰⁷. Les décisions judiciaires sont conditionnées par la grande justice que vise la grande politique dans l'unité des choses où chacun se tient ferme à sa fonction. Juger un homme, c'est lui permettre de reprendre sa place dans la cité. Nul n'est autorisé à s'exclure volontairement ou non comme les poètes ou débauchés, ni à être exclu comme le condamné. Un comportement empreint de déraison peut conduire à cinq ans de prison. Tout comportement bestial vaut la perpétuité sans sépulture. La loi au service des mœurs. Le manque de respect aux parents est puni par le fouet, la prison ou bien l'amende. De même, les sectes sont interdites à moins d'être limitées à un culte privé¹⁰⁸.

La religion du peuple est celle de son roi. Cette indulgence vient autant du pouvoir de tolérance de la cité que de l'irréductible difficulté à tout contrôler effectivement.

¹⁰⁶ *Zarathoustra* I Du blême criminel

¹⁰⁷ *Lois* IV 862 d .

¹⁰⁸ *Lois* 907 a-910 b

Tolérer signifie alors ne pas encourager par une vaine répression. Mais peu à peu les vestiges de la décadence sont à anéantir par la puissance restaurée de la religion des Anciens. L'idéal à venir est ainsi dans le fait de responsabiliser le coupable qui est amené à se dénoncer de lui-même et accueille la punition volontairement. Sa devise est : « " Je me plie seulement à la loi que j'ai promulguée moi-même »¹⁰⁹. Ainsi insiste-t-on sur la première personne et le moi-même. « Apprendre à obéir d'une façon qui prouve notre indépendance »¹¹⁰. N'est-ce pas faire descendre sur terre la loi divine ? C'est ainsi restaurer la force mystique de l'Etat primitif. La transgression des commandements divins entraîne souvent repentir et confessions. Acte sublime où l'on reconnaît son ignorance et s'en remet au juge quant à la sanction. C'est déjà là de la grandeur et le coupable en tire de la dignité.

3. LES DEUX SOURCES DE LA JUSTICE POLITIQUE

a. LA JUSTICE ECONOMIQUE

C'est dans le cadre de ses lois que l'on peut viser à la plus grande efficacité. L'action des lois participe à l'organisation juste de la cité. Or il n'est pas juste de faire des lois indulgentes dans un lieu d'injustice et d'oppression économique. De cette situation découle une détresse telle qu'il devient indécent sinon criminel de parler de morale alors que la loi protège d'abord la vie pour permettre la justice, l'économie de la cité doit pourvoir aux besoins et à la subsistance de tous. Un seul pauvre est une injustice inconcevable. La bête finit par dévorer la raison et justifier le vol.

En même temps, la propriété est inaliénable. Une redistribution est aussi nécessaire¹¹¹. Assurer un lot de terre à chaque famille au moins. L'égoïsme inévitable est alors épuré qui a l'avantage d'attacher le citoyen à la terre, à la paix de la cité. Il prend aussi conscience de son individualité par la possession et l'assurance de son bien. Le travail de sa terre éloigne de lui le besoin, le vice, de l'ennui et de l'envie. La terre est source d'indépendance. Moraliser la propriété. Ni l'abolir, ni seulement la mettre en commun. En la cité parfaite, la communauté des biens concerne seulement les gardiens, biens qui sont pour eux une gêne, attachés qu'ils sont, aux choses de l'esprit. « Pour que la propriété inspire désormais plus de confiance et devienne plus morale, qu'on maintienne ouvertes toutes les voies du travail qui conduisent à la petite aisance, mais qu'on empêche l'enrichissement facile et brusque »¹¹². Car amour du gain et démesure sont à l'origine de la décadence.

Aussi le caractère moral des classes laborieuses et à soutenir par la solidarité. Il importe d'idéaliser le labeur comme valeur, source d'honneur politique. Contrôler le développement des machines qui produisent toujours plus en moins de temps car le travail ouvrier discipline le peuple. Peu à peu avec l'avènement de l'esprit aristocratique au sein

¹⁰⁹ *Aurore* § 187

¹¹⁰ *Volonté de puissance* II Livre IV § 487

¹¹¹ *Lois* 737 b-c

¹¹² *Le voyageur et son ombre* § 285

du peuple, le travail sera aux machines et tous sur l'agora seront politiques. En attendant nul salaire qui attise la cupidité, la suffisance mais des honoraires pour une condition moyenne¹¹³. En même temps, le législateur mettra à la diète ces hommes pour en tempérer l'*epithumia*¹¹⁴. Comme pour la terre, lorsque le royaume de justice deviendra mondial, on démantèlera les grandes structures industrielles et commerciales en des commerces et industries de taille modestes en faveur du grand nombre qui en tirera indépendance et fierté. L'oisiveté n'est pas bonne. Belle cité démocratique toute en fonction de la réalité du peuple afin de mieux le tourner vers la lumière des cimes ensoleillés.

b. LA DECISIVE EDUCATION FAMILIALE

L'âme désirante du peuple apaisée par la modération d'une condition assurée, peut s'élever à la vie du monde des mœurs. Les vices sont bannis comme la thésaurisation de l'or, de l'argent, l'usure et la prostitution. Et c'est le noyau familial qui est la cellule éducatrice, le chaînon décisif de la politique de l'Etat. L'état de la famille contient en puissance celui de la cité. La famille annonce la cité. Elle est le début et la fin. Elle a d'abord un sens biologique, des enfants issus du même couple, et de cohésion sociale et interne.

Or la famille s'inscrit dans d'autres formes d'organisation que sont la tribu, la cité, la nation et le monde en passant par les ensembles continentaux. Toujours l'objectif consiste à faire retour à l'organisation primitive idéale qu'est la famille. La fin est d'élargir la famille à d'autres cercles. Favoriser la famille, foyer de toute stabilité¹¹⁵. La proposition future d'une communauté des femmes et des enfants concerne seulement les gardiens qui ont assimilés les stades antérieurs de la famille et de paternités exclusives. La vertu de la proposition est surtout exemplaire. Elle illustre le degré de désintéressement des gardiens. Mais nul doute que la force du *thumos* saura toujours interrompre l'audacieuse tentative avant que la vague ne l'emporte.

Et la famille elle-même dépend de la qualité du mariage. Alors que dans la cité parfaite, la sélection des mariages de la race sacrée est le fait d'une commission sévère, dans le régime où la réflexion s'étend au peuple, le libre choix est laissé¹¹⁶. La préférence est au mariage de connaissance plutôt que d'arrangement¹¹⁷. Difficile de contrôler, faire la sélection dans toute la population. La liberté doit être cependant responsable en prenant en compte le critère du sang. La fougue se mélange bien à la modération.

De même, l'éducation des enfants n'est pas la même pour les filles et les garçons. Alors que plus tard avec le perfectionnement de la cité, homme et femme pourront avoir la même éducation au sein de l'ordre des philosophes-guerriers. Ce qui est normal

¹¹³ *Volonté de puissance* II Livre IV Gallimard §324

¹¹⁴ *Par-delà bien et mal* § 189

¹¹⁵ *Lois* 681 a

¹¹⁶ *Lois* V 773 b

¹¹⁷ *Lois* 771 b

puisque tout est justifié par la fonction. Le peuple, lui, s'inspire par exemple de la colonie des Magnites où après six ans, il y a séparation des filles et des garçons¹¹⁸. A ce stade, en effet, mixité est stérilité et corruption. Le garçon doit assumer la virilité par les exercices de la lutte face à la dureté des autres de son âge.

Plus tard, pour les gardiens, la proposition a raison en ce que la contradiction est surmontée. Et comme les gardiens tirent le peuple à eux, l'homme aura à tirer la femme à lui, ce jour où l'on ne verra que par les yeux de l'esprit. Vertu de l'organisation hiérarchique que de favoriser le meilleur de l'âme. Ensuite viennent légitimement les acquis en fonction des différences organiques et psychologiques. Pourtant même en cité idéale, c'est toujours l'homme qui est maître dans sa maison qui tire la femme à lui et lui donne des droits.

C'est au sein de la famille que s'intériorise l'idée d'une nécessité entre l'homme et la femme comme il en est de fait entre parents et enfants, mari et femme. « Une femme qui perd l'intuition du terrain où elle vaincra le plus sûrement ; qui dédaigne d'utiliser ses armes spécifiques [...], d'observer comme naguère une réserve décente et une soumission rusée [...] une telle femme ne veut-elle pas la ruine des instincts féminins, ne renonce-t-elle pas à être femme ? »¹¹⁹.

Ainsi si l'homme est le maître du monde, la femme est maître de l'homme. Maîtrise des choses où la tyrannie n'est plus. L'homme rend justice au monde et la femme à l'homme. Dans son élan au dehors, l'homme se perdrait si ce n'était la femme qui le tenait. Et la femme s'anéantirait si l'homme ne la tirait pas de sa torpeur presque animale. « Un homme [...] profond d'esprit autant que de désirs [...] ne peut penser à la femme qu'à la manière d'un Oriental : il doit voir dans la femme [...] un être prédestiné à la sujétion et qui s'accomplit à travers elle ». Ainsi en était-il des Grecs dont la civilisation croissait en faisant preuve de toujours plus de sévérité à l'égard des femmes comme en Asie¹²⁰. Rapport dialectique qui doit aboutir à ce qu'il se tiennent et se tirent l'un l'autre. Comme toute chose doit commencer, il importe de prendre soin de la famille, ce cercle du monde à venir où se conduit tout le jeu dialectique.

Des parents au sang contraire engendrent des caractères modérés et fermes c'est-à-dire politiques. La contrariété des parents en leurs organismes et engagements politiques est déjà tempéré dans les enfants où frères et sœurs prennent conscience de l'unité du genre humain tout en accomplissant des activités qui marquent des fonctions futures différentes. Ce qui conduit à montrer leur caractère formel et social et dispose au rapprochement des deux genres. Frère et sœur sont à la fois mêmes et autre.

C. LA SOUVERAINETE DES LOIS

¹¹⁸ *Lois* 794 c

¹¹⁹ *Par-delà le bien et le mal* § 239

¹²⁰ *Par-delà bien et mal* § 238

1. LE SACRE DES LOIS

Mais le temps est l'ennemi de la nécessité. Il faut oublier les raisons historiques des choses. Le peuple se fait foule et parle dans l'illusion que l'état de paix relatif qu'il connaît a toujours été. La fin est proche. C'est pourquoi il est nécessaire de justifier la loi aux yeux et au cœur des hommes. La loi est alors la plus efficace possible. Sacraliser la loi par-dessus tout. Une bonne disposition humaine est dans le besoin irrésistible de se conduire dans l'ordre. Non pas seulement croire à quelque chose mais toujours croire. Et l'ordre de la loi permet cette foi fondamentale.

Ainsi faut-il ensuite puiser toutes les vertus de la foi, la faire correspondre avec l'amour du divin. Car la loi du peuple est dans l'art et le mythe, les mœurs en sont imprégnées. Mythes de la religion qui font oublier les raisons encombrantes et structurent toujours davantage l'esprit du peuple au fur et à mesure qu'il agit. L'essentiel est là. C'est la clef de voûte de la vie même. Les problèmes interviennent quand « un peuple commence à se comprendre historiquement et à détruire le rempart de ses mythes »¹²¹.

On comprend mieux la signification de la méthode généalogique de Nietzsche qui est le dévoilement de la fausse tradition des philosophes vulgarisateurs. Desquels il est lui-même victime, ne serait-ce que par l'interprétation de la généalogie. Il n'est pas de ceux qui détruisent lâchement le passé de par l'ingratitude des temps actuels. Au contraire, son seul combat est contre la race des décadents intellectuels qui prennent toute chose et toute pensée de la plus mauvaise manière possible qui leur sied le mieux. Brûler la religion et le Dieu des bons chrétiens, de plus en plus proches du nihilisme à l'instar du bouddhisme dont on ne désire plus se rappeler que le Bouddha était l'Eveil. Et découvrir derrière la grande religion des Anciens que le Christ et Bouddha en sont et que celui qui vient, promet de restaurer.

Il faut que le soleil brille et que la nuit ne soit plus. C'est le commencement d'un ré-enchantement du monde. La cité est alors hantée par le culte véritable de la tradition, de la divinité, des démons, des héros, des ancêtres et des parents¹²². Et ce respect finit par descendre jusqu'aux lois. C'est cela qui fait la force des lois car le peuple peut y ajouter foi. Dans le rapport même à la loi s'illustre la force du génie humain qui trouve la juste mesure entre l'autorité et la liberté. La loi incarne à la fois contrainte et liberté. C'est en conscience que les hommes ont bâti des cités, déléguer le pouvoir au meilleur des leurs et selon une idée divine.

C'est pourquoi au livre IX des *Lois*, est soulignée l'importance de préambules pour parler au peuple, à la raison pour renforcer l'efficacité des lois qui appliquées d'emblée abêtissent les hommes et suscitent la crainte de l'âme bestiale, crainte qui trahit le ressort d'un régime foncièrement despotique. Le calcul des intérêts et des inconvénients a une

¹²¹ *Naissance de la tragédie* § 23

¹²² *Les lois* 717 b

efficacité secondaire sinon douteuse. Ce qui compte avant tout et pour longtemps, c'est le rapport conscient à la justice totale. D'où le dialogue en préambule avec le peuple.

Heureuse postérité de cette idée généreuse et indulgente dont des voleurs s'emparent pour tyranniser le monde. Préambule transformé en déclarations universelles et arbitraires sans légitimité fondamentale et mythique à l'instar de celui qui parle de vertu au royaume des vices, la grande Babylone ou d'absolutisme politique sans connaître le savoir politique. Il faut un renversement préalable sinon toute proposition n'est qu'une manière d'exclu de contredire, d'exister sous le soleil. D'où la célérité avec laquelle le nouveau voleur au pouvoir renie les promesses comme une utopie inconnue.

La pérennité de la cité dépend plutôt du rapport à la justice naturelle qui justifie l'obéissance inconditionnelle à la loi. C'est le préambule en quelque sorte, donner aux lois le caractère sacré de la révélation, d'en approcher. Ce que verra l'âme égalitariste, rampante, malade, de ce qui ne dépasse pas, Rousseau, de façon maladroite et injuste en désirant faire de la religion un moyen. Le contrat social est doublé d'une religion sur mesure et ce n'est pas la cité qui est à la mesure de la religion. C'est l'illusion d'une religion civile. Il faut le souffle guerrier des mythes et de la morale des Anciens. Car toujours pour que la vie soit, il importe que la force de la volonté de puissance soit notamment dans les lois. Certes « toute morale est une tyrannie qui s'exerce contre la nature et aussi contre la raison », mais « seule quelque morale permettrait de décréter l'interdiction de toute espèce de tyrannie et de déraison »¹²³.

Jamais comme les critiques décadents et anarchistes qui précipitent au néant tout ce qui tient encore. Critiquer le laxisme et la manie du compromis de la religion pour lui faire retrouver son antique force dans l'implacable rigueur du décret. La religion exalte la vertu vertueuse et chaste des seigneurs. Et pour en arriver là, il faut apprendre à « obéir longtemps et dans une même direction »¹²⁴. La religion ascétique des braves. Commencer par s'entretenir d'abord aux lois à leur rigueur et limites, ces dernières étant le signe d'une indulgence du sage gouvernant.

2. LE GOUVERNEMENT DES JUGES

Pour donner toute son efficacité pratique aux lois de cette forme transitoire de la démocratie, il faut de la compétence et de l'unanimité. Ainsi à défaut de l'homme providentiel qui laisserait des lois lui survivre autour desquelles les héritiers successeurs maintiennent l'organisation et la perfectionnent, en attendant « il faut se rassembler pour rédiger des codes en suivant les traces du plus véritable régime politique »¹²⁵. C'est la mission qui donne sens à la vie collective et particulière que tous doivent servir. Fonder un régime sur la loi est toujours un moindre mal. Nul absolutisme sans en avoir la science

¹²³ *Par-delà le bien et le mal Histoire naturelle de la morale* § 188

¹²⁴ *Œuvres posthumes XIV-II-58*

¹²⁵ *Politique* 301 e

politique¹²⁶. Tout despotisme éclairé est exclu. Et cette intelligence ne doit commander que si elle est authentique¹²⁷.

C'est ainsi que la loi est souveraine et contrôle le gouvernant¹²⁸. L'Etat s'autolimité et en cela est reconnu. Car l'Etat est créé par les hommes pour servir la vie, la liberté ne lui est pas sacrifiée. L'Etat n'est plus monstre froid destructeur. En ce sens la servitude est écartée et la liberté du plus grand nombre ne demande plus la substitution de l'Etat qui s'éteindra avec sa fonction. Au contraire il faut un grand Etat d'où jaillit la force mystique de la création. Il désigne une fin à l'histoire et à l'univers sans prétendre vainement à une maîtrise absolue des choses¹²⁹. Tout le mérite des gouvernants est de n'être pas tenté par le systématisme mais d'être conscient du caractère complexe du monde et de l'homme et surtout de la tendance à devenir toujours plus complexe. Les lois sont ainsi révisées à chaque fois pour limiter les inconvénients de leur caractère général.

La raison pétrie de bonne mesure et d'équité est libre de juger. La fameuse *phronésis* d'Aristote est alors de règle. Sagesse pratique qui vise toujours l'union. Posséder la vraie philosophie et jurisprudence des juges. Juge et philosophe. Régime tant tenu par des hommes authentiquement hommes pour des hommes disposés et conduits sur « les traces du plus véritable régime politique »¹³⁰. Entre l'humain et le divin. C'est-à-dire déjà portés vers les rangs élevés de la hiérarchie des êtres.

Le régime connaît les germes de la cité parfaite que en ce que les philosophes gouvernement et la cité est divisée en quatre classes. Le mérite dans le sens du bien donne toujours plus de droit de cité¹³¹. Une hiérarchie est perceptible dans l'organisation du pouvoir supérieur. C'est au sommet, le conseil nocturne qui siège quand tous dorment entre le coucher et le lever du soleil. Ne jamais se laisser dépasser par le temps, toujours devancer le lendemain. Le Conseil est composé de grands prêtres, d'anciens gardiens, de magistrats éducateurs, tous ainsi marqués par l'expérience de la fonction. Ils ont les vertus de la tempérance populaire, du courage guerrier, de la sage prudence, vertus imprégnées de la lumière du Bien¹³².

Au Conseil s'ajoute la force adjuvante de trente-sept gardiens entre cinquante et soixante ans, élus à trois tours de scrutins. Il y a aussi un Conseil de trois cent soixante membres, la moitié élue au suffrage censitaire et d'autres tirés au sort. Le suffrage n'est pas l'essentiel mais appliqués sagement contribue à la participation, donc à responsabiliser le peuple. Cela montre à quel point Platon a assimilé la vie et savait

¹²⁶ *Politique* 300 b-302 d

¹²⁷ *Lois* 875 c

¹²⁸ *Lois* 715 c

¹²⁹ *Les lois* 713 c

¹³⁰ *Politique* 301 e

¹³¹ *Lois* 757 c

¹³² *Lois* 951 à 966 a

proposer aux hommes des règles et des plans organisés de toute chose. Homme d'essence divine qui n'est pas celui que l'on croit.

C'est une sorte de gouvernement des juges qui est décrit, non pas simplement au sens exclusivement judiciaire qui est corruption du politique. Spécialistes apolitiques, donc irresponsables c'est-à-dire incompetents. Juges politiques sans concession pour l'injustice. C'est un dessein ambitieux à devenir qui va être appliqué. Ce gouvernement des hommes attirent à lui toutes les forces de la civilisation. D'où le caractère collégial du pouvoir dont l'efficacité est attestée par l'histoire des révolutions, des grands événements.

C'est la difficulté d'une vigilance de chaque instant propre aux périodes de transition où l'erreur est fatale qui impose aux hommes de concentrer toute la puissance de leurs facultés les plus hautes. Cela ajoute à la tempérance qui vient à peine de sortir de l'enfer du tyran dont la terreur et la violence manifestes a fait prendre en horreur toute autorité et incline à l'état démocratique tout en se défiant du berceau de la tyrannie. L'autorité du gouvernement des sages est tempérée par les lois et leur nombre. Ce qui rassure le peuple qui accepte de s'engager sur les traces de l'esprit aristocratique.

Tout cela montre le caractère transitoire de cet état démocratique qui tend vers l'esprit aristocratique. Elan dynamique où la famille fondamentale s'élargit à la cité. De même, la sélection du sang noble et des vertus politiques des régimes conduit au meilleur. Comme pour le mariage, la fin des choix est l'équilibre politique entre la fougue et la modération. La sélection du peuple est affaire d'Etat, les mariages, affaire de conscience personnelle. Des personnes responsables et un Etat politique. Le gouvernement comme la loi tire sa légitimité du peuple sans renoncer à l'efficacité autoritaire de ses fonctions. L'Etat est aussi responsable. La loi est le lieu de la liberté et de la contrainte, incarnant ainsi la transition entre aristocratie et tyrannie, religion et nécessité.

A travers la force de l'Etat, le discernement de la raison, se manifeste le jugement politique qu'illustre le mieux l'inflexibilité des tribunaux et leur souci persuasif et la nécessité qui est la sienne de concilier dans la bonne mesure les choses. La loi des textes d'en-bas avec l'esprit de la religion d'en-haut, la liberté du citoyen et les contraintes de l'Etat, la justice au sein de la cité et la menace extérieure. Menace étrangère qui est le premier obstacle à l'organisation nouvelle.

D'où la nécessité d'en appeler à la nouvelle armée dont la sélection sévère est à la mesure de la grande mission. Mission de défendre contre l'assaut de l'ennemi et de maîtriser d'un bras puissant la transition vers la justice perdue et retrouver la symphonie du monde.

CHAPITRE II : LA CASTE DES MAITRES

A. LES VERTUS DE LA NOUVELLE NOBLESSE

1. L'ASCÉTISME DES NOUVEAUX MAÎTRES

Au dessus règne la caste des maîtres (le terme « caste » de Nietzsche nous paraît le plus adéquat pour désigner une réalité principalement caractérisée par la plus forte organisation possible que rend bien la radicalité intransigeante du terme). C'est la noblesse d'antan retrouvée dans sa splendeur et sa gloire. Celle des premiers temps, du plus ancien des régimes. De ce retour aux origines, elle tire sa légitimité. Car c'est ce à quoi aspire en silence le genre humain sans jamais trouver la force d'y croire vraiment. Ce qui importe ainsi, c'est « la sélection d'une caste nouvelle appelée à dominer l'Europe »¹³³. Déjà des indices sont visibles d' « une époque plus virile et plus guerrière [...], cette époque doit tracer le chemin d'une époque plus haute »¹³⁴, celle du surhomme.

Deux écueils sont à éviter dans la vaste mission de cette noblesse future et qui sont à l'origine de la décadence première. D'abord, ne pas succomber à la bêtise, à la flatterie de la foule qui guette la faiblesse qu'elle hait et désire pour l'exploiter, l'assujettir à ses vils penchants. Ensuite, ne pas se laisser tenter par le recours facile à la force que l'injustice rend aussi inefficace que faible pour se retourner contre les despotes. C'est en ce sens qu'importe la parole du Christ : « Qui use du glaive périra par le glaive ».

Ce sont des maîtres faits pour tenir la bride à ses désirs propres et assujettir le peuple, le monde aux impératifs de la civilisation nouvelle. La vanité est bannie. Ce ne sont pas des dominateurs avides et cupides mais ils dominent déjà, ils sont depuis toujours attendus. « J'ai trouvé la force où on ne la cherche pas, chez des hommes simples, doux et obligeants, et inversement le goût de dominer m'est souvent apparu comme un signe de faiblesse intime ; il craignent leur âme d'esclave et la drapent d'un manteau royal (ils finissent par devenir les esclaves de leurs partisans ...) »¹³⁵. Pascal déjà voyait en la concupiscence l'essence du pouvoir qui entraine en décadence par la porte de l'arbitraire où les sujets sont obligés par les largesses qu'on lui dispense. A cette autorité d'établissement des grands, Pascal ne reconnaît qu'un respect d'établissement fragile.

Car c'est dans la seule grandeur d'âme, cette fermeté généreuse des hommes libres que se reconnaissent les grands. A l'instar des moines-soldats d'autrefois avant qu'ils ne dépérissent dans les monastères, ainsi que des samouraïs japonais et du seigneur arabe, ces hommes connaissent les mêmes vertus cardinales que sont la simplicité, la chasteté, la pauvreté¹³⁶. Une parfaite chasteté est nécessaire, faut-il insister.¹³⁷ La maîtrise totale de soi

¹³³ *Par-delà bien et mal* § 251

¹³⁴ *Gai savoir* § 283

¹³⁵ T. Kunnas *Nietzsche ou l'esprit de contradiction : Volonté de puissance* II 268 Schlechta

¹³⁶ *Zarathoustra* De la chasteté

¹³⁷ *République* 403 c

fait celle du monde et en impose. C'est donc naturellement qu'ils dominent et sont disposés à gouverner le peuple qui jamais plus ne doit être abandonné à lui-même, à ses désirs, aux intentions diaboliques des discours de la vermine des parvenus.

2. L'EDUCATION DES SEIGNEURS

Ce sont là de bonnes dispositions naturelles que l'esprit démocratique vise à étouffer et l'esprit aristocratique à cultiver. Il importe surtout de les affermir pour qu'elles ne dérivent pas dans la sauvagerie la plus folle, de les organiser, de leur donner la structure dont ces maîtres marqueront la justice du monde. C'est la rigueur d'une éducation vigoureuse qui s'impose. Même si elle est décisive, la nature ne suffit pas. Il faut honorer les dons de la nature par une bonne éducation. Le métal d'argent admirable en soi implique d'être travaillé en fonction de sa fonction future, de son rang légitime. L'éducation est essentielle¹³⁸.

a. LA DISCIPLINE DU CORPS

Au corps correspond la gymnastique, l'exercice guerrier. Autant dire que l'ivresse est interdite, ainsi que l'excès de nourriture raffinée et l'amour inconsidéré. Tout ce qui favorise la rudesse brutale. La virilité dans la lutte est constitutive de la liberté véritable. " L'homme guerrier est libre ". On a renoncé à la vie lorsqu'on renonce à la guerre. « A l'école de la guerre de la vie – ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort »¹³⁹. C'est à la réalité même, crue et cruelle, que la caste des maîtres est alors confrontée. La guerre, dit Pascal, a la vertu de briser les élans de cette maîtresse d'erreurs et d'illusions qu'est l'imagination.

C'est la vie qui se révèle à nous dans toute sa cruauté qu'il faut cerner, dompter sans la mutiler. Il n'est pas ici question d'être cruel, au sens où l'on justifie les menées sanglantes qui dévastent le pays de la décadence. C'est ne pas détourner le regard, supporter la plus grande épreuve afin de pouvoir finalement rendre toutes les valeurs à leur vérité qui ne transige pas. Ce sont de beaux corps qu'il faut. Des corps que l'on cultive à l'instar de ces corps de nouveaux-nés que les sages-femmes massent de leurs mains. Le corps se développe alors harmonieusement selon le rythme de la vie.

b. L'HARMONIE DU THUMOS

Au *thumos*, l'âme irascible se rapporte la musique, la poésie, l'art en général. La force suit alors l'harmonie et le rythme d'une belle composition qui exclut d'emblée les poètes corrompus. Il importe de consacrer l'art véritable, de se défier de ce qui amollit les mœurs et conduit à l'oisiveté¹⁴⁰. Aussi, l'art interfère nécessairement en d'autres domaines comme la morale, la religion. Ne pas hésiter à rejeter les affabulations des mythes mensongers, immoraux, impies des poètes, fût-ce Homère lui-même. « Les poètes

¹³⁸ République 423 d – e

¹³⁹ Crépuscule des idoles Maximes et pointes § 9

¹⁴⁰ République 388 c

mentent trop »¹⁴¹. Dans la *République*, Platon est prudent : « D'après ce que tu (Adimante) en dis, il faut chasser les poètes de notre cité » pour protéger la jeunesse. En effet, l'art n'est pas un plaisir neutre et doit être banni car il peut faire le mal. L'art de la plèbe que « Grecs et Français anciens combattaient et terrassaient alors que nos poètes, nos peintres et nos musiciens mettent leur orgueil à doter d'un art »¹⁴². Car ces premiers pratiquaient un art vrai, noble.

Aussi, faut-il rechercher ces artistes bien doués, capables de rendre la beauté et l'élégance¹⁴³. Le poète sera un serviteur précieux à la cité¹⁴⁴. L'Allemagne de Nietzsche a besoin d'une renaissance culturelle par la musique wagnérienne. Ce qui n'empêche pas de la revoir avec plus de mesure, de maîtrise propre pour épouser la durée du temps qui dure, le temps de la cité et du monde. « Mes objections à la musique de Wagner sont des objections physiologique, à quoi bon les travestir en formules esthétiques ? [...] Mon pied se fâche et s'insurge contre elle--il lui faut de la mesure »¹⁴⁵. Outre quelque dépit et inimitié à l'encontre de son vieil espoir déçu, il faut comprendre que seule la mesure sied à la fougue organique : il n'y a pas d'art pour l'art, on ne compose pas des musiques pour simplement plaire mais pour servir.

La gymnastique est pour le corps ce que la musique est pour l'âme. Tous deux visent par une série de gestes ou de mots, l'harmonie. « Par l'intermédiaire de ces âmes, la musique réclame sa sœur, sa pareille, la gymnastique, qui est sa nécessaire configuration dans le domaine du visible »¹⁴⁶. Toute chose dans l'âme, dans le ciel a besoin d'être dans le corps, sur la terre pour être digne de l'existence. C'est ainsi que pour ces êtres forts toute chose dite, pensée est faite.

3. LA FORCE DE L'ESPRIT

a. LA CONNAISSANCE UTILE ET EFFICACE

Corps bien fait et âme courageuse sont à même de rendre à la connaissance sa dignité. La simple connaissance est stérile, errante, si elle est sans ancrage dans la vie de l'âme et du corps à la fois. Élégance de la musique, beauté du corps, harmonie et mesure à la vue, à l'ouïe, à voir et à écouter sur la voie féconde d'une connaissance dont la chaîne devient réalité infinie. Il importe de ne pas assujettir la connaissance à l'utilitarisme mais l'élever à l'utilité suprême. « Connaître, c'est comprendre toutes choses au mieux de nos intérêts »¹⁴⁷. Connaître n'est pas seulement s'informer, mais avoir la science de ce que

¹⁴¹ *Zarathoustra* Des poètes

¹⁴² *Volonté de puissance* II Livre IV Gallimard § 445

¹⁴³ *République* 401 d

¹⁴⁴ *République* 390 d

¹⁴⁵ *Gai savoir* § 368

¹⁴⁶ *Considérations inactuelles* IV § 5

¹⁴⁷ *Œuvres posthumes* XII-II-13.

l'on sait, assimiler en soi et cerner tout en prenant toujours en compte et c'est bien cela que comprendre. Nos intérêts, donner un sens à nos raisons, faire le bien du pays.

La vérité de nos connaissances avant que d'être en soi a besoin d'êtreindre la vie, ce qui participe de notre être. La connaissance n'est pas une simple convention et abstraction d'idées. Une idée est toujours idée de quelque chose, en rapport au monde, destinée à le maîtriser. Une idée qui fuit est folle. La vérité erre alors dans la quête d'une vérité en soi illusoire. Il n'est de vérité en soi qu'une fois le monde conquis. « Avons-nous appris la moindre des choses que les Anciens précisément enseignaient à leur jeunesse ? ... Jamais une aptitude réelle... Mais uniquement la connaissance » stérile détachée de la vie¹⁴⁸. Toutes les connaissances de la morale, de la philosophie, des sciences n'ont de sens qu'insérées dans le champ symbolique du monde. C'est dans la dépendance à la vie qu'elle retrouve leur raison d'être. Il faut apprendre à vivre sous la main d'une force supérieure.

b. LA DEVOTION RELIGIEUSE

C'est en ce sens que la religion, la vérité de ses mythes et de ses rites enchante le monde nouveau. La peinture flatteuse des travers de la foule est bannie¹⁴⁹. Il faut un poète sévère et sage qui inculque une représentation des dieux véridique et morale. C'est l'image du vrai Dieu en toute piété et vertu¹⁵⁰. Le préjugé est bon, c'est le jugé qui ment. Ce qui préexiste nous devance. Y obéir pour le comprendre. Faire la généalogie n'est valable que pour une certaine tradition rampante et surnoise des vulgarisateurs. Car le danger est quand « un peuple commence à se comprendre historiquement et à détruire le rempart de ses mythes »¹⁵¹. Comprendre dans l'histoire est alors illusion. C'est se soumettre au temps de la décadence. Le salut de la cité s'associe à l'anse la plus solide qui dépasse notre condition, libère et enfin désincarne. C'est pourquoi nul n'a droit de cité s'il est athée, s'il ne sait pas ajouter foi¹⁵².

La religion est aussi l'affaire de l'Etat dont la mission est de régler les conflits et non plus seulement les gérer. La caste qui conduit le peuple par la force de son bras bienveillant est soumise au respect de la divinité. Par ce lien, l'homme et la cité sont tirés vers le haut. Voilà des êtres divins qui ont le devoir de connaître fidèlement la divinité. L'obéissance a sa vertu en soi. « Obéir longtemps dans une même direction »¹⁵³. Elle nous forge en nous-mêmes. Vertu d'autant plus excellente que l'honneur qu'on en tire est le reflet de la grandeur de celui auquel on obéit. Ce qui est très élevé pour Platon et très

¹⁴⁸ *Aurore* § 195.

¹⁴⁹ *République* 395 c-396 b.

¹⁵⁰ *République* 377 c-338 c.

¹⁵¹ *Naissance de la théorie de la tragédie* § 23.

¹⁵² La foi est absolument essentielle chez Nietzsche ; la foi en la divinité est le premier commandement de la cité pour Platon : *République* 415a

¹⁵³ *Œuvres posthumes* XIV-II-58.

profond pour Nietzsche. Ce dernier insiste sur cette force qui est la raison d'être des choses, cette force qui jaillit de la structure même de la vie et qui s'incarne bien dans la figure du gardien de la cité.

« Philosophe irascible, agile et fort, tel sera chez nous le naturel de celui qui est destiné à devenir un parfait gardien de la cité »¹⁵⁴. Corps, *thumos*, raison et esprit font l'harmonie du serviteur par excellence de la cité, propre à développer les qualités les meilleures. Courage, vie réglée et sagesse le caractérisent¹⁵⁵. Les nouveaux maîtres tendent à l'homme générique des temps premiers, les plus éloignés du dernier homme. A la décadence, il faut opposer la discipline de fer qui libère. « Plus grande est la maîtrise de la volonté, plus on peut accorder la liberté aux passions »¹⁵⁶. Liberté signifie responsabilité. De la sorte il n'est pas permis de galvauder le terme pour le confondre à la licence ou le rendre illusoire en recourant à une définition déterministe de la liberté. Discipline et liberté conduisent des forces réactives à l'action pour parfaire son individualité autonome.

B. LE FER DE LANCE DE LA CIVILISATION

1. L'ESPRIT DE CORPS

A cette éducation redoutable propre aux hommes issus d'une sélection sévère, s'ajoute l'organisation de la vie des gardiens en vue de réaliser l'ordre de la cité. Les gardiens doivent être dévoués au bien commun. Cette caste des maîtres est une famille sortie des mains de Dieu par l'entremise du grand roi. C'est une famille d'amis. Et entre amis, tout est commun¹⁵⁷. Ce qui ne s'applique pas encore au peuple, celui-ci ayant besoin de se forger, de se faire, de se structurer en tant qu'individualité (forte d'esprit soucieuse du bien commun) parce que les désirs connaissent le mieux, à savoir leurs biens, leurs femmes et enfants. C'est par la distinction matérielle, la distance qui séparent les gens que des espaces de paix sont possibles, que chacun se donne à être libre, à prendre conscience de soi-même, être singulier et non pas un détail dans la masse.

La communauté des biens et des femmes est le signe de la grandeur d'âme de ces grands hommes qui ont dépassés ce stade et entrent dans l'ordre de l'esprit pour rivaliser avec les démons. Pour le cas des femmes, la mise en œuvre pratique est reconnue difficile mais l'essentiel est de servir l'utilité pour la vie. L'audace est justement naturel à l'art politique du grand philosophe qui a à concilier la fin du gardien, le dévouement et le sacrifice au bien commun et les nécessités des sentiments naturels entre les deux êtres dont on ne peut simplement faire abstraction. Ces sentiments sont, en effet, l'expression d'une quête fondamentale, celle de l'âme-sœur, de l'unité fondamentale de chacun qui, si elle avait lieu, serait l'annonce de l'unité de la cité du monde. En attendant, réaliser la cité

¹⁵⁴ *République* 376 c.

¹⁵⁵ *République* 398 c- 399c-e.

¹⁵⁶ *Œuvres posthumes* XVI.

¹⁵⁷ *République* 424 a.

parfaite, c'est en même temps favoriser le retour de cet autre soi-même en soi. Et c'est à l'attendu sage politique qu'il revient d'en décider au temps de son apparition, temps dont il pénètre le secret.

Aussi encourager les unions au sein de l'élite sacrée vise à favoriser l'hérédité des éléments les plus purs de cette race noble (au sens biologique de ces beaux chevaux pur sang, ainsi que spirituel). Race qui connaît un stricte contrôle des naissances qui les favorise pour éviter que la source ne tarisse et faire la sélection des meilleurs. Ce qui est à même de permettre la rencontre de ces âmes-sœurs, forgés dans le même métal. C'est là une manière plus souple que la radicale communauté des femmes. Le seul souci du philosophe, c'est-à-dire de l'homme d'Etat par excellence, est de conduire à ce grand bien qu'est l'unité de la famille au sens large¹⁵⁸.

Le rôle même de la femme est repensé. Elle peut être guerrière, parmi les gardiens de la cité. Elle est formée à la guerre notamment par la gymnastique et la musique à l'instar des hommes¹⁵⁹. Et ce, comme pour la communauté des femmes, en étant conscient des différences naturelles. Le sens politique du futur roi, en charge d'organiser la cité dans le monde, tranchera dans la nécessité d'étendre l'utilité de la femme le plus possible et de tenir compte de sa faiblesse¹⁶⁰.

Quant aux enfants, leur éducation peut être attribuer aux amis. Ce qui est une façon de ne pas trop les éloigner de leurs père et mère. Ce qui importe, c'est que l'enfant du gardien pour donner les qualités qui le feront sélectionner à fin de servir à son tour la cité, a besoin de tous les efforts possibles. Et c'est le devoir des gardiens de participer à donner à la cité des serviteurs. Aussi tel ami gardien aura le sens qu'il faut pour inculquer de façon naturelle les valeurs qu'il faut. D'autant que déjà le fait est que l'on ne donne que ce que l'on a, l'on fait qu'à son image.

La question de la communauté des biens est davantage aisée à mettre en pratique. La propriété privée pour les gardiens n'est pas favorable à l'exécution sereine et juste de leur mission. Cupidité, rivalité sont écartées d'emblée. Les gardiens vivent ensemble. Mais qu'il s'agisse des femmes, des enfants et des biens, il est impropre de parler de communisme car en cas d'application, le sens politique prévaut contre tout systématisme. Ce qui est mis en commun est un sacrifice et toute décision n'exclut jamais d'être aménager. L'essentiel est de trouver le chemin convenable selon les circonstances pour mener sans renoncement à la communion universelle, au banquet des rois où tous sont frères.

2. LA FONCTION POLITIQUE

¹⁵⁸ *Les Lois* 464 a.

¹⁵⁹ *La République* 452 a.

¹⁶⁰ *La République* 456 a

Toute cette formation et organisation est pour faire jaillir du tréfond de l'être la force infinie de l'esprit. C'est l'éducation dionysiaque de la virilité et de la compétence. L'esprit aristocratique engage le corps et l'esprit, les forces intérieure et extérieure au service d'une mission. Par cette énergie créatrice, la croissance du corps du gardien entraîne celle du corps social entier. Et ce, parce que la culture est fondée désormais sur des instincts puissants, des hommes détenteurs de puissance. Cette force extraordinaire est la négation de la bestiale folie guerrière de ces hordes de chiens enragés que l'on dresse dans les régimes décadents pour tuer, terroriser la foule contre sa frénésie délirante qui fait et défait les régimes.

C'est la force bienveillante de la civilisation qui informe le monde de ses lois qu'elle tient de la divinité. Incarnation de l'esprit aristocratique des premiers temps, règne de la grandeur généreuse et libre, « la caste aristocratique fut toujours d'abord la caste des barbares : sa supériorité ne résidait pas avant tout dans sa force physique mais dans sa force spirituelle ; ils étaient plus complètement des brutes »¹⁶¹.

Il faut rappeler qu'il n'est pas question de brutalité bête et méchante, propre aux héros de la foule, mais de la qualité brute des choses, le fait de rester fidèle à la nature première de soi. Ce qui n'est pas sans contenir les germes d'une belle violence qui anéantit l'injustice. C'est cette nature incorruptible qui en fait des hommes authentiques. Ce qui donne accès aux hautes sphères de l'esprit. L'esprit est conquête de liberté, de droit¹⁶².

De là, la légitimité de la fonction de ces inflexibles maîtres de fer. L'ordre des gardiens correspond dans l'âme humaine au *thumos*. Il porte l'ordre idéal entre la multitude des désirs et le *noûs*, la raison supérieure au sens de l'esprit, entre collectivité et individualité, entre le bien et les plaisirs, entre la période régulière du règne des démons et le chaos du *kairos*. C'est l'ordre qui canalise les décrets de la raison pour les appliquer de façon adaptée aux désirs, au peuple. Force médiatrice d'indignation devant l'injustice, d'instinct de survie devant la mort¹⁶³.

L'esprit est vigilant à ce point qu'il ne transige pas sur les écarts quant à la justice. La moindre injustice qui peut être également d'ordre économique est le signe de la mort. C'est pourquoi c'est la vie de cet esprit qui veille à la justice, à cette justice qui est la vie et l'esprit même du monde. Le *thumos* n'est pas seulement un entre-deux mais un mixte de désirs et d'intelligence. Le courage politique du gardien connaît ce qu'il sert : il sait le *noûs* qui lui commande et l'*épithumia* qu'il conduit. Le gardien parce qu'il se connaît lui-même, connaît le monde hors de lui et y reconnaît le sceau de celui qu'il a reconnu en lui.

¹⁶¹ *Par-delà le bien et le mal* § 257.

¹⁶² *Volonté de puissance* II Livre IV Gallimard Les grandes individualités § 469-487.

¹⁶³ *République* IV 429 c d.

De même, les forts organisent la transition entre la vie intérieure de la cité et le monde extérieur.

A l'intérieur de la cité, assurer l'ordre entre le peuple et le grand roi ; à l'extérieur, distinguer entre les amis et les ennemis et tendre à des rapports pacifiques en allant du prochain au lointain par la force de dissuasion de l'esprit. Et ce, sans oublier que les forts sont des gardiens qui défendent la cité et des guerriers qui passent à l'offensive pour anéantir l'injustice des Etats qui invoquent la justice pour asservir le plus faible. Ces maîtres ont l'autorité du discernement. Pacifier le monde en donnant. Le serviteur du monde est son maître. En définitive, la force des maîtres a pour horizon la grande santé du monde sous l'égide du grand médecin politique qu'est le vrai philosophe.

3. DETERMINATION ET DEVOUEMENT

D'où il importe à chacun d'être juste avec soi et l'ordre cosmique. Chacun doit être absorbé à sa fonction, jamais son regard ne peut s'égarer. Faute de quoi la maladie sera le prélude à une mort irrésistible, à la décadence du corps et du régime jusqu'à atteindre son néant. La maladie est en effet le symptôme de l'écart de la nature individuelle par rapport à sa fonction, à son milieu¹⁶⁴. Aussi en cas de soins, ceux-ci ne sont qu'accidentels, ciblés et ne doivent pas faire des hommes d'inutiles gâtés.

L'essentiel, s'entretenir à sa fonction. Et la fonction des gardiens d'élever à la dignité d'homme, la masse, malade de l'esprit démocratique. Car les peuples ont toujours été l'œuvre non de l'Etat mais des créateurs, de « hordes vagabondes de fauves blonds ». Le peuple qui figure le chameau passif et servile est tiré vers le haut par le bras puissant du lion à la crinière blonde formidable, de la force royale de l'Etat primitif. « Il est aisé de concevoir ce que j'entends par là – une horde quelconque de blondes bêtes de proie, une race de conquérants et de maîtres qui, avec son organisation guerrière doublée de la force d'organiser, laisse sans scrupules tomber ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore inorganisée et errante »¹⁶⁵.

La vigueur des forts traduit l'urgence de relever le défi. Tirer de sa torpeur les peuples d'ici et d'ailleurs en pleine dissolution, obnubilés par les prétendues conquêtes scientifiques et impérialistes, civilisations illusoire alors que la mort suit son agonie. C'est pourquoi ce qui manque somme toute à notre humanité d'aujourd'hui, c'est le dressage et la discipline sévère. Dresser, au sens fort, signifie mettre debout, lever, élever à sa hauteur par l'indulgence. Le *thumos* pour mener à bien sa mission a besoin de se soumettre et d'obéir avec toute l'ardeur possible à l'esprit suprême du grand artisan.

Il importe d'abord de procéder au nettoyage de ce qui souille la cité de désirs et de peines. Puis intervient la teinture qui correspond à la législation nouvelle. Enfin, c'est le tissage d'un beau tissu, qui figure la véritable culture, la renaissance. L'œuvre à venir est

¹⁶⁴ République 406 c.

¹⁶⁵ *Généalogie de la morale* Deuxième dissertation § 17.

le produit de l'effort commun du grand artisan armé des bras puissants des gardiens qui s'articulent parfaitement à son intelligence. Ils s'inspirent de cette grande figure en même temps qu'elle rend effective leur éducation, leur croissance et le succès de leur mission. Autrement dit, tout ne prend de sens qu'avec l'avènement du philosophe-roi.

PARTIE III : L'AVENEMENT POLITIQUE DE L'ESPRIT PROPHETIQUE

CHAPITRE I : LE GRAND PHILOSOPHE

A. LE PARCOURS INITIATIQUE

1. LA GENESE DU GRAND HOMME

a. L'ENFANT DU PEUPLE

Au commencement était le chaos et c'est au grand homme qu'il incombe d'en sortir, de restaurer l'ordre du monde, la justice universelle. Il y a une profonde sympathie entre cet homme et ceux qu'il vient sauver. En effet, c'est le malheur du peuple, la souffrance qu'il endure qui produisent indéfiniment la figure idéale (au sens où elle correspond de façon adéquate à la situation), appelée à gouverner le monde.

« Un peuple est le détour que prend la nature pour produire six ou sept grands hommes »¹⁶⁶. Le peuple participe d'une certaine manière, sans le savoir, à l'œuvre et à la venue du grand homme, le peuple le soutient par la tempérance. Car il n'est pas censé être conscient de son destin. C'est parce que le grand roi est enfanté dans la matrice populaire comme un besoin vital de se perpétuer, de se reproduire, que l'enfant ne faillira pas à sa mission (même si elle a ses limites) et les espérances ne seront pas déçus.

C'est au secours des siens qu'il intervient et se démarque d'emblée de tous les parvenus, enfants illégitimes engendrés par un peuple victime de l'illusion que se résigner finalement et en conscience à la tyrannie d'un seul serait salutaire. On ne choisit pas, on ne fabrique pas ses chefs. Ils importent de se soumettre à celui qui attèle à l'effort, son nom est écrit sur son visage, le peuple le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même, depuis longtemps il est déjà là, connu de tous, et attend son temps.

Lorsque le grand homme surgit, il ne peut faire que l'unanimité au sein du peuple désormais disposé par la faillite de tous les recours, le comble de tous les malheurs. Le peuple cesse de se mentir à lui-même, de chercher un compromis entre la vérité et ses désirs. C'est l'avènement du grand roi seul qui met fin aux tourments des hommes¹⁶⁷. Car « il n'est plus de malheur en toute humaine destinée que si les puissants de la terre aussi ne sont les premiers hommes »¹⁶⁸. « La décomposition est-elle à son comble ainsi que la lutte de toutes sortes de tyrans, alors survient toujours le César, le tyran de la fin »¹⁶⁹.

¹⁶⁶ T. Kunnas *Nietzsche ou l'esprit de contradiction : Par delà le bien et le mal* II 633.Schlechta

¹⁶⁷ *Lettre VII* 326 a-b.

¹⁶⁸ *Zarathoustra* Dialogue avec les rois

¹⁶⁹ T. Kunnas *Nietzsche ou l'esprit de contradiction* p.201: *Gai savoir* II 56.Schlechta

L'apparition du grand homme apparaît dès lors providentielle. Nul hasard. Il y a un travail en deçà et une grâce au-delà. Grâce, au sens de permission divine et non au sens fort de volonté divine, réservé à l'homme suprême, le prophète-roi. Le grand homme est toujours un signe de la divinité. C'est un être attiré vers les hauteurs. C'est des sommets éthérés et hors de la caverne qu'il reçoit la lumière par laquelle après s'y avoir accoutumé, sa mission est d'illuminer les consciences du monde. C'est que ce grand sage à la fois parle une langue étrangère à son peuple et lui est utile¹⁷⁰. A travers la proximité intime se révèle la distance essentielle qui le sépare des choses de ce monde. Il prend les choses de haut. Toute cette tension est dans ce sentiment singulier qu'est l'estime de soi. « L'âme aristocratique a l'estime de soi »¹⁷¹.

b. LA NOBLESSE D'ESPRIT

Le sentiment ultime qui partage les grandes âmes des malheureuses consciences n'est pas cette vanité des parvenus qu'un rien ébranle. Et ce, parce qu'ils dépendent de l'estime d'autrui. Dans un monde d'aveugles, il n'est rien. Nul regard, nul miroir ne lui renvoie une image à imiter. Amour propre malsain. Mépris, pour n'être pas du dernier homme. Orgueil d'un front fier et audacieux qui a en horreur ce qui rampe et inlassablement tourne toute chose à sa portée vers le bas, empoisonne de son venin ce qui tient ferme. Il n'est pas question d'une nature individuelle fondée à disposer des autres à sa guise, comme dit Calliclès. Nul ne peut s'exclure de la cité, de se déclarer hors portée des lois. Ce serait se mettre au ban de la cité, hors la loi. Les lois de la cité manifeste l'œuvre de restauration de la justice dans le monde. Ne pas se soumettre à ce projet universel, c'est renoncer à soi. La dissolution prend et gangrène tout le corps.

Car ce n'est pas la force en soi qui importe mais la fin qui l'organise et donc lui ouvre la voie de l'esprit. La force a alors droit de cité. Elle est d'autant plus réelle qu'elle est juste. La force est dans la seule justice. Seulement, la justice pour régner et gouverner le monde a besoin de s'incarner, de corps qui en exécutent les décrets. A l'instar de l'âme qui anime le corps, la justice insuffle la force aux êtres, de la vie. Tous les hommes sont pétris dans la même nature, forgés dans le même métal. Seuls les finalités et les dons naturels distinguent les hommes, ce qui figurent les différences entre l'airain ou le fer, l'argent et l'or. Ces valeurs sont conditionnées par l'amour de la justice et comprennent la force.

En cela, l'estime de soi n'est pas arbitraire mais en toute justice est légitime. En l'âme et le monde est sa signification. L'estime de soi l'enracine au plus profond de l'être, c'est la conviction des grandes âmes, pleines de générosité qui affermit leurs âmes. En son sein, est la liberté d'un modèle original qui tranche d'avec ces modèles communs imprégnés de sentiments grégaires travestis à travers une apparente indépendance. Or ce

¹⁷⁰ Ibid. p.200 : *Gai savoir* II 28.

¹⁷¹ *Par-delà bien et mal* § 287

n'est là que l'ego commun d' « affamés », de « voleurs »¹⁷² qui n'ont rien et ne font rien, emprunte et dénature.

« Et quand on n'est pas ferme et solide dans sa peau, l'on a rien à donner »¹⁷³. C'est que l'amour de soi est tout entier don de soi et altruisme, fécond et plein d'avenir. S'estimer, c'est s'aimer le plus possible, c'est aimer voir ce que l'on aime vraiment partout et toujours. Se donner, ce n'est pas se perdre mais faire le monde à son image, se retrouver partout et toujours. L'estime de soi se répercute nécessairement dans le monde. Celui qui s'estime aime à estimer. Ainsi rend-il le monde estimable au plus haut point. Le grand homme ne s'éloigne des hommes que pour mieux les servir, les élever dans son estime pour qu'ils s'estiment et ne plus se laisser prendre à toutes les illusions.

Aussi l'estime de soi n'est pas le regard qu'autrui nous renvoie mais dans le regard qu'on a sur lui. Ce regard nous retire de la foule enragée pour n'être pas contaminé. D'emblée le grand homme est jeté dans l'isolement. Les autres ne le reconnaissent pas tout de suite et lui, a quelque appréhension à s'avancer près de ce magma brûlant par son insolence. Par la conscience aiguë de sa condition, il convertit l'isolement en solitude et inaugure la voie de la sagesse. C'est par la supériorité qu'il veut assumer que le sage est conduit à la solitude.

« Va te réfugier dans la solitude ! »¹⁷⁴. « L'esprit philosophique est environné de solitude, non parce qu'il veut être seul, mais parce qu'il est un être hors pair »¹⁷⁵. Car l'esprit du vrai philosophe est aristocratique. Destin tragique de celui dont la grandeur est la douleur. Au sein des hommes, le sage est absent et aspire à d'autres cieux en même temps qu'il désespère de s'engager pour retrouver ce refuge premier, cette matrice qui est aussi sa raison d'être. Solitude et silence sont pour affermir l'être le plus solide, l'organiser pour créer, éviter la paralysie d'insolubles dilemmes.

2. LA GRANDE LUTTE

a. L'ESPRIT DIALECTIQUE

C'est parce que la solitude permet d'assimiler, d'arriver à maturation, qu'elle est le lien de vérité de la sagesse¹⁷⁶. C'est que les grands hommes sont dotés à la fois de grandes vertus et de grands défauts. Vertus et défauts sont antidotes l'un de l'autre. Les sentiments d'amour et de cruauté vont nécessairement ensemble. Goethe confirme qu'il n'est de crime dont il ne se soit senti capable. Car aussi bien la vertu que le défaut sont naturels, donc à sublimer. Seul le vice est banni. Le vice est l'obsession du décadent qui cultive ses travers pour espérer découvrir le secret et la raison de sa propre existence... Vicieux et

¹⁷² *Œuvres posthumes* XVI 873.

¹⁷³ *Œuvres posthumes* XV 388.

¹⁷⁴ *Zarathoustra* I Dans la nature.

¹⁷⁵ *Œuvres posthumes* XVI-985.

¹⁷⁶ *République* 496 d.

monstrueux en ce sens que le vice ne fait pas que contrarier la vertu mais la contredit, et la dénature donc. Le vice est la faiblesse même de qui se complaît dans la fange la plus impure.

Incapable de s'élever à la vertu, le dernier homme qui parle encore de religion, en corrompt le sens. Vertu est d'abord au sens premier, force virile d'un corps disposé alors à accéder à la morale. C'est pourquoi la force est dans les êtres simples au régime de vie monastique. Pauvreté, chasteté sont sacrifices à la portée des seuls meilleurs. Pauvreté, c'est dédaigner l'amour mesquin des biens matériels. Chasteté, c'est subjuguier la tentation, l'anéantir, la convertir. Ce qui n'est pas le cas des moralistes où à tous les pas la « chienne sensualité montre un regard de convoitise »¹⁷⁷. La vertu est force transparente, elle a ses défauts qui la conditionnent.

« L'antagonisme est la forme de la force dans la paix comme dans la guerre »¹⁷⁸. Antagonisme des contraires et non contradictions. La force de la vie même se manifeste sans restriction dans le monde. C'est pour cela que la vie ne peut être et ce, tant que les hommes n'en ont pas percé le secret, dans la lutte non pas simplement guerrière mais surtout dialectique. C'est le devenir humain que le grand maître a pour mission d'exécuter. Supporter la dynamique vitale, c'est échapper à la décadence. De même, que les défauts suivent la vertu, la lutte engendre la vie et le progrès de l'existence authentique.

La douleur aussi fait partie intégrante de toute activité et permet le plaisir. L'amour et la haine sont nécessaires l'un à l'autre. Ce qui importe et qui est juste, c'est d'aimer là où il faut, qui il faut, comme il faut. Haïr connaît également ses circonstances. Qu'est-ce qu'une chose ? Sinon en ce qu'elle est. La vertu est absence de vice certes, mais exempte de défauts. Ne pas avoir de défaut me découvre à la vertu. Il y a plaisir quand la douleur n'est plus et ce, avec toutes les nuances qui existent entre ces deux pôles du sentiment. Ces nuances sont des degrés de combinaisons sans cesse changeantes. La vie est inextricablement liée à elle-même. De la même façon, l'amour apparaît nettement lorsque la haine s'efface. Le contraire est vrai. Là où n'est pas la vertu, le plaisir, l'amour est le défaut, la douleur, la haine.

Il n'est pas de sentiments, de valeurs en soi exclusifs les uns des autres. Toute chose existe en tant qu'elle dépend. Est-ce à dire que le caractère relatif des choses épuise leur consistance ? Certainement pas. Ces valeurs en constante interaction sont relatives l'une à l'autre sans pourtant s'appuyer l'une sur l'autre. L'une ne fonde pas l'autre. Ce sont des conditions réciproques. Ce qui leur nuit, les fonde, c'est leur raison d'être. La force dialectique de la vie, l'âme qui anime le monde n'est encore que la condition de cette raison qui les fait être ce qu'elles sont. C'est cela le primat donné à la vie.

¹⁷⁷ Zarathoustra De la chasteté.

¹⁷⁸ *Œuvres posthumes* XII – I – 231.

En s'orientant vers ce qui sert la vie, les hommes finissent par en déceler la finalité, la vérité. Car c'est bien la vérité qui est la raison du monde. Chaque chose a sa vérité. Chaque chose renvoie à une vérité qui se cristallise en *la* vérité. Cette vérité se révèle dans ce qui est bon et mauvais, dans ce qui est bien et mal. Comme le dit Nietzsche, la vérité commence à deux et nous devrions être fier de nos ennemis. En effet, plus l'obstacle est rude, plus le génie de notre âme croît. Malgré lui, l'ennemi nous tire vers le haut, nous invite à le dépasser.

Il est alors aisé de percevoir à quel point l'homme décadent est suicidaire. Par le refus de lutter, il renonce à la vie même. En cela, il ne peut que dégénérer dans la haine féroce de celui qui est aussi son ami inconnu qu'il prend pour une menace fatale, à tort. L'enfer, c'est les autres, pour ceux hantés par l'illusion que le paradis terrestre est donné. C'est là le néant achevé, la peur de la vie, l'horreur de son ombre propre qui finit toujours par passer devant et par terrasser.

Fuir autrui ou chercher sa mort, c'est courir après sa propre mort. La haine injuste est le signe qu'autrui nous fait peur et l'on reconnaît bien ce qui nous effraie sans chercher à le connaître. C'est notre âme impure, plongée dans les abîmes du vice qui a craint d'être dévoilée et combattue. D'où la frayeur qu'elle provoque pour détourner de ce qui nous donne à réfléchir à travers autrui sur soi. D'où le déchaînement de violence contre tout ce qui nous rappelle à nous-mêmes. La conscience malheureuse ne sent plus ses forces pour relever le défi.

Le grand homme au contraire prend le taureau par les cornes et fait triompher la volonté de vie sur celle du néant¹⁷⁹. Il combat ce qui environne d'instincts du troupeau, souffrants et médiocres. Devant ce spectacle de la déchéance, cette lutte est d'abord celle de soi contre soi-même pour conquérir des instincts libres, heureux et d'exception. Les vertus du Bien doivent l'emporter sur ce qui est mal. Le mal n'étant qu'une manière qui manifeste, révèle le Bien et lui emprunte souvent les apparences. C'est à l'alibi du Bien, sous Ses apparats, qu'il peut prétendre à l'existence.

Il est dans l'ordre de la nature que ne subsiste que les choses les plus conscientes de leur dépendance assumée. Car toute chose dépend. De même, autrui est un repère nécessaire et à surmonter. Autrement dit, pour vivre véritablement, croître en sa force vitale, il importe de se soumettre à la conscience propre et sincère du grand homme, ou bien soumettre pour inculquer ce dont nous sommes capables. L'homme décadent a le tort essentiel de la prétention parce qu'il s'ignore et donc s'anéantit désespérément.

b. LE DIALOGUE AUTHENTIQUE

Il revient à l'art de la dialectique de rendre à chacun sa dignité. Cet art ne ment pas. A travers autrui, le dialogue authentique confronte à soi-même. « Nous sommes-nous

¹⁷⁹ T. Kunnas Nietzsche ou l'esprit de contradiction : *Volonté de puissance* II 130.Schlechta

exercés sans trêve à l'escrime du dialecticien, à la dialectique ? »¹⁸⁰. Il y a un rapport intersubjectif (où la pluralité finit par se résoudre dans l'unité). C'est que Platon dévoile en toujours composant des dialogues. Sa personnalité grandiose tient là la source de sa gloire. Elle s'affronte aux tempéraments les plus opposés, aux vertus les plus fortes. L'enjeu est d'échapper progressivement au tourment du *kairos* pour faire retour au régime parfait qui entrouvre la porte des cieux, de la grande période démiurgique où régnaient les démons. C'est d'abord l'impétuosité incontrôlée d'un Thrasimaque qui figure la foule. Il y a aussi Adimante qui correspond au philosophe au sens strict et vulgaire, vertueux et austère kantien. Encore est Alcibiade, belle nature, d'excellente éducation qui cependant est en échec.

De même, le discours comprend la vérité par le rapport de ces sujets individuel et commun que sont les mots entrelacés dans les phrases qui aboutissent au discours. Et Nietzsche éclaire son point de vue par celui opposé d'autrui. Et il cherche un rival inaccessible à travers Platon et déploie un discours fulgurant dont déjà les maximes veulent échapper au temps ainsi que Platon y échappe par l'universalité de ses dialogues. C'est dans la dépendance même entre les parties du discours et les interlocuteurs du dialogue qu'est possible une unité virtuelle qu'il revient à une intelligence supérieure d'agencer pour éviter le désordre d'un mélange confus.

C'est par cette dynamique dialectique universelle que se manifeste l'ardente volonté du monde de se retrouver en sa raison d'être première qu'est *la vérité* à l'instar de ces deux êtres qui sans cesse sont secoués, poussés à rechercher l'autre, l'âme-sœur qui seule signifie la plénitude de l'être qui a fini de devenir et peut s'élever au plus haut. Dialoguer est la voie la plus noble de cette recherche. En brisant les résistances croissantes de l'adversaire, c'est toujours l'ascension. Au fur et à mesure, le grand homme assimile les contradictions qui n'en deviennent que plus apparentes. Chaque adversaire, chaque discours est surmonté. Ne pas hésiter à sortir pour la lutte mais sans jamais y rester. Retourner constamment au lieu de sa solitude et laisser les choses venir à maturité. Le grand homme à travers la science du dialogue qui dit la vérité des choses intrinsèquement, pénètre la réalité des autres ordres de la cité, dont il a la charge de porter à lui.

Il assimile ce qui fait le peuple, les gardiens. Rien ne lui est étranger des désirs de la foule, qui sont à l'instar des siens à conduire au mieux par l'action ferme du *thumos*. Il a l'excellente force des gardiens et le courage. De là, vient qu'il est à la fois vénéré et redouté. Le grand homme n'est pas comme cette horde sauvage et stupide qui couvre le monde d'ignominie et qu'on appelle des présidents et des rois, pâle copie de la sublime figure royale d'antan à restaurer, tous des dictateurs. Plein de gloriole et d'élan pompeux qui ne trompe personne.

¹⁸⁰ *Aurore*_§ 195.

En cela, le peuple se reconnaît en lui dans la claire évidence d'un miroir. Par le discours qui souvent tranche sur le glaive, le philosophe véritable s'élève puis tire les autres à lui, ainsi c'est son bras puissant qui meut la cité entière vers son destin. Car il importe de remonter les cimes les plus hautes de l'arbre céleste, faire retour aux temps premiers illuminés par le soleil divin et à ces temps à venir où la justice parfaite règne par le jugement infaillible de Dieu. Ce qui distingue le grand roi, c'est la plus grande capacité d'assimilation, la faculté de comprendre les conditions du temps actuel.

B. LA PERENNITE DE L'ART POLITIQUE

1. LA FORMATION DEL'HERITIER

a. LA DESIGNATION DU SUCCESSEUR

La fin de la politique dans toute cité, c'est de préparer le terrain au grand homme ou bien de le former. Jusque-là, la personnalité du philosophe véritable est envisagé dans son cheminement au sein des Etats actuels. C'est un être isolé qui observe les hommes de son temps, pénètre le sens des événements qui bouleversent les cités. Et ce, jusqu'au jour venu, le plus opportun. C'est le cas de Platon dont le jour n'est pas venu, Nietzsche en en rappelant la grandeur et le retour prochain au jour le plus noir du nihilisme qui débordera les frontières. Là, la formation est personnelle et incombe au seul philosophe politique.

Sa mission est d'édifier la cité idéale c'est-à-dire en tout point comme il faut. Pour qu'elle réussisse, il y a parallèlement une conscience de fond, immanente qui s'accroît et donnera au vrai philosophe de forts partisans. En élevant à la dignité chacun selon sa fonction, il installe la caste des maîtres guerriers dont il sélectionne l'élite la plus forte pour en faire des magistrats.

Ceux-ci sont gardiens à double titre. Ils commandent aux défenseurs actifs de la cité contre les dangers qui la menacent tout en entretenant l'ordre dynamique interne à la cité. D'autre part, et c'est là la mission essentielle qui assure la pérennité à la cité ainsi que sa croissance continue, ces magistrats ont la charge de désigner après la plus sévère sélection, le successeur du grand philosophe selon les critères de ce dernier. Ce sera un des leurs ou un génie qui saura toujours échapper à son rang inconvenant de naissance. Ce successeur aux bonnes dispositions, renforcées par une ferme éducation, est non plus seulement de façon tacite mais manifestement redevable de la cité qui le reconnaît, l'honore, le vénère.

b. L'EDUCATION EXCELLENTE

La formation intellectuelle d'excellence est caractérisée par le degré élevé du savoir et l'harmonie des rapports entre les différents domaines. C'est sous ses deux aspects que le vrai philosophe dépasse les guerriers qui déjà cernent d'une certaine manière tous les langages. L'esprit libre par excellence connaît, selon Nietzsche, et lui seul peut le supporter, sept degrés dans sa formation qui va de la maîtrise des intérêts

égoïstes, de la connaissance de la tradition historique, de l'art, de la médecine, de la science, de la métaphysique pour culminer en la sagesse.

L'essentiel est d'établir un esprit modéré et ferme¹⁸¹ c'est-à-dire dialectique. La préparation commence par l'application des nombres purs. La science des nombres, logistique et arithmétique, tourne la réflexion vers la vérité. La science des figures, la géométrie, vise l'essence. Puis vient la science des solides, la stéréométrie. La science des solides en mouvement, l'astronomie, donne sur les hauteurs célestes. Sans oublier gymnastique et musique¹⁸². Cette première phase favorise l'abstraction. Pour les plus doués, de vingt à trente ans, il est des études approfondies. Elles étudient les rapports entre les différentes sciences et ceux de celles-ci à l'Être. Les cinq années qui suivent sont celles de la dialectique. Les quinze suivantes sont destinées à l'application politique. A cinquante ans, le nouveau philosophe participe pour son temps à un gouvernement tournant (qui n'est déjà plus collégial: cf. Partie II, Chapitre I.C.2 :le gouvernement des juges)¹⁸³ sans jamais cesser d'apprendre¹⁸⁴.

Pour Nietzsche, la médecine inculque l'art de disposer des êtres, de leur santé car le grand maître est bien le médecin de la civilisation. Ce qui n'est pas sans rapport avec la maladie qui la ronge. Trait déjà politique où le souci de soi coïncide avec celui de l'autre. Chaque discipline est garante des autres. Les sciences font contrepoids à toute impasse religieuse, idéaliste. De même c'est à une science ouverte et originale que veille l'art, garde-fou contre la tyrannie scientiste. L'art fait la synthèse des sciences et insuffle à la vérité scientifique un élan vitaliste. L'art par la force des mythes et de la religion est écarté de la tentation d'être pour soi sa propre fin, de s'anéantir en contes immoraux et décadents.

c. LES QUALITES NATURELLES

Une belle éducation est indispensable et participe à affirmer une personnalité totale, prompt à favoriser, à être la source de l'art politique du grand philosophe. Car à l'éducation, il faut que préexistent de nobles qualités naturelles. Le vrai homme d'Etat connaît les grandes qualités (non encore les plus hautes qui sont à l'homme suprême. qualités de l'esprit et du cœur¹⁸⁵). Sincérité, tempérance, caractère facile, amour de la vérité lui tiennent à cœur. De la même façon, il répugne à la bassesse, la vanité et la lâcheté. Mémoire, facilité à apprendre et esprit de finesse constituent également le bien véritable.

Ces qualités associées à la plus complète éducation sont à même d'éviter l'écueil le plus dangereux de la politique, la spécialisation. Celle-ci en amputant la réalité et la vie rend toute politique véritable impossible. Politique maladroite qui ne maîtrise pas les

¹⁸¹ République 539 d.

¹⁸² c f La caste des maîtres.

¹⁸³ République 534 e

¹⁸⁴ Ibid. 540 c

¹⁸⁵ République 485b-487a.

circonstances d'une action, ni les conséquences à long terme. L'homme politique erre à côté de la réalité. La spécialisation signifie aussi une personnalité fragmentée en aptitudes distinctes. « Les sciences spéciales ne sont que des traquenards ». « Chacune de ses choses prise séparément est fautive ; toutes prises ensemble sont vraies », ne cesse de répéter Nietzsche. Le philosophisme est exclu.

Seule importe la philosophie véritable, ouverte au monde, qui consiste à « placer la grandeur de l'homme [...] dans une totalité faite de multiplicité »¹⁸⁶. Si la spécialisation généralise arbitrairement, la maîtrise du savoir général a l'intelligence des cas particuliers, du devenir des choses. Tout vrai philosophe a l'aptitude de passer tous les degrés de spécialisation¹⁸⁷. En cela, l'on peut dire qu'il est urgent de réhabiliter la véritable politique, la grande politique qui ne craint pas le lointain des vastes horizons.

2. LA PRATIQUE POLITIQUE

a. LA DECISIVE EXPERIENCE

Or si au commencement était le gouvernement divin sur terre, maintenant est le règne instable de la contingence, du *kairos*. Le monde sensible en cela se prête mal au savoir du qualitatif. Toute volonté de faire de la politique un savoir qualitatif rend inhumaine la cité des hommes. La politique ne peut être systématisée. Car ce savoir suppose de conceptualiser de l'intériorité. Ce qui n'appartient qu'à Dieu. Tout est affaire d'improvisation. La justice socio-économique ne peut être rationaliser intégralement. Aussi est-il difficile de concilier la justice politique et sociale. En effet, la vie économique échappe à la législation. Et ce, à l'instar des désirs de l'âme dont la caractéristique semble être justement de n'être pas pensable, d'échapper à toute mise en forme tant il est difficile d'en déceler les constantes.

Tout savoir qualitatif est alors inconcevable dans la cité-image du second rang. L'image présente une impossible identité par rapport à l'Idée. Même si elle reste intelligible contrairement à la cité-simulacre des sophistes. Car la cité-image garde toujours des rapports avec la cité-Idée qui l'informe d'une certaine structure et empêche la dissolution. D'où l'importance du philosophe-roi, clef de voûte de l'édifice humain.

L'improvisation est alors nécessaire. Mais l'expérience lui est supérieure. C'est ainsi qu'il faut « joindre l'expérience à la spéculation »¹⁸⁸. C'est toute la signification politique de la grande philosophie que figure le retour dans la caverne à l'instar de Prométhée qui apporte le feu pour illuminer les lieux et œuvrer à soumettre le monde. Prométhée réhabilité. Il n'est plus un voleur mais incarne toutes les espérances de

¹⁸⁶ *Par-delà bien et mal* §. 212.

¹⁸⁷ *Par-delà bien et mal* § 211.

¹⁸⁸ *République* 485 a.

redonner au monde toute sa valeur. Car le vrai philosophe actif et militant vise à organiser le monde en sorte d'y faire triompher la vérité acquise.

Platon et Nietzsche illustrent l'exemple d'une expérience politique vécue. Ils observent attentifs en attendant le signe de l'opportunité d'intervenir. Le haut degré de spéculation est ainsi la condition préalable à la lumière de laquelle le médecin établit le diagnostic de l'organisme malade de la civilisation, dont dépend le succès de la thérapie ou du remède qui s'ensuit et cette expérience a pour principal enseignement d'affronter le peuple, l'indicible chaos des désirs. Ce qui en effraie et rebute plus d'un.

Il importe ainsi plus que tout à la dignité de philosophe de passer du rêve à la réalité, de ne pas rester suspendu, « perché sur l'épicycle de Mercure ». Prétendre de cette façon aux îles des bienheureux est illusoire¹⁸⁹. Meurtri au plus profond de son âme d'être empêché par la démocratie, Platon peut, lui, dans un soupir, espérer au mérite d'être des Bienheureux à la fin de la *République*. Ce n'est pas tant l'action même qui importe que la volonté d'agir. Ce roi n'abdique pas face à la rude adversité.

Il n'est pas de ces belles âmes qui s'accommodent de la corruption qui finit par les toucher et laisse la place aux démagogues. Et qu'est-ce que la spécialisation des connaissances sinon désir obscur de se désengager quant à la vérité et de s'adonner à la besogne égoïste de se faire une place au soleil noir de l'illusion. C'est au moment des désordres politiques majeurs que se justifie le plus l'intervention du roi philosophe. Toute liberté d'indifférence est ainsi exclue. Car la liberté indifférente est servile, la liberté est dans la différence, dans l'affirmation, ne serait-ce que par la seule volonté d'agir.

b. LA VANITE DES LOIS

L'alliance de la philosophie vraie à la politique dont le déploiement est simultané, la valeur de la pensée n'étant que dans l'exercice politique de celle-ci, donne toute sa puissance à la volonté de l'esprit. Rappelons que la véritable philosophie dont l'ultime fin est l'amour de Dieu et son service, l'emporte sur la politique. Car si la politique naît de cette philosophie et en dépend, l'inverse n'est pas vrai. Du fait du devenir des choses, toute science du qualificatif est interdite.

L'instrument illusoire de cette science ambitieuse est la loi. Or la loi si elle est nécessaire, est dépassée. C'est le cadre le plus adroit qu'aient trouvé les hommes pour prévenir dissolution et débordement. Mais cela doit être pour un temps donné. Sinon le mal est pire. Non seulement l'on perd les réflexes naturels de conservation de soi, d'organisation improvisée tant on est comme aliéné d'une mauvaise dépendance, dépendance servile. Mais en plus, la persistance des lois que l'incompétence ne sait pas dépasser induit avec le temps d'en faire des principes en soi qui finissent par être sacralisés après que ces lois aient informé, structuré la conscience. Laisser dépérir, c'est le

¹⁸⁹ *Politique* 277d.

naturel d'une intelligence bornée dont la jurisprudence erre, superficielle, en révision mécanique des lois, quand elle n'est pas frénétique. La loi, fruit jamais mûr de cette raison, en prend les travers qui tournent autour de son caractère limité. La loi, trop générale, est toujours maladroite qu'elle soit des moralistes, des savants ou des législateurs.

Tout fait procède d'une intuition unique. Tout le problème est la référence de nos jugements, de déceler la juste naturalité tant la frontière entre nature et convention est floue. Tout est dans la mesure¹⁹⁰. Il n'est pas question d'invoquer un quelconque « droit naturel », des « droits de l'homme », principes qui à l'instar des lois bornent et ne prennent pas les hommes tels qu'ils sont pour ensuite entrevoir à chaque étape du développement humain le meilleur régime qui se parfait en fonction du perfectionnement de la race des hommes. Car « les hommes ne sont pas égaux »¹⁹¹. Eviter de feindre l'idéalisation, de mentir aux hommes sur leur condition pour en exploiter l'ignorance : tel est la devise du grand philosophe.

c. LA PRUDENCE NECESSAIRE

Le savoir aussi vaste soit-il ne suffit ainsi pas à cerner l'indicible et l'indiscernable. Il demande à être tempéré par la prudence du fait de l'écart irréductible entre l'image et son Idée. Autrement dit, par l'impossible connaissance intégrale de ce qui devient. A ce stade du grand homme, on ne peut parler de science du qualitatif qui appartient à l'ordre divin. La prudence, la fameuse *phronésis* d'Aristote, introduit à une échelle du savoir autrement supérieure. Et c'est la dialectique qui est le chemin entre les sciences quantitatives et la prudence. Elle permet l'ajointement dans et entre les choses.

La musique est un exemple significatif. Là, il y a harmonie de la partition malgré l'apparente confusion des notes. Or c'est le rapport dialectique de l'aiguë et du grave conduit de main de maître par le chef d'orchestre, qui fait l'harmonie du tout. La dialectique organise le divers des choses par division et rassemblement : distinction de l'art politique et des autres, articulation de l'unité et de la multiplicité. La dialectique occupe une place centrale¹⁹².

Le concept à l'instar de la loi finit par être dépassé une fois intériorisé. Or le grand homme que décrivent Platon et Nietzsche, n'est pas un simple homme d'Etat fût-il véritable, attaché à la seule matière de son œuvre sinon il s'y perdrait. Pour remplir sa fonction, il importe de s'en détacher quelque peu, comme désintéressé. C'est là qu'est l'art du grand homme qui peut alors prétendre maîtriser les choses jamais les mêmes. L'art d'un artiste.

¹⁹⁰ *Les Lois* 794 d.

¹⁹¹ *Zarathoustra* Des érudits.

¹⁹² *République* 537 b-540 a

C. LE GRAND ARTISTE DE DIEU

1. LE CHANTRE

a. LE PHILOSOPHE-POETE

Le grand philosophe n'est pas de ces philosophes spécialistes d'une sagesse illusoire qui parle des préjugés de leurs vices. Platon dans les *Lois* le distingue du simple artiste. C'est un grand artiste qui veut réenchanter le monde, envelopper ce qu'il connaît d'un esprit merveilleux aux frontières du divin.

Un écart apparaît entre le simple philosophe et le poète dans l'utilisation du langage. C'est que sortis de la caverne, philosophe et poète ont la connaissance de la lumière comme de l'ombre. Aussi sont-ils également inspirés par la lumière. Au retour dans la caverne, c'est une même volonté de production qui les anime. Mais attaché à la lumière du Bien, le philosophe oublie la caverne, l'ombre. D'où qu'il souffre de l'incompréhension des autres. C'est aussi le sort du poète qui veut saisir la vérité entière d'un coup englobant lumière et ombre et finit par en oublier la lumière.

C'est que la sphère suprasensible n'est visible que dans l'activité esthétique et dialectique. Un décalage apparaît dès lors dans le rapport aux hommes. En effet, le vrai philosophe tente par un dur labeur de s'initier cruellement à la parole des hommes. Ce qui n'est pas le cas du poète qui parle par l'évidence du poème et ne sait ni la dialectique, ni quel discours utilisé. Au contraire, par principe il s'exclut. Or c'est là une limite du poète de s'enfermer dans l'évidence de l'œuvre. Il reste au niveau de la beauté naturelle sans jamais la dépasser. Et lorsqu'il croit, dans ces conditions, la dépasser, c'est qu'il se rapproche de la folie. Le poète ne cesse de tourner autour de lui-même, dans son néant. Est-ce un mérite que chacun fuit son néant dans le divertissement, dans l'inconnu qui le perd ? En tout cas, ce n'est plus courage mais témérité. Témérité qui souffle le vent de la folie.

Nietzsche a connu le vertige de regarder dans l'abîme et s'est anéanti quand l'abîme a regardé en lui. Et l'art sombre dans les inepties que sont l'Art pour l'Art et autres produits de l'inculture de ces temps : artistes sans art de l'anticulture. Un tel poète non seulement tue l'art mais aussi est inutile à l'éducation de la cité. Lui, est marginalisé et le revendique à défaut de savoir pourquoi. Par ses délires, il n'a de cesse de prétendre détenir la vérité et invite le monde à le rejoindre au plus profond de la caverne. Non que le poète n'est pas de rapport à la vérité mais son autonomie dans la cité est illusoire.

Il importe de s'attacher l'art. Seul le vrai philosophe est à même de l'assimiler à lui-même. C'est seulement là que la poésie devient authentique art poétique pour réenchanter le monde des hommes. Philosophie et poésie ne s'opposent plus et conjuguent lumière et ombre. Toutes les nuances des couleurs de la vie sont à portée de main du grand philosophe qui peut alors forger tout un peuple. Car c'est aussi un grand

poète en qui se reconnaît tout un peuple et compte parmi les sommets de cette cohorte des grands de l'histoire monumentale.

Et ce, parce qu'il alimente l'imaginaire poético-social vital au peuple. Cet imaginaire issu d'une sorte de besoin de mensonge involontaire. Cette fausseté involontaire, caractéristique populaire fondamentale n'est pas de l'ordre du simple désir injustifié mais bien une manière de la volonté qui n'est pas la volonté même. Une aspiration qui suscite les choses et fait l'identité collective particulière. C'est pourquoi il revient à un grand philosophe-artiste de conduire cette œuvre pour parfaire l'éducation des gardiens et par eux, du peuple.

En cela, la politique grandiose à venir ne peut se passer du mythe et de la religion. Les préjugés sont bons. En attendant de les fonder, ils sont nécessaires à encadrer le peuple dont les délires de ses désirs autrement déborderaient en violence. Les mœurs politiques brisent toujours les lois, les conventions. Ce n'est pas le désordre de la décadence qui prévaut. C'est toujours l'ordre admirable par lequel ce qui branle tient, l'esprit des choses. Ce qui est à la périphérie, qui auréole importe pour comprendre la conscience collective qui est la loi même, symbolique.

b. LE SILENCE DE LA SOLITUDE

Percer le voile de la manifestation revient alors à voir que la raison est la raison même de l'esprit et du monde. Peuple, victime tout au long de l'histoire d'être incompris. C'est la seule véritable raison pour laquelle le grand philosophe doit se tenir à l'écart de la foule afin de ne pas sombrer dans le dépit amoureux où Nietzsche s'est abîmé pour la grande Allemagne teutonique et prussienne. Il a tant aimé son peuple qu'il l'a haï également. C'est un peu cela que l'on trouve chez « le plus débridé des platoniciens » qui n'a jamais tant adulé ce qu'il avait participé à brûler, Platon.

Dépit, de ne se donner le temps de comprendre que le peuple et ses maîtres-créateurs sont au-delà de l'apparence que l'histoire cristallise. Se tenir à distance et tenir à distance est l'impératif absolu. « C'est à l'écart de la place publique et de la gloire que se retirent de tous temps les inventeurs de valeurs nouvelles »¹⁹³. En même temps que l'on évite de mal préjuger du peuple, on évite l'hostilité par laquelle la foule manifeste son ignorance. Il faut du temps et du silence.

Recueillement et méditation, jamais renoncement. Laisser apparaître les puissances en soi, ce dont on n'a pas conscience d'emblée et que d'autres maladroitement consacrent en l'inconscient tyrannique qui n'est que le refoulé de la mauvaise foi, que la maîtresse conscience organise. Ce n'est pas la raison logique encore moins les désirs et les pulsions qui créent mais la personnalité totale en un seul élan qui fait alors toute l'originalité intuitive des pensées. Il faut de la profondeur pour déceler l'être intime de toute chose. Il est nécessaire de considérer le temps de chacun et le temps des maîtres, et le temps du

¹⁹³ *Zarathoustra* Des mouches de la place publique.

créateur par excellence demande longtemps. Créateur surhumain à venir dont le grand homme n'est que l'image.

Ce qui est fonction des antagonismes à travailler. Et le plus grand a les plus forts antagonismes. « Il faut être riche en antagonismes : ce n'est qu'à ce prix qu'on est fécond »¹⁹⁴. Fécondité qui n'est pas la somme des parties mais renvoie à la création au sens où un enfant est engendré. Il est possible de reconnaître en lui les traits des parents tout en accueillant la venue d'un nouveau-né, d'un être nouveau libre. Le grand philosophe crée comme il a été engendré au sein de son peuple.

« Fécondité tranquille! Les aristocrates de l'esprit ne sont pas trop pressés »¹⁹⁵. La métaphore de la grossesse est la plus belle de cette solitude féconde au sein de la mère, de la patrie, de la nature. Paradoxe de cette solitude et de cette symbiose extrêmes. La distance n'est que l'expression de la profonde sympathie qui le lie à son peuple. L'acte créateur enfante dans la douleur de l'accouchement et il faut l'art d'accoucher les esprits, la maïeutique d'une grande âme pour en supporter la charge. De même, la nature dans la peine engendre le grand homme. La peine des convulsions de la foule devenue folle à la terrible idée, en l'abîme de la décadence de mourir sans espoir. C'est l'espoir qu'il apporte.

2. LE MAITRE-D'OEUVRE

a. LE REGNE DE L'IMAGINATION

La création dévoile des horizons nouveaux, et illustre le génie humain en dépassant les catégories bornées qui font l'illusion de dominer un monde à travers le prisme réducteur du monde à l'échelle de notre imaginaire. C'est au-delà des mots qu'est la vérité. En définitive, « raison », « justice », « liberté », « vertu » importent peu comparés à leurs rapports. Les déceler signifie percer le secret de l'œuvre de Dieu, du grand tisserand qui en a tissé les fils. Car œuvrer, c'est créer et créer, c'est imiter le créateur. La toile tissée ne dit rien et semble sortie des mains d'un virtuose magicien.

Non ! L'œuvre du grand philosophe procède de l'activité créatrice d'une imagination inspirée qui couvre toutes les nuances de la toile, chose dont est incapable la seule raison, et la sensibilité et le *thumos* aident à appliquer l'imagination, partie du *noûs*. « C'est chose légère que le poète, ailée, sacrée ; il n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu, hors de lui, et de n'avoir plus sa raison ; tant qu'il garde cette faculté tout être humain est incapable de faire œuvre poétique »¹⁹⁶. Cet état de tension fécond oscille entre deux esprits indissociables, le sage et le fou parce que ce qui est dit est toujours autre chose. Plus que jamais l'artiste véritable de la cité organise sous l'apparence d'une démarche désordonnée.

¹⁹⁴ *Crépuscule des idoles* § 3.

¹⁹⁵ *Humain, trop humain* § 210.

¹⁹⁶ *Ion* 534 b d

Or c'est bien l'excellence de l'art politique qui toujours maîtrise ce qu'il domine. C'est un maître d'œuvre. « Tout artiste sait combien son état le plus naturel est loin du laisser-aller quand en pleine liberté, dans les moments d'inspiration, il ordonne, agence, dispose, informe sa matière, et avec quelle exactitude, de quelle manière subtile, il obéit à de multiples lois dont la rigueur et la précision défient toute formulation conceptuelle »¹⁹⁷. Cette force créatrice, fulgurante et précise, provient de ce qu'elle est inspirée d'en haut ainsi que générée, engendrée d'en-deçà d'elle-même.

D'où une puissante tension de ce qui doit se maintenir ensemble. L'instinct de connaître est indissociable de l'instinct vital¹⁹⁸. Le premier engage à l'inconnu, l'autre renvoie à l'appui d'un lieu sûr. Choses différentes mais liées au même fond instinctif. La différence est la condition nécessaire d'un rapport complémentaire : l'instinct vital du présent, l'instinct de connaître l'avenir. De même que la différence entre le bronze, l'argent et l'or ne fait que renforcer la sympathie, la famille du métal.

Ainsi il n'est plus question de science quantitative mais d'art, de raison logique mais d'instinct. Et ce, au sens où il y a retour à l'origine de la science dans l'art, de la raison dans l'instinct. Le grand artiste peut ainsi approcher et se concilier le peuple. Remonter la racine du fruit. De la sorte, connaître devient instinctif et la science, un art. La connaissance est rendue à sa véritable efficacité. Science vivante, science vitale.

b. LA SAGE FOLIE

L'art est justement ce qui supporte l'activité tant du sage que du fou. Les cités anciennes savaient voir dans les délires du fou les maximes de la sagesse car elles reconnaissaient les sages. Les cités décadentes prennent le sage pour un fou qui au mieux perd son temps, et le fou pour dangereux et l'enferme. En évitant l'écueil surréaliste où même la bêtise fait signe, des penseurs ont su montrer combien l'attitude hostile à l'égard de la folie manifeste la folie d'une raison qui s'ignore et se mutile elle-même dans les tourments infernaux. Sage et fou procède du même art, l'art de tendre vers ce qui dépasse et donne le vertige. Cet art qui affronte entre les profondeurs abyssales et les hauteurs célestes, le monde des hommes, est, par excellence politique.

Quelle folie, il est vrai, de quitter la douce quiétude des cimes illuminés pour s'engouffrer dans les ténèbres de la caverne où les hommes promettent l'enfer. Qui de plus sage que celui qui retourne à sa raison d'être et beaucoup davantage ? Chaque être ne se ment, ne vit qu'en rapport à son lieu naturel. Sinon il dépérit et meurt. Cette raison d'être est dans la dépendance à sa mission qui est le penchant salutaire de cette liberté sans quoi elle perdrait toute sa raison pour sombrer dans la licence, suicide de la conscience.

¹⁹⁷ *Par-delà le bien et le mal* § 188.

¹⁹⁸ *Œuvres posthumes*. X. 233.

3. L'ART POLITIQUE, ART SUPREME

a. LA POLITIQUE, JEU D'ENFANT

C'est l'enfance de l'art. La figure esthétique du grand philosophe préfigure l'achèvement du genre humain. L'artiste a en effet tout à la fois la candeur détachée et le sérieux dans le jeu de l'enfant, et l'enfant a justement la sagesse de faire ce qu'il faut avec une inconscience totale. Déjà il connaît les premières prémises de la joie perpétuelle de l'enfant accompli. «Me l'a conté un enfant. Ici me plaît d'être étendu, où s'amuse des enfants près du mur lézardé, parmi des chardons et de rouges pavots»¹⁹⁹. A la raison rationalisante, prisonnière de la réalité qui étouffe le chant de la vie, répond quelque irrationnelle raison aux couleurs vives, le feu de la vie.

C'est la raison de son corps qui lui commande le mouvement. Etre qui a sa raison subjective. Nul catégorie nécessaire si ce n'est pour les intelligences bornées. L'espace de l'enfant est subjectif, vécu à l'instar des cités archaïques. L'enfance du monde ne connaît que la joie. Cet enfant issu de la matrice populaire vient au monde pour l'enchanter. Comme dit le sage Mencius, celui qui est un grand homme, c'est celui qui n'a pas perdu la candeur de son enfance.

Ce que le grand homme apporte, c'est une nouvelle jeunesse du monde après la première renaissance, admirée par Nietzsche, « cette deuxième jeunesse du monde » selon le mot de Machiavel. Stade du lieu où l'homme rêve d'être comme maître et possesseur de la nature. L'enfance est la troisième jeunesse du monde et deuxième renaissance après la Renaissance, « réveil superbe et inquiétant » qui allait succomber²⁰⁰. Elle est la véritable renaissance symbolique du monde. Car c'est un retour à ce que l'homme a toujours été alors que la précédente souffle la fraîcheur du vent foudroyant de la révolte dont on ne retient que l'éclat. L'enfant tranche la queue du serpent, brise le cercle vicieux, la ronde du vice, rompt les amarres, lève l'ancre, vagabond et solitaire.

Horizons nouveaux oubliées qui revivent dans la mémoire de l'artiste. Car connaître, c'est toujours reconnaître. La richesse des connaissances dépend de la profondeur et de la clarté du souvenir. Et cela se manifeste dans la réceptivité totale, l'étonnement de l'animal métaphysique qu'est l'homme pour reprendre le maître d'un temps de Nietzsche, Schopenhauer. Etonnement naturel que l'on lit dans les yeux candides d'un enfant, éblouis par les choses nouvelles qui se découvrent à lui.

La manière la plus efficace de mener à bien les grandes tâches qui incombent au grand philosophe est de les accomplir avec le plus parfait recul, avec jeu. Maîtrise et grandeur du « sérieux » de l'enfance²⁰¹. Ce qui illustre déjà l'écriture poétique de Platon et de Nietzsche par la fulgurance des aphorismes, des flèches incisives qui jouent avec la

¹⁹⁹ *Zarathoustra* Des érudits.

²⁰⁰ *Généalogie de la morale* première dissertation § 16.

²⁰¹ *Par-delà le bien et le mal* § 94.

vanité des vulgarisateurs qui s'y perdent et se raccrochent à ce qui leur paraît en premier pour ne pas s'y laisser aller et s'y perdre. Parler avec style et force de la vérité cruelle du monde, et ces flots de mots indomptables finissent par emporter l'auteur dans la démence.

C'est que Nietzsche n'a pas l'appui sage d'un ami lointain et se console avec les bonnes paroles de Zarathoustra. Ce lointain, lui, avait déjà dépassé la tension du sage et du fou pour ne plus dire que la vérité. Bon discours surplombe fier et audacieux le monde dont il conte le récit par la prose poétique et tout l'art qui s'impose. Platon artiste accompli, dramaturge remarquable avec la théâtralité des scènes de dialogue qui soufflent aux personnages la vie par la profondeur psychologique qu'il retranscrit. Nietzsche ne cessera de s'affirmer comme le psychologue des profondeurs. L'essentiel est de toujours concilier le fond et la forme. Parler, c'est savoir dire.

b. L'ÂME POLITIQUE

L'art au service d'un dessein politique. « Connais-toi toi-même ! » disait Socrate. Convertir ses passions par le *thumos*. Nulle éradication des passions, celles-ci reviendraient toujours plus insidieusement, sournoisement. La raison épure les passions et tempère l'action qui la prolonge. Une raison qui n'est plus simplement calcul d'intérêt, toujours passionnelle, malade mais passionnée, active. C'est la sensibilité qui dépasse la raison logique du repère des quantités. Cette raison est alors à même de canaliser les énergies affirmatives, passions et instincts convertis et sublimés.

Dans la continuité de l'être est sa plénitude. Être intégral des anciens. Par degrés successifs, accéder au plus haut point par états antérieurs assimilés, sublimés²⁰². Autrement dit, gravir les chemins qui traversent les trois régions de l'âme. Cheminement qui compte toutes les nuances possibles à l'instar de l'harmonie musicale. Ce grand philosophe est le musicien qui maîtrise toutes les cordes sensibles de l'âme humaine. Et cela, recouvre tous les accents de l'univers et du devenir possible. Se connaître, c'est connaître son monde. Connaître son monde, c'est savoir le gouverner. Et savoir le gouverner, c'est l'aimer. L'art politique est le préjugé favorable du vrai philosophe qui se connaît déjà, à l'égard du peuple dont il connaît alors l'âme.

« L'art qui se rapporte à l'âme je l'appelle la politique »²⁰³. La politique est la psychologie. Psychologie non au sens limité de l'étude la simple conscience, du comportement ou du cognitif. Psychologie signifie comprendre et comprendre implique de cerner le plus possible tout ce qui a trait à l'âme, ce qui en provient et ce qui y vient. Les rapports entretenus avec le monde. Car la psychologie vise à une fin. Connaître les hommes, ce qu'ils sont, ce qui les motive. Et plus la fin politique est grande, plus est large et profonde le champ d'étude de l'âme.

²⁰² *Œuvres posthumes* XVI 684.

²⁰³ *Gorgias* 464 b.

Les définitions modernes et contemporaines de la psychologie souffrent d'une absence de perspective politique ou sont d'une finalité qui va à l'encontre de la politique. L'étude mécanique de l'âme trahit l'ambition vile des manipulations sans scrupules qui usent et abusent de tous les ressorts des désirs pour arriver à leur fin. Leur fin : une fois au pouvoir les voilà renversés, lynchés par la foule, avilis. La politique, c'est l'étude de l'âme, de l'âme toute entière pour n'être pas débordé par d'imprévisibles soubresauts, la subversion de ce qui se cache derrière le voile de l'ignorance.

L'âme est le miroir du monde. C'est la force du grand philosophe d'échapper à la rigidité mentale par l'art, la force de l'esprit qui pénètre les nuances confuses et obscures de l'âme et du cœur et joue sur les cordes sensibles de la lyre humaine. Sa mission n'est pas pour la gloire de dominer –il peut certes par son art puissant écraser ses adversaires mais il vise autre chose et doit être juste– mais celle de servir.

Le peuple le lui rendra des siècles durant par la mémoire d'un témoignage de la vérité de cet homme de valeur qui vaut bien le monde par les valeurs qu'il incarne. Souvenir que « ce sont les créateurs qui ont formés le peuple et au-dessus d'eux ont suspendu une croyance et un amour »²⁰⁴ et non des chimériques monstruosité désorganisées. L'artiste politique ne cherche pas à être bon car ce serait renoncer à la souffrance qui est l'essence même de la politique. Toute âme souffre de ne pas encore aboutir à sauver ce qui est pauvre et dépourvu.

4. LE DEPASSEMENT DU GRAND HOMME

a. LIMITE DE L'ABSOLU

Le grand artiste arrive à ordonner le monde mais cela est toujours pour un temps, le temps de règne. Si son régime lui survit, les héritiers manquent souvent d'être à la hauteur malgré la forte éducation qu'il leur destine. Un malaise est déjà sensible. Le plus cruel est qu'il ne réussit pas toujours. Cela provient de l'extrême difficulté de joindre l'utile à l'agréable, la douleur au plaisir, le sens à l'esprit et ce, de façon constante. Le grand homme souvent a des élans qui durent certes mais jamais assez pour le temps du monde. Seul son souvenir reste ancré dans la conscience qui y a reconnu l'esquisse, la tentative d'une grande idée qui depuis toujours attend d'être et n'en finit pas de se manifester par-dessus tout, dans les pas sans ombre de ceux qui marchent vers la réalisation sans le savoir.

C'est ainsi que des étoiles glorieuses ont brillé en l'âme immense d'êtres presque furtifs. Trop fabuleux ! Schopenhauer est écrasé finalement par le pessimisme d'un chaos universel sans retour et réduit à de passives consolations et Wagner qui se résigne à la loi du commun, revient sur ses pas, se range en religion sans en pénétrer le sens ancien et s'abandonne à la musique sans en voir la finalité philosophique c'est-à-dire politique. L'échec hantait leurs pas. L'art isolé s'anéantit.

²⁰⁴ *Zarathoustra*. De la nouvelle idole

D'autres grandes âmes de la pensée s'érigent et jalonnent le chemin des hommes. Cernés par la folie barbare des bandes de fauves, ils ne peuvent conserver ce qui se conserve et ne relève guère le défi de renverser le monde. Epicure et les Stoïciens sont des exemples de résistance héroïque au nihilisme qui n'en finit pas de s'étendre. Résister pour ne pas sombrer. Transmettre le message de l'esprit. Mais sans activité, ni dynamisme, l'élan se perd. Subir sans périr c'est s'en remettre au futur grand homme. La pensée seule est vite épuisée.

Il importe plutôt d'allier à la pensée, le courage. Force de la pensée, courage politique. Art politique sublime. Après les échecs de tentatives jamais vaines, survient le César de la fin qui a bâti un empire et scellé le destin de l'Occident, du monde. Le *thumos* véhicule l'esprit qui s'élançe formidable pour tracer des chemins pavés de belles et solides pierres. Organiser la vie. Faire des lois et une civilisation. Mais bientôt la terre se dérobe et laisse les vestiges anciens épargnés par des hordes qui promettent une ère nouvelle...

Le grand poète malgré son inspiration divine ne parvient pas toujours au but, c'est par une inconscience irréductible à sa mission. Si le poète agit « grâce à une puissance divine », il n'a pas toujours la totale conscience de son action qui ne découle pas vraiment d'un art sinon il saurait « bien parler dans toutes les langues aussi ». Le grand homme en arme a parfois de trop grands instincts et passions et abusent de ses moyens comme Napoléon. Il n'a pas été assez pur et ses conquêtes contre-productives²⁰⁵. En cela « même le plus grand [homme] je l'ai trouvé trop petit »²⁰⁶. Ou bien le grand homme sombre dans les délices de Capoue, les orgies infernales de Babylone. D'où la rage des grands de toutes les contrées et de tous les temps qui butent face à cet irréductible horizon humain, cette impossibilité de fer. On ne peut rien contre la nécessité acharnée. Pourtant ce qui existe, était possible, idéal. Or ce dessein grandiose est possible par l'idée qui insiste par sa hantise au sein même de l'existence. Tout ce qui existe, existe en vue de cette fin. Irréductible limite et irrépressible volonté et même désir d'y arriver, de monter là-haut.

b. L'HOMME SUPREME

La grande politique n'est pas utopique car elle est gravée partout, dans les consciences célestes du genre humain. Les cieux en sont les tables sublimes au-delà de toutes altérations et corruptions. Nul utopie mais difficile possibilité²⁰⁷. Et l'on peut sans cesse soupirer de façon non sans équivoque comme Platon en supposant « S'il se rencontre des philosophes... ». Et ce, par la contingence des orientations aléatoires : Qui aura le pouvoir, d'un démagogue ou du véritable philosophe, cette fois-ci ? Certes il viendra et vient déjà et toujours mais l'espoir tiendra-t-il face à l'inconnu, à cet imprévisible étranger à la frontière indistinct de l'humain et du divin.

²⁰⁵ *Gai savoir* § 362

²⁰⁶ *Zarathoustra* II Des prêtres

²⁰⁷ *République* 499 d.

Entre l'humain et le divin et l'inhumain et le surhumain, l'ange et la bête, le grand homme qui culmine en la force de son art, en la figure du grand artiste n'atteint pas l'homme suprême créateur, philosophe de la haute élite. Condition suprahumaine²⁰⁸. L'art créateur du véridique poète est le trait d'union entre le grand homme et l'homme suprême. L'art esthétique se confond alors à la politique pour introduire à la création politique.

C'est le grand art qui se joint dans le divin. « Les poètes sont une race divine, inspirée quand elle chante et il y a un grand nombre de faits réels qu'avec le concours de certaines des Grâces et des Muses, ils atteignent en toute occasion »²⁰⁹. Ce poète est critiqué dès lors qu'il s'en tient là²¹⁰. Il doit répondre à sa mission vitale. « Les maux ne prendront pas fin pour la race humaine avant que la race des vrais et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir dans les Etats ou que ceux qui exercent l'autorité dans les Etats ne deviennent, pas une grâce divine, réellement des philosophes »²¹¹. Il faut imaginer « un César romain qui aurait l'âme du Christ »²¹² qui suscitera la foi en faveur d'une construction mystique et de la grande religion²¹³. Cet homme, « le plus grand de tous »²¹⁴, est enfanté du sein de la terre et de la lumière céleste et vient en révéler la jusque-là mythique unité fondamentale de la conscience et de la vie. Or la première poésie est action (selon le sens premier du mot). En cela, poète est doublet de prophète. Les prophètes des grandes religions sont venus avec la vérité. Ils sont le chemin de notre destin.

²⁰⁸ *République* 519 b-c ; *Politique* 271 c-d.

²⁰⁹ *Lois* 682 a.

²¹⁰ *Ion* 534 b-c.

²¹¹ *Lettre VII* 326 a-b.

²¹² *Volonté de puissance* II Livre IV Gallimard § 220

²¹³ *Ibid.* § 171

²¹⁴ *Ibid.* § 466

CHAPITRE II : LA FIGURE PROPHETIQUE DU GRAND ROI

A. LA CREATION DU SURHOMME

1. POUR L'AMOUR DU SURHOMME

a. LE SACRIFICE DES PEUPLES

L'art est la passerelle entre deux mondes, la corde tendue qui déchire l'homme. Le grand philosophe authentique tend la main vers le doigt de Dieu, seul et en silence, longtemps et le poète figure l'esprit qui vient et perd son regard dans les nuées, et nuit et jour. Esprit prophétique, le grand roi attend l'investiture d'une mission certaine et grandiose. Certaine, parce que l'esprit est déjà là depuis les temps les plus reculés dès l'instant où sa noblesse s'est faite souterraine, toujours identique à elle-même, et couverte d'un voile démocratique. En la décadence même, il existe. Car malgré le désordre, tout tient par lui. Imposture d'une malédiction terrestre mais force en même temps puisque la malédiction démocratique n'est que l'envers, l'ombre de la lumière de l'esprit véritable. C'est pourquoi il est question d'esprit démocratique en tant qu'il en est l'ombre dépendante, voire nécessaire qui ne peut conduire qu'à un retour prochain à lui-même. La boîte de Pandore une fois ouverte a pour fin de rappeler les hommes au souvenir de l'esprit réel.

L'esprit est déjà là dans la vie même des peuples qui engendrent ses grands hommes qui sont autant de sacrifices sur l'autel de sa manifestation en l'homme suprême qui désigne l'être même comme fin d'un devenir éternel. Au commencement était la souffrance isolée et finalement conjuguée de peuples entiers dont la conscience s'élève à un instinct unique et unanime, l'instinct de survie. L'instinct qui donne la vie elle-même sans l'amas des intérêts et mobiles qui en cachent l'essentiel. La vie appelle alors la vie c'est-à-dire la force. Conscience de tous, que jusque-là ils ne vivaient pas et étaient morts. Mort-vivants dont l'esprit a rejoint l'esprit aristocratique fondamental chassé et persécuté qui travaille à sa prochaine manifestation sous un magma brûlant qui menace la civilisation décadente. Le désir de force se change en désir de volonté de force, volonté de puissance qui toutefois jamais ne s'incarne par soi-même, malgré des recours à des tyrans aussi vains que multiples. Il faut de la patience.

Elle devient formidable et irrésistible et c'est de soi que la forte main jaillit lentement pour montrer la lumière où le chaos s'efface. « La décomposition est-elle à son comble ainsi que la lutte de toutes sortes de tyrans, alors survient toujours le César, le tyran de la fin »²¹⁵. Car « un peuple est le détour que prend la nature pour produire six ou sept grands hommes »²¹⁶. Grossesse douloureuse et sans fin. Et la cohorte des grands hommes change toujours la face du monde mais hélas ! Rarement le cœur même est atteint.

²¹⁵ T. Kunnas *Nietzsche ou l'esprit de contradiction : Gai savoir II* 56.Ed. Schlechta

²¹⁶ Ibid : *Par-delà le bien et le mal II* 633.Ed. Schlechta

b. LE SACRIFICE DES GRANDS HOMMES

Eux-mêmes en sont les nobles moyens. « Ces hommes suprêmes vivent par-delà ceux qui règnent, car de ceux qui règnent, ils font leur instrument »²¹⁷. L'homme suprême veut « des serviteurs, des instruments »²¹⁸. Il succède et dépasse le gentilhomme de l'aristocratie d'antan attachée aux formes d'usage, la politesse et le rang ainsi que le grand homme aux instincts fermes et puissants. Tous lui sont destinés. Que leur règne soit effectif ou non quant à la prise en charge des affaires politique de l'Etat, « il faut maintenant des hommes vaillants qui préparent le terrain »²¹⁹. Dans tous les cas, leur empreinte est plus réelle et marque les temps malgré les falsifications des esclaves-nés, sophistes et vulgarisateurs.

A l'instar de la matrice en travail qui les enfante, c'est dans d'insupportables douleurs que les grands hommes vivent l'attente du grand maître appelé à gouverner sans concession, faisant œuvre de justice, le droit et le fait conciliés. Il incarne la vérité que tous cherchent souvent sans le savoir comme le dit le Christ : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Nul ne cherche au hasard mais par volonté plus ou moins consciente tout en connaissant ce qu'il cherche. La dialectique universelle est à l'œuvre. A la lutte des tyrans pour s'arracher les dépouilles du cadavre plézien et à la lutte du peuple contre lui-même, s'ajoute et succède la lutte totale du grand homme contre la décadence et la mort, de tout son être.

c. SACRIFICES PROPHETIQUES

Les souffrances nobles sont des appels entendus, des prières sourdes exaucées. Socrate est mort pour son insoumission à l'injustice ; Platon baillonné de fait et exilé , séparé de son peuple mais sans jamais renoncer d'enseigner la justice; le Christ est crucifié, Passion qui va tant obséder les consciences coupables qu'il sera par un exorcisme paradoxal divinisé sur la croix, mystère d'un meurtre collectif sublimé. Nietzsche à la raison torturée sombre dans les affres de la démence. Le grand renversement trop brusque l'anéantit. Tentative d'un martyr de la lutte contre le néant, qui signe ses lettres à la fin de sa vie : « Dionysos » et « le Crucifié » pour dire que « c'est seulement à partir de moi qu'il y a sur terre une grande politique »²²⁰. Même si la corde tendue et fragile a lâché au-dessus de l'abîme, Nietzsche a débusqué le problème nihiliste, ses tenants et ses aboutissants comme préalable à toute politique thérapeutique et ce, grâce au rival vénéré et ami véritable Platon qui a révélé les principes de la vie. Zarathoustra lui-même n'est que pour annoncer le surhomme qui donnera le sens perdu de la terre.

²¹⁷ *Volonté de puissance* II Livre IV § 485

²¹⁸ *Ibid.* II Livre IV § 523

²¹⁹ *Gai savoir* § 283

²²⁰ *Ecce homo* Pourquoi je suis un destin ? §1.

Ces sacrifices sont les jalons salutaires vers l'homme suprême destiné à sauver le monde. A la tragédie de l'histoire monumentale où tous les peuples sont concernés à travers leurs grands hommes, succède la résurrection de la vie, de la justice. A la mort, succède l'étreinte de l'amour. Tout sacrifice est la preuve d'un amour éternel. L'épreuve de la mort en est la meilleure. Le grand maître est inaccessible et il est dans sa gloire de se laisser désirer, vouloir, aimer sans équivoque. Toute chose ne vaut que parce qu'elle coûte. Et lui, demande le prix fort par un amour qui ne veut pas s'en retourner plein de dépit. L'amour hante leur sacrifice. Au seuil de la mort, Socrate, enfant du tumulte qui secoue le peuple devant sa perte, affirme « j'ai de l'affection pour vous et je vous aime, mais j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous »²²¹. Amour authentique et prophétique d'une tension entre deux mondes où il s'impose de sauver les hommes et non leur mentir toujours. Amour, manifestation de l'esprit qui élève ce qui meurt. Fidélité au dieu, au sens ascendant de la vie que les aspirations populaires contredisent en apparence car la foule n'est pas maître de ses pas et en appelle à lui. Platon se reconnaît dans son maître et s'efface devant lui pour en être l'humble et immortel médiateur.

« Je ne suis pas de ce monde », reprend le Christ qui n'a de raison d'y être qu'en sa mission. Par amour, il est venu, par amour il s'en est allé ne donnant pas raison à ce qui n'en a plus pour ne pas leur faire tort. Sa passion confond l'amour à la mort pour la subjuguier, l'anéantir. Nietzsche qui cherche Zarathoustra qui apprend à s'aimer afin d'aimer ceux que nous sommes, tout le cercle des hommes dont nous sommes issus, aime éperdument l'Allemagne d'un dépit ardent et humilié presque suicidaire. Très sévère, il dénonce la faiblesse de ceux qui ne veulent pas mener le monde à ce qui est leur mission. Dépit amoureux et frustration de ne trouver, à son retour dans la caverne, d'écho que la promesse d'un avènement toujours prochain mais certain. Le voilà précipité dans la folie, cet autre de l'amour qui le hante comme son ombre. Tous annoncent le surhomme, l'homme final et suprême comme autant de sacrifices à sa gloire. Zarathoustra, Socrate, Jésus incarnent l'esprit prophétique, Platon en illustre la hauteur, Nietzsche le délire. Les sacrifices des peuples, des grands hommes et des prophètes se font dans des douleurs atroces qui s'expriment dans l'angoisse et la mort. Elles hantent toute personne de l'humanité, le corps et l'esprit. C'est ainsi que Nietzsche donne l'image biologique des douleurs de l'enfantement lors de la grossesse. Quant à Platon, il parle de la méthode de Socrate d'enfantement de la vérité par la maïeutique.

2. LES VERTUS DE LA GRÂCE

a. NECESSAIRE GRÂCE

C'est dans ce rapport où l'amour cerne la mort sous un vent de folie à travers le silence d'une solitude infinie qu'est l'éternelle attente de ce qui vient. Temps passé et à venir qui fait et défait l'œuvre des hommes, voile déchiré par le lointain d'une lumière qui perce pour soudain couvrir le monde et toucher le cœur vertueux, frapper le front

²²¹ *Apologie* 29 d.

audacieux, déborder l'esprit illuminé. Divine générosité, grandeur d'une miséricorde sans laquelle plus rien n'est possible tant la laideur hanterait la terre comme un tourment perpétuel. « Quand la puissance se fait clément et descend dans le visible, j'appelle beauté une telle condescendance »²²². Ainsi s'incarne la puissance du Bien par une sorte de grâce. La puissance n'est que la manifestation du Bien qui n'est qu'un attribut de Dieu. Désormais le monde invisible n'est plus ce qu'il était en décadence, le refuge des faibles mais le lieu des plus hautes exigences. Toute pensée pour être forte doit s'incarner. Le monde invisible est la raison du monde sensible. C'est l'homme suprême qui manifeste l'unité symbolique c'est-à-dire réelle, des deux mondes. Il est aussi une certaine présence de la divinité. Ce qui la rend plus vraie et rend à la politique toute sa grâce.

La certitude éclatante de la mort et de l'amour rompt la ronde du temps et fait entrer l'absolu dans le monde. « Les maux ne prendront pas fin pour la race humaine avant que la race des vrais et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir dans les Etats ou que ceux qui exercent l'autorité dans les Etats ne deviennent, par une grâce divine, réellement des philosophes »²²³. L'insistance sur l'authenticité du philosophe dit son excellence, digne de la seule grâce, ainsi que sa sincérité qui le distingue de corps et d'esprit, de l'humanité toute entière. Parler de philosophe-roi ne dit que la coïncidence de la compétence et la fonction. Car le philosophe suprême est plus que cela, un politique, un homme d'Etat-né et bien autre chose à découvrir. Par la seule grâce est possible la toute aussi radicale mise au pouvoir de cet être hors pair jusque-là marginalisé par la violence des incompetents. C'est injustice réparée.

Son règne ne connaît pas la compromission : c'est tout ou rien. Il existe une sorte de rupture radicale entre les deux « races », des hommes et du surhomme, que la grâce consacre. Tout le pouvoir lui est remis et le monde peut tout sans quoi il fait retour au néant. La logique des choses qui rend impossible toute véritable renaissance est rompu. La perfection dans son idée même naît de la grâce. Celle-ci se manifeste par une intervention heureuse de la divinité qui élève le philosophe au pouvoir ou par une inspiration divine des gouvernants²²⁴.

La nécessité absolue de cet avènement le rend possible. Nécessité qui a la force irrésistible de l'amour de cet amant divin dont la volonté d'agir à travers un corps du fait de l'écart entre le monde divin régulier et le chaos où la divinité dans sa gloire est cause indirecte. Aussi le tyran (au sens politique, celui qui gouverne par nécessité salutaire et non au sens décadent de despotisme) de la fin survient toujours²²⁵, de par la nature²²⁶. Ce qui signifie un devenir destiné à être. La nature souligne de la divinité ce qu'en a oublié les siècles qui passent : la force irrésistible et concrète. Celle-ci agit toujours dans la vie à

²²² *Zarathoustra* Des hommes sublimes.

²²³ *Lettre VII* 326 a-b.

²²⁴ *République* 425 e-499b-592a

²²⁵ cf note 212

²²⁶ cf note 213

pas comptés et sûrement parce qu'elle suit la marche et le mouvement infime des choses. Ce que leur commande alors la nature devient par nature et leur nature même. « Il faut obliger l'espèce supérieure à se mettre à part. Grâce aux sacrifices qu'elle est tenue de faire à sa propre existence »²²⁷. La nature veille à sa formation pour le disposer à sa mission.

Aussi au travail de fond au sein du peuple et des grands hommes qui précède la grâce, s'ajoute la faveur d'une protection divine contre la cité corrompue. Protection qui est le signe d'une élection. Signe, pourtant insuffisant puisque les plus grands des hommes en ont aussi l'intime conviction et des dispositions extraordinaires. L'homme suprême attend l'accomplissement de la grâce au sein du cercle divin le plus rapproché. Par la grâce qui comprend les termes de la réussite de sa mission, le dénouement survient. Les principes universels de la justice seulement accessibles en puissance à tous deviennent applicables, une fois le monde réconcilié avec la vie c'est-à-dire à l'instant où le doigt divin le touche. C'est là le point focal de toute chose qui s'y trouve et absorbe tous les paradoxes et dévoile toutes les correspondances.

b. LE DIVIN DEVOILEMENT

Vision globale à la mesure d'un modèle qui couvre les cieux. De ce modèle, de cette idée célestes dont la figure démiurgique de la divinité donne l'exemple, l'homme suprême tire l'image idéale d'une cité fabuleuse plus vraie que l'idée qu'on en a, idée, elle, utopique. Image identifiée à l'idée même sans l'obstacle des faibles catégories d'une pensée seulement capable de relever ce qui gît dans l'agonie. Soleil du Bien dont les traits décrivent la justice et cristallisent l'essence des choses. Astre royal qui renvoie la lumière qui fait la croissance des existences et des essences à ses dernières limites.

De là, est entrevu et bientôt retrouvé l'archétype divin par les esquisses subtiles de l'artiste sublime²²⁸. Il reprend le schéma divin de la cité céleste et de l'homme que la divinité a d'argile créé à son image, schéma qui doit être rendu sensible. En cela, la divinité est mesure de toutes choses. La révélation du modèle est l'intermédiaire qui évite au plus grand de se brûler les yeux, aveuglé par cette lumière puissante dont le feu ardent est insupportable et filtre cette toile céleste qui voile la figure divine. Le modèle est le vecteur qui oriente vers la divinité qu'il faut imiter pour lui ressembler sans jamais l'atteindre²²⁹. Ce feu divin est ce qu'il faut restituer pour distinguer la lumière qui s'en dégage de toutes les lumières qui sont autant d'injures et d'impostures de ceux qui prennent leurs troubles et fulgurantes visions pour des révélations évidentes. La lumière de la grâce qui traverse le voile du modèle est réelle parce que hantée par la force, la puissance du Bien. Ce qui manifeste la puissance d'une divine volonté.

B. LA GRANDE MISSION

²²⁷ T. Kunnas *Nietzsche ou l'esprit de contradiction : Volonté de puissance* II 309. Ed. Schlechta

²²⁸ *République* 500 c-501 b- 592 b.

²²⁹ *Théétète* 176b-c.

1. LE SAVOIR ABSOLU

C'est de là que vient les attributs quasi divins de l'homme suprême en la perfection de sa liberté et du savoir. Car aux qualités de corps, de cœur et d'esprit s'ajoute toujours autre chose qui n'est pas de ce monde et ne s'épuise pas. Si sa légitimité est divine, dans la cité des hommes, c'est l'étendue et la profondeur de son savoir qui en révèle la grâce et donc en impose. Un tel savoir qui tend toujours vers la vérité en soi, dépasse le mal de l'ignorance par la sagesse de ses commandements dont la force est dans l'amour qu'il en a²³⁰. Amour du savoir qui répond à celui des sacrifices consenties par les peuples, les grands hommes et prophètes. Amour qui purifie l'âme, en illumine les parois ténébreuses en même temps que l'obscurité du monde qui ne voyait plus le jour. C'est ainsi qu'il incarne l'esprit politique achevé. « L'art qui se rapporte à l'âme, je l'appelle la politique »²³¹. Or là, il n'est plus simplement question d'art mais d'esprit, une sorte de science qualitative qui cerne le *kairos*, les rapports de l'âme, de la cité, et de la divinité.

L'art politique du grand homme est dépassé par les principes supérieurs que révèlent la grâce où tout se résout dans l'unité fondamentale retrouvée à partir de laquelle s'élève l'édifice de la cité. L'homme prophétique a une conscience faite du même et d'autre où la divinité l'empêche de faire le mal. Cette dépendance est sa force. C'est la conscience de son manque qui fait place à l'onction divine. L'autre versant reprend alors ses droits, le côté obscur et dionysiaque sous l'inspiration du *daïmon*. Conscience archaïque pour une connaissance véritable de l'âme dont la caverne épuré en vient à incarner tout le savoir. C'est un esprit pur et fort. Autrement dit, pur et dur. L'homme suprême devient lui-même modèle, image divine de l'homme intégral. Le grand homme qui alliait la force à l'intelligence est dépassé par l'accès à l'esprit même des choses.

C'est l'exemple parfait à l'instar de Socrate qui tient sa mission du dieu Delphès²³². Etre délié, hanté par le *daïmon*, dionysiaque en l'intelligence même. Ce qui signifie un savoir pratique, incorporé au sentiment instinctif comme il se doit. La confusion du savoir et du vouloir est la vertu socratique même. Reprendre conscience et mettre en acte l'effective union de l'âme et du corps. Savoir clair et distinctif dont l'intuition divine est le lien de l'ancien et du nouveau. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé », est le mot du Christ. Chercher ce que l'on a trouvé, ce que l'on connaît, c'est l'invitation à retrouver, à reconnaître pour l'assimiler, l'incarner. Le retour dans la caverne, c'est la retour de l'ancien, du divin. Nietzsche reconnaît alors Socrate.

2. LA PROPHETIQUE MISSION

Grandiose et unique est cette suprême mission. Car s'il y eut des prophètes, Zarathoustra, Socrate, Jésus, ils n'en sont que les signes avant-coureurs, que lui, en les

²³⁰ République 475 c.

²³¹ Gorgias 464 b.

²³² Apologie 28 e.

incarnant rappelle et consacre pour dominer en maître tout le cercle du réel. Mission unique et fidèle à la longue cohorte prophétique dont le message est spirituel. L'homme suprême à venir est l'homme d'Etat par excellence, comparable et tout à la fois au prophète et au devin²³³ La mission tend à changer l'homme, le monde ensuite. Car le lien entre les deux est organique. Toute conception globale de l'homme est indissociable d'une vision à l'échelle mondiale. La structure est la même en toute cité. L'esprit est le même : la justice. Le rapport entre l'homme et la cité est irréductible en sorte qu'il n'est de justice qu'en ce lien ombilical entre la cité, véritable matrice de l'homme, et celui-ci qui en puissance comprend le germe de la cité naturelle. C'est ce lien qui parfait la justice organique que connaissent en leur sein l'homme et la cité.

La mission nécessite une main créatrice et démiurgique. La liberté d'esprit aristocratique portée par l'ambition de son engagement, est porteuse de grandes espérances. Ce qu'il faut, c'est donner la plus grande fin à l'univers, à l'histoire pour accéder à la gloire de *l'homme*, du surhomme Car toute action tend vers une fin. Une fois atteinte, l'action s'éteint. La vie a sa raison d'être en même temps que son terme dans la mort. Pourtant, il ne faut pas mourir. C'est cela se donner pour fin de créer toujours à travers les âges tout en faisant retour, en regardant ce qui était auparavant et qui devance. Non pour atteindre le bonheur mais retrouver la voie du Bien suprême lui-même. Homme suprême, seul à la mesure du Bien. Or ce qui est bien est juste. Et ce qui est juste est aristocratique. Le détour par le Bien comme mesure divine pour organiser la vie, signifie remédier au chaos renaissant.

En grande politique, le principe veut qu'il faut être ce que l'on veut faire. Faire des gens dignes d'une cité juste, c'est l'être d'emblée. Car la mission n'est pas seulement de dire de moralisantes sentences mais de conduire le destin des hommes. Socrate montre qu'il ne suffit pas d'invoquer quelque devoir civique pour rendre à la cité son dû²³⁴ mais un devoir essentiel du philosophe suprême à l'égard de l'humanité²³⁵. Aussi Socrate est un citoyen rare voire le seul véritable citoyen en la cité grecque décadente. C'est lui qui anoblit le nom de politique par la justice. C'est la compétence incarnée qui connaît l'âme humaine et en cerne les dispositions naturelles. Il importe de parler à la raison du peuple pour lui rendre sa dignité. Car en toute âme est la faculté d'apprendre liée à un organe comparé à l'œil tourné vers la lumière, après que le corps entier le soit aussi²³⁶.

L'éducation physique et morale du peuple ne lui est pas étrangère. C'est l'invitation au retour à soi-même. Ce que montre la métaphore de l'arbre qui ignore la contrainte de son sol. C'est « que nous aspirons à la lumière » qui inspire la grandeur d'esprit. Du divin naît l'esprit et du sensible croît l'esprit. Tête renversée, prosternée et volonté attachée à sa dépendance, l'arbre monte dans l'harmonie de tout son être. Encore

²³³ *Ménon* 92 c.

²³⁴ *Criton* 50 d.

²³⁵ *République* 499 c.

²³⁶ *République* 518 d.

terrés dans la passivité première, le peuple a besoin comme un aveugle, un ignorant, de marcher à tâtons, pénétrer l'âme par le corps pour accéder à l'esprit, à ce qui les rend indissociables et dépendants. Ainsi s'agit-il de commencer l'éducation spirituelle par celle du corps.

3. LE BIEN, FIN SUPREME

a. DU BIEN AU BIEN

Pour qu'une telle politique mène au salut, il faut un puissant vecteur, le bien et non le bonheur mesquin dont les démocrates appâtent la masse. Ni la liberté, ni la sécurité comme pensent les théoriciens obsédés par la terreur, ne suffisent. Ce ne sont là que des moyens vers le bien que celui-ci consolide à son tour à tout jamais. L'art politique consiste à l'exercer à l'avantage de celui à qui il s'applique²³⁷. Cela signifie chercher le bien des sujets, les rendre meilleurs. Et non laisser faire la seule loi du mérite. Or le mérite dépend du marché, de l'intelligence, de la force, du travail. Toutes choses qui accumulent les biens en quantité en ignorant la qualité du bien. Tous ces critères ne sont que des moyens en vue de la fin qu'est le bien. Bien politique qui choisit le plus grand, l'inaccessible, la vie plutôt que la mort, fait prévaloir la vie, favorise ce qui renforce la vie, non ce qui tue la force mais la faiblesse, la cité avant l'individu, l'au-delà de tout avant l'ici-bas.

Pour relever l'humanité, l'homme suprême commence par le peuple qu'il faut élever à la maîtrise (une fois devenu maître, une nouvelle éducation religieuse élèvera aux cimes les plus hautes [cf. plus loin, C.3.B : La religion nouvelle et tragique]). D'où la grande ambition des êtres suprêmes d'antan qui firent « effort pour fonder de nouvelles religions », et Platon en est mais est arrivé au stade de « secte »²³⁸, contrairement à d'autres qui ont réussi. « Platon pensait faire pour tous les Grecs ce que fit plus tard Muhammad pour ses Arabes: fixer les coutumes importantes ou mineures et surtout le mode de vie journalier de chacun »²³⁹. Il faut encadrer le peuple, lui apprendre à réfléchir. « [Des vaches] nous ne devrions apprendre qu'une seule chose »²⁴⁰. Il est essentiel d'occuper le peuple, de lui apprendre à assimiler. C'est pourquoi « tous les fondateurs de religion » recommande aux « pauvres en esprit » la prière, « qu'ils ruminent [...] comme les Thibétains, cent mille fois leur *Om mane padme hum*, qu'ils honorent Vichnou de ses mille noms ou bien Allah de ses quatre vingt dix-neuf »²⁴¹. Mais cette organisation de la vie a une fin et un cadre afin d'éviter l'abâtissement où les religions plongent le peuple quand elles se laissent aller à la décadence, quand elles ne servent plus la vie mais les caprices du tyran.

²³⁷ *République* 342 b-c-e.

²³⁸ *Gai savoir* § 169

²³⁹ *Aurore* V § 496

²⁴⁰ *Zarathoustra* IV Le mendiant volontaire

²⁴¹ *Gai savoir* § 128

A travers une telle discipline seulement, il est possible de concevoir une politique du Bien c'est-à-dire toujours par-delà la catégorie même tout en s'appuyant dessus. Car les mots sont accessoires et cachent l'idée qui seule importe. C'est l'idée de justice qui imprègne l'ordre politique : rendre à chacun ce qui lui revient selon le Bien. Le Bien ouvre aux hommes les portes d'une justice cosmique qui parfait l'édifice humain. L'homme suprême a pour tâche d'élever à la conscience de cet ordre juste des choses le peuple, ordre dont il prend en compte le pouvoir fondateur. Le bien, c'est ce que sans l'homme suprême veulent atteindre les gens de la raisonnable démocratie. Or, lui, en faisant prendre conscience du Bien même, fait parcourir aux hommes, toutes les étapes de leur développement d'un coup.

b. NECESSAIRE PURIFICATION

C'est une conscience suprême qui lie la terre aux cieux. Une conscience morale, qu'il faut s'empresse de décanter, épurer pour éviter les foudres de Zarathoustra. Il faut retrouver la morale première par décantation, la découvrir presque l'inventer. Ce retour à la morale ancienne est parallèle au renforcement du genre humain, à l'avènement des maîtres. Accéder à une morale supérieure, c'est débusquer à coups de glaive l'imposture des morales d'esprit démocratique. Esprit sournois qui corrompt la religion et toute aspiration élevée de sorte que le nom de Dieu n'est plus ce qu'il était, ce qu'il doit être. Au contraire, la simple évocation de ce nom est devenue synonyme de malédiction pour les hommes. Telles est l'œuvre des faibles, de ceux qui discourent et savent qu'en l'éclat de ce nom est la ruine de leur petite politique. Ils l'ont tué à leur détriment en faisant de la mort de Dieu la panacée qui a leurré les plus sages et Nietzsche un moment citadelle imprenable, ce nom est alors dénaturé, souillé et donné à la foule en délire qui le hait comme l'éternel bouc-émissaire de leur ignorance.

Le glas de sa gloire a sonné, équivoque : « Dieu est mort ; mais tels sont les hommes qu'il y aura peut-être encore pendant des millénaires des cavernes dans lesquelles on montrera son ombre »²⁴². Peut-être que les religions de la Bible sont mortes. Espoir d'une grâce entrevue sans laquelle « les maux ne prendront pas fin pour la race humaine »²⁴³. Grâce d'une ascension pour fixer la lumière même et non plus les reflets trompeurs. L'erreur à ne pas commettre est de tuer l'idée, l'esprit avec l'image. Or en décadence, la mort de l'image anéantit l'esprit qui hantent en-dessous. Folie maladroite et suicidaire. « Le plus important des faits récents – le fait « que Dieu est mort », que la foi en le Dieu chrétien a été ébranlée – commence déjà à projeter sur l'Europe ses premières ombres »²⁴⁴. Ses ombres nouvelles sont pires que les précédentes que le bon Dieu projetait. Car de la mort salutaire de cette idole, on n'a rien tiré. Comme la condition d'une résurrection, d'une renaissance qui tire vers le haut. Tout s'effondre en un néant, plein de tous les périls.

²⁴² *Gai savoir* § 108

²⁴³ *Lettre VII* 326 a-b.

²⁴⁴ *Gai savoir* § 343

monde en quête d'espérance. Car « être un bon Allemand, c'est cessé d'être Allemand »²⁴⁵. Ce qui est valable pour tous les peuples d'abord européens que la civilisation nouvelle touche. De même, dans *Les Lois*, être Athénien n'est pas tout. Athènes participe du monde que le préjugé consacre comme civilisé antique. Platon voyage jusqu'en Sicile, à Syracuse. Prendre le meilleur des cités pour marquer l'Europe future du sceau de l'esprit grec. Platon a beaucoup participé à faire de la Grèce, le berceau de l'Europe, et d'ailleurs. Platon rend au fait d'expériences qu'il rencontre son caractère universel.

Les nations sont à dépasser. La dialectique agit toujours. De leur mort, au sens de maturité achevée prête à éclore à nouveau, naît un organisme vivant plus grand qui opère non par division mais accroissement. Toute nation donne d'elle-même à l'œuvre. Mais l'impulsion première vient d'une seule nation fondatrice. Platon ne désespérait pas que sa patrie devienne le centre de l'Europe, et Nietzsche croit en une certaine culture allemande dont l'esprit dionysiaque apparaît en Wagner, Beethoven mais surtout Goethe qu'il ne cessera de célébrer²⁴⁶. Essentielle identité nationale. « Nous autres, « bons Européens », nous avons aussi nos heures de nationalisme »²⁴⁷.

Ainsi sans la nation, nulle civilisation européenne possible, ni mondiale. Inutile d'insister sur le fait que l'Europe actuel n'est pas celle qu'il faut pour deux raisons. D'abord, l'Europe ne parle pas à la conscience c'est-à-dire à la volonté mais aux désirs inconséquents et manipulables. L'économie comme arme d'une ambition monstrueuse, c'est ruiner le destin européen. Ensuite, l'esprit démocratique se trahit par sa précipitation. Des nations encore faibles et décadentes sont précipitées au précipice. Des peuples immatures jetés les uns par-dessus les autres. On tue les nations, condamnées ainsi à errer. C'est là seulement élargir les maux de la décadence qui ronge les nations sans jamais y remédier.

Au contraire, une telle Europe rend incurable la maladie. Un Allemand mauvais, faible fait toujours un européen faible et mauvais. L'Europe demande de bons Allemands c'est-à-dire assez forts. Exigence sévère : Wagner n'est pas un bon Allemand. « Wagner est-il en somme un Allemand ? [...] Il est difficile de trouver chez lui un seul trait Allemand »²⁴⁸ pour s'être résigné à la seule musique et à la religion des morts à la vie. N'ayant pas assimilé l'identité allemande, il ne sera donc jamais européen. Voilà une étendue sans fin où règne un tyran occulte, donc sans égal dans l'horreur, cimetière de cadavres dont l'esprit démocratique même est mort à l'instar du despotisme qui obsédait

²⁴⁵ *Le voyageur et son ombre* § 323

²⁴⁶ *Naissance de la tragédie* I.

²⁴⁷ *Par-delà le bien et le mal* § 241.

²⁴⁸ *Le cas Wagner* Post-scriptum Remarqué.

Montesquieu. Mais ce qu'il redoutait pour la monarchie est arrivé par la démocratie généralisée. A sa décharge, la république qu'il décrit n'est pas la démocratie moderne.

Que d'énergie gaspillée ! Europe des techniciens en tous domaines, incapables de créer mais spécialistes vulgarisateurs du vol et des mensonges stériles. Europe qui n'échappe pas au sort des superflus, despotes et utopistes, qui ont répandus, la décadence au monde : Napoléon et Hitler sont tombés. La dissolution de l'empire soviétique met en garde celui d'Amérique qui persiste. Mensonge désastreux que la violence brutale et guerrière, substitut à la force de l'esprit. Or l'esprit est en germe dans les grandes nations de l'Europe immémoriale. L'Europe en construction n'est que le renforcement du nihilisme tyrannique de la décadence. Ce qui remet en cause gravement son destin spirituel.

2. DU COUCHANT AU LEVANT

Mais Platon et Nietzsche s'ils sont indépassables, c'est qu'ils ne perdent pas de vue la fin unique de tout destin supérieur : la cité universelle comme incarnation de la vérité de l'esprit. Car nul nationalisme ne doit faire illusion. Les nations sont des entités « fabriquées »²⁴⁹. Donc leur mise en cause le moment voulu par le grand roi philosophe est aussi nécessaire que leur préexistence. Or si l'Europe participe de cet esprit, la vérité n'est pas dans l'évidence apparente du prochain mais au lointain. Lointain avenir, œuvre des inactuels. Cet avenir Zarathoustra, « sage du Levant », le montre du doigt et s'exclame, libéré: « Bon et lumineux était chez elles aussi l'air du Levant ; là-bas je fus le plus loin de l'embrumée, de la moite, de la mélancolique et vieille Europe ! »²⁵⁰. Dès la démocratie des philosophes politiques des *Lois*, intervient l'Etranger qui apporte ce que les autres limités là où ils sont, n'ont nécessairement pas vu. Etranger qui peut être Egyptien dont la civilisation grandiose a été bien assimilée par la Grèce de Platon.

L'Inde inspire Nietzsche non pour le bouddhisme qu'il dénonce, perverti comme ce vestige aristocratique des castes qui n'élève plus personne mais tue la vie, l'énergie. Il faut assimiler pour enrichir par cercles élargis. « Il faut escorter le cortège dyonisien de l'Inde à la Grèce »²⁵¹, en passant par la Perse où Zarathoustra lie les *filles* de ces fleuves vigoureux qui se chevauchent et se mêlent à jamais. Cortège qui jaillit des plus anciennes civilisations dont le soleil fait perdre son trône à Athènes qui se retire humblement, noblement, aux yeux de Nietzsche après l'étonnement de Goethe devant la gloire de l'antique Perse. Eternel berceau des nouveaux maîtres de la race aryenne véridique. Aryen signifie en effet excellent, honorable et *Iran* se dit du pays des Aryens. Nietzsche a beaucoup pensé à cette race aryenne véridique que ne sont pas les Germains.

3. LES INITIÉS DE LA RELIGION PROPHÉTIQUE

²⁴⁹ *Par-delà le bien et le mal* § 251.

²⁵⁰ *Zarathoustra* Parmi les filles du désert § 1

²⁵¹ *Orient tragique* Mercure de France p. 184 –187.

a. LE CULTE ANCIEN

C'est pourquoi « le philosophe [...], l'homme de la plus vaste responsabilité, qui se sent responsable de l'évolution totale de l'humanité, le philosophe se servira des religions pour son œuvre de sélection et d'éducation, comme il se servira des conditions politique et économique existantes. »²⁵². Ne pas se limiter dans le temps, ni dans l'espace est un impératif vital. Car les exemples sont nombreux et anciens. Une pensée totale et juste importe. « La pensée exotérique et la pensée ésotérique, que les philosophes distinguèrent toujours en Inde, en Grèce, en Perse, dans les pays musulmans, partout en un mot, où l'on croyait à une hiérarchie et *non* à l'égalité des droits, ces deux pensées ne se séparent pas » L'exotérique regarde de bas en haut tandis que l'ésotérique, de haut en bas ²⁵³.

C'est qu'il faut un modèle sublime à la future renaissance sans cultiver l'idolâtrie du passé. Là est tout le sens de l'histoire. Ne pas renoncer à soi dont il faut rechercher dans le passé la forme du présent. L'ascète suprême quête dans le passé et le ciel ce qu'il a trouvé en soi. Contempler simplement est inutile si l'action n'en tire quelque lumière. Ce qui importe c'est surtout comprendre ce qui a fait de telles civilisations. Des valeurs nobles, les valeurs d'une religion dionysiaque. Religion qui célèbre la bravoure de ses guerriers. L'on comprend qu'il est question d'une religion caractérisée par l'affirmation de la vie. « Comment se comporte une religion aryenne, *affirmatrice*, le produit d'une classe dominante : la règle de Manou. Comment se comporte une religion sémitique, *affirmatrice*, le produit d'une classe dominante : la loi de Muhammad, l'Ancien Testament dans ses parties d'origine reculée »²⁵⁴. Ancien Testament contaminé, en effet, par de doctes dévots mais qui reste aussi l'héritage d'un prophète armé. La victoire est le signe d'une grande dévotion et de faveurs divines.

Une religion politique qui hante la vie des hommes, dépasse la vilenie des religions sans esprit, consacrées par l'usage. Sacralisation illégitime de l'usage dont la généalogie a la pertinence de dévoiler. Briser le carcan des fausses traditions et des idoles insupportable aux grandes âmes afin de vouer un respect entier à celles des traditions qui rappelle la réalité de ce qui était. Comprendre la décadence, c'est la percevoir comme perte de religion réelle. La décadence s'étend à mesure que la religion recule. Le péril est quand « le peuple commence à se comprendre historiquement et à détruire le rempart de ses mythes »²⁵⁵. Car le peuple est bien autre chose qu'une histoire. C'est une création spirituelle que n'épuise pas la raison phénoménale. Le peuple est une création. « Ce sont les créateurs qui ont formés les peuples »²⁵⁶. Une science trop humaine des peuples donne une construction fautive et abstraite qui désenchant le réel injustement.

Le signe le plus probant en est l'absence de vertu du cœur. Pour la retrouver, il faut remonter aux temps des commencements. Et seule la figure prophétique du grand roi,

²⁵² *Par-delà bien et mal* § 61

²⁵³ *Par-delà bien et mal* § 30

²⁵⁴ *Volonté de puissance* § 138 Edition Trident 1989 p.117

²⁵⁵ *Naissances de la tragédie* § 23.

²⁵⁶ *Zarathoustra*.

témoin de l'âge d'or, immémorial et divin en est la mémoire vivante. Le commencement du bien est là. Mémoire d'une religion ancienne, et en ces temps, nouvelle qui lie la morale de la discipline à l'esprit. La religion nouvelle est alors la manifestation de la justice divine. Il importe que les hommes le sachent en conscience, la cerne. Or toute conscience procède de soi, de l'idée de soi, de l'estime de soi. Rendre l'homme à lui-même, ce qui lui revient. La justice est alors en marche. Ancrer l'homme en lui-même est la garantie d'un perfectionnement divin. C'est la voie du retour à la grande santé, le remède radical à la maladie nihiliste, retour au grand sérieux, la fin du spectacle socio-politique. Rétablir la noblesse d'esprit, la noble simplicité d'antan. Le temps est venu pour le peuple d'accéder au sens suprême des valeurs. Et cela passe par une purification de la religion du Christ, « religion sémitique *négatrice* » à l'instar du bouddhisme, « religion aryenne *négatrice* »²⁵⁷, pour que la privation ne soit plus : « Le christianisme nous a privés de la moisson de la culture antique, plus tard il nous a encore privés de la moisson de la culture islamique »²⁵⁸.

b. LA RELIGION NOUVELLE ET TRAGIQUE

Voilà « pourquoi, mes frères, il est besoin d'une nouvelle noblesse, qui à toute populace résiste et à toute despotique violence et de nouveau, sur des tables nouvelles, écrive le mot " noble " »²⁵⁹. C'est en *Romains* que le Christ souligne après Zarathoustra que tous les commandements ont leur raison d'être en celui qui rappelle les nouvelles tables des Anciens. Cinquième Evangile maljugé, apocryphe et oublié : « Aime ton prochain comme toi-même ». Aussi soyez de ceux qui s'aiment d'abord eux-mêmes²⁶⁰. Au lieu de mendier la reconnaissance par de bons sentiments ostentatoires. S'aimer est le signe de l'estime de soi, la générosité, la fermeté d'âme. Or « quand on n'est pas ferme et solide dans sa peau, l'on a rien à donner »²⁶¹. Or l'estime de soi vient en apprenant à s'aimer soi-même. Nietzsche reprend le Christ, rappelle Zarathoustra : « Apprendre à s'aimer, ce n'est pas là un commandement (...) C'est au contraire de tous les arts le plus subtil, le plus astucieux, le dernier et le plus patient »²⁶². Rendre à la religion son essence aristocratique. Rendre à la religion son éclat, c'est par là même que le surhomme rend le sens à la terre.

De là, naît la véritable sympathie, l'amitié et la fraternité, ainsi que les vertus authentiques (au sens ancien de force) dont la chasteté est emblématique de ces instincts qu'il faut sublimer sans concession pour créer et non pas ménager comme le prônent les faux psychologues. La chasteté engendre la puissance créatrice. L'âme suprême ne tend la main que pour tirer à soi ce qui est et qui finirait par contaminer. Belle chasteté qui ne

²⁵⁷ *Volonté de puissance* § 138 Edition du Trident 1989 p.117

²⁵⁸ *Antéchrist* § 60

²⁵⁹ *Zarathoustra* L'offrande du miel.

²⁶⁰ *Zarathoustra* De la vertu qui amenuise § 3.

²⁶¹ *Œuvres posthumes* XV. 388.

²⁶² *Zarathoustra* De l'esprit de lourdeur § 2.

connaît pas la chienne sensualité qui montre son œil de convoitise au moindre pas²⁶³. Noble amour entre soi et autrui.

Il est aussi écrit qu'entre les nations la paix, tu feras. Non la même paix des lâches et braves, mais la paix des conquérants. Parce que le guerrier ne craint pas, il *fait* la paix. Après avoir éradiqué les racines de la décadence, il convertit la force en la vie même. « Il vient peut-être un grand jour où un peuple qui s'est distingué dans la guerre et dans la paix s'écrit délibérément : « Nous brisons le glaive ». Se rendre inoffensif, tandis qu'on était le plus armé, et cela en s'appuyant sur la grandeur du sentiment. C'est le moyen de la paix réelle ». Retour à la promesse biblique d'*Isaïe*, reprise par les Nations Unies où la statue d'acier d'un homme robuste enfonce dans la terre le glaive qui se transforme en soc de charrue. Hélas ! reprise des voleurs d'œuvres qui appellent leur vol culture, et des vulgarisateurs de l'esprit chrétien et démocratique.

C'est que « les Chrétiens n'ont jamais mis en pratique les actes que Jésus leur a prescrits »²⁶⁴. C'est ce qui les rend lâches. Lâcheté drapée de bons sentiments. Or ce sont des actes qu'il faut. Seule la chevalerie honore le Christ, dont la « position est conquise par la puissance »²⁶⁵. Esprit chevaleresque à reconquérir. Sincérité religieuse et esprit de finesse font aimer cette victime du christianisme, Pascal²⁶⁶. Il suffit à l'homme suprême de brandir la grandeur du sentiment pour seule dissuasion.

C'est cela que dépasser le bien et le mal, la paix et la guerre, l'un et l'autre. La morale n'est plus simplement celle de la discipline des maîtres mais lié à la religion. A la discipline de fer inculqué par les grands hommes, la caste des maîtres allie l'esprit religieux non plus seulement de dévotion mais incarné pour parvenir bientôt à une parfaite grandeur. Le peuple par le bien devient maîtres et les maîtres un peuple de grands hommes. Être doués d'une divine force. « Ce qui importe ce sont les méchants animés d'un vouloir religieux »²⁶⁷. Des hommes qui savent user de violence.

Seul l'homme suprême est capable de conduire au plus grand des sentiments, le sentiment tragique. « L'homme doit être initié à quelque chose de suprapersonnel, dépasser l'angoisse de la mort et du temps, rencontrer le sacré dans la fulgurance de l'instant »²⁶⁸. Car la vie est telle qu'elle anéantit qui s'en détourne sans supporter, endurer. Vivre, c'est souffrir. Tant mieux ! « C'est aux âmes les plus spirituelles en admettant qu'elles soient les plus courageuses, qu'il est donné de vivre les tragédies les plus

²⁶³ *Zarathoustra* De la chasteté.

²⁶⁴ *Volonté de puissance* I Livre I Gallimard § 423.

²⁶⁵ *Volonté de puissance* I Livre I Gallimard § 423.

²⁶⁶ *Ecce homo* Pourquoi je suis si avisé § 3.

²⁶⁷ *Volonté de puissance* II Livre I Gallimard §423.

²⁶⁸ *Considérations inactuelles* IV § 4.

douloureuses »²⁶⁹. Ceux-ci désormais « ne croiront pas que la vérité apporte de telles jouissances aux sentiments »²⁷⁰

Mais bientôt le dépassement a lieu en compagnie du surhomme en ces lieux où « qui gravit les plus hautes cimes n'a cure des tragédies jouées et de toutes tragédies vécues »²⁷¹. Un exemple montre comment des maîtres ont accédé à ce stade. C'est le cas de « cet ordre invincible des *Assassins* [de l'arabe *Hashashiyînes*, préjugé qui veut voir l'effet de la drogue, le *hashish* (littéralement, herbes sèches)] [...] ordre des esprits libres par excellence, dont les membres des grades inférieurs vivaient dans une obéissance qu'aucun ordre monacal n'avait jamais connu ». Et les dignitaires supérieurs sont les « seuls dépositaires de cet ultime : « Rien n'est vrai, tout est permis. [...] C'était là de la vraie *liberté* d'esprit, une parole qui mettait en question la foi même en la vérité. »²⁷².

Ici et seulement maintenant s'éclaire le paradoxe : « toute morale est une tyrannie qui s'exerce contre la nature et aussi contre la raison [mais] seule *quelque* morale permettrait de décréter l'interdiction de toute espèce de tyrannie et de déraison »²⁷³. C'est à la religion prophétique et tragique de donner à la morale l'esprit, la force de décréter ce qui s'applique sur le champ. Car l'homme suprême est à ce stade compris. Après la sélection du peuple et l'éducation de ce même peuple devenu maître, le grand peuple des maîtres s'élèvent aux extrêmes intuitions. Sans quoi, « il est même juste, que nos plus hautes intuitions apparaissent comme des folies, sinon comme des crimes, lorsqu'elles parviennent indûment aux oreilles de ceux qui ne sont ni faits pour elles ni prédestinés pour les entendre »²⁷⁴.

D. LA CITE DE DIEU

1. LE GOUVERNEMENT SUPREME

C'est seulement en comprenant l'essence de la religion des Anciens que les maîtres-guerriers entrent dans le cercle de l'esprit politique et mystique après avoir assimilés la morale, et que le roi suprême justifie le gouvernement sur la terre. Gouvernement qui est l'objet du grand livre de Platon dont le titre véritable est « *Du Gouvernement* » plutôt que simple chose publique. Le salut est là, dans la manifestation de ce qui était depuis toujours le règne du surhomme en arrière-plan de toute politique terrestre : on s'en inspirait sans le laisser gouverner. La justice est rétablie. « Il convient que sur la terre l'homme suprême soit aussi le maître suprême »²⁷⁵. Autrement dit, son apparition ne suffit pas. Son avènement est effectif. Il incarne une grande politique qui

²⁶⁹ *Crépuscules des idoles* Ce que les Allemands sont en train de perdre § 17.

²⁷⁰ *Par-delà bien et mal* § 210

²⁷¹ *Zarathoustra* I Du lire et de l'écrire

²⁷² *Généalogie de la morale* II § 24

²⁷³ *Par-delà le bien et le mal* § 188.

²⁷⁴ *Par-delà bien et mal* § 30

²⁷⁵ *Zarathoustra* IV Le chant de la mélancolie

doit être. Être car elle est déjà devenu en lui-même par ce qu'il contient d'héritages prophétiques. Les prophètes sont venus et partis avec plus ou moins de réussite.

Sa légitimité est alors absolue. Plus rien ne peut plus arrêter ce qui devait être. « C'est de la richesse de la personnalité [...] c'est de la personnalité forte et divine [que naît] la certitude intime d'avoir droit à tout »²⁷⁶. A la nécessité et légitimité absolues correspond un pouvoir absolu. Pouvoir sans partage dans le sens où toute la politique émane de lui. Non pouvoir tyrannique car il a formé un peuple de maîtres qui savent deviner, signe de quelque divination, ce qu'il faut dans un monde organisé en ce sens. C'est l'organisation générale qu'il faut maintenir et renforcer. « Il faut qu'une main ferme tienne le gouvernement de l'ensemble ; autrement le danger est trop grand »²⁷⁷. Le danger de retomber en décadence est toujours là. Vigilance extrême. C'est cela la maîtrise et non l'obsession totalitaire qui finit par tout systématiser en sorte que la vie de la conscience est de trop. Lui seul a le secret des valeurs, de l'idéal religieux premier.

« Le dialecticien qui gouverne doit exercer son art en respectant ou non les lois, en respectant ou non les opinions des citoyens, que ces derniers soient riches ou pauvres ; il doit gouverner selon ce que gouverner veut dire »²⁷⁸. Seul il est à même d'en savoir le sens car gouverner, c'est prendre en main tout l'avenir humain dans une grande politique. Il est la référence suprême de la loi. Il juge sans qu'on lui demande compte. Toute chose participe de la grande politique et personne ne peut contester ses choix énigmatiques voire paradoxaux pour qui ne cerne pas le cercle de la vie. Parce qu'il sait ce que les hommes ne savent pas, l'homme suprême a un pouvoir divin sur eux. De la justice de son âme émane la justice de la cité, de l'Etat royal²⁷⁹. Etat royal de l'humanité achevée. Pouvoir absolu à la mesure de la grande politique. Politique de grande santé et de grand sérieux, seulement possible par une sublime récapitulation où toute chose retrouve un sens nouveau, le plus ancien.

Cercle universel des hommes et des choses du surhomme prophétique et du royaume qui était et qui vient. Royaume qui brise la nécessité des frontières. Cercle de toutes les nations où les derniers sont les premiers, que le grand roi prophétique lèvera à ce banquet où il faut s'aimer. Des nations, il fait un monde. Tous les fleuves débouchent en un même océan. La raisonnable démocratie, atteint le régime guerrier des maîtres et tous finissent en aristocratie. La population suit le même chemin, celui qui conduit du peuple au philosophe authentique en passant par le gardien.

²⁷⁶ *Œuvres posthumes* XV 388.

²⁷⁷ *Œuvres posthumes* XVI – 326.

²⁷⁸ *Politique* 291d-295 e.

²⁷⁹ *République* 576 d.

De même en est-il de l'homme : d'abord chameau, il devient lion et finalement enfant sérieux²⁸⁰. Ce qui figure la passive inconscience de l'enfance première, la force impétueuse au seuil de l'âge adulte révolté et enfin la sage vieillesse, enfance achevée. Il revient à l'âme humaine de sublimer pulsions et désirs pour participer à l'être entier. Remontée des désirs et de l'ardeur du *thumos* vers la raison. Raison elle-même logique d'abord, sensible ensuite, sainte enfin. Raison sainte qui cerne les paradoxes en l'unité de l'esprit que seul l'homme suprême et divin atteint à son plus haut point. C'est toujours de lui que part l'impulsion première et touche le centre : la nation, le régime guerrier, les gardiens, le lion, l'âge adulte, le courage, la raison sensible. Centre, intermédiaire nécessaire et transitoire de cet homme d'Etat suprême qui mène toute chose à son dernier perfectionnement.

2. LA CENE UNIVERSELLE

L'homme prophétique tient la corde tendue du salut. Corde tendue à tous les sommets d'où les grandes âmes l'annoncent lointain et certain. Chacun de ces esprits l'était sans avoir eu le temps de le devenir. C'est le tout premier que *Zarathoustra* sincère en nom original et non en Zoroastre, est monté sur les hautes montagnes lieu de toutes les conquêtes. Suivi en cela par la cohorte des prophètes *Moïse* en hébreux sur le Mont Sinaï ; *Jésus* en araméen sur le Mont des oliviers et *Muhammad* en arabe sur la montagne de Hira, à la Mecque. C'est là le centre, le lieu de l'illumination dans le labyrinthe mystique et politique. Et ce, avant de remonter avec des hommes par légions et communier avec Dieu. Les ordres sensible et invisible correspondent. Parallèle parfait entre l'ascension de la montagne et l'ascension spirituelle. Prophètes de grandes religions et de grandes civilisations. Platon verbe prophétique et Nietzsche verbe prophétique ont rendu comme de fidèles scribes la vie de l'esprit.

A l'amitié de maîtres succède la fraternité prophétique. *Zarathoustra* ne cesse d'appeler ses frères véritables de l'esprit à une Cène universelle, banquet d'Apollon et de Dionysos. Là prend son sens en la conscience humaine et au plus haut point la parole de Platon : « Vous êtes tous frères ! »²⁸¹. Christ ressuscité. Du vin sans le pain... et de la viande. « Mais il n'y fut parlé que de l'homme supérieur ». Festin de grands maîtres pour la postérité, que l'histoire des vulgarisateurs a consacré comme un repas résigné à la mort²⁸². Ce qui ne sied pas à « la plus haute des âmes humaines »²⁸³ condamnée pour s'être rebellée contre ces petites gens insupportables qui règnent en maître désormais. Etre tragique par excellence. Crucifié seul, abandonné. Seuls les siens l'ont vu fuir vers le Levant. La même justice condamne Socrate à boire la ciguë pour corruption morale... Et

²⁸⁰ *Zarathoustra* De la chasteté.

²⁸¹ *République* 415 a

²⁸² *Zarathoustra* La Cène.

²⁸³ *Humain, trop humain*, I § 475.

les « maîtres de résignation » crient : « Zarathoustra est impie ». Zarathoustra crie alors « Oui certes, je suis Zarathoustra l'impie »²⁸⁴.

Moïse a fui dans le désert la menace de Pharaon et ensuite a souffert l'enfer de la vilénie de son peuple. Jésus partait de ville en ville pour enfin fuir au lointain la crucifixion. Muhammad fut persécuté par sa tribu. Nul n'est prophète en son pays. Cène tragique des êtres sublimes que le surhomme ultime invite à de nouvelles tables²⁸⁵, oubliées par les peuples sans roi. Voilà le cortège dionysien de la Grèce à l'Inde, de Socrate à Zarathoustra en passant par les trois Moshe, Joshua, Muhammad. Pureté originelle de ces noms d'Orient venus inspirer le dévoilement du Levant. Lieu de communion avec les forces cosmiques. Retour à l'âge d'or plus que des maîtres, des demi-dieux. Esprit divin forgé dans l'or pur qui brille d'un soleil sous lequel l'ombre n'est plus nécessaire. Grand éternel Midi ! Fin de toutes les fins. Fini le chant du cygne des civilisations décadentes, des empires abolis. Autant de forces épuisées et sacrifiées sans le savoir vers celui que tous attendent et redoutent. Celui qui a récapitulé de monstrueuses contradictions en une unité fondamentale et ainsi rendu au monde, son chant des signes et à la terre tout son sens. Réenchantement du monde. Or c'est en héros qu'« il a dompté des monstres, il a déchiffré des énigmes : mais il devrait encore délivrer ses monstres et ses énigmes, en des enfants célestes il les devrait encore changer »²⁸⁶. L'Age d'or est devant nous.

3. APOCALYPSE

C'est alors qu'éclate l'apocalypse. Saut par lequel le temps, lieu naturel de la décadence est surmonté. Vaste cour d'un royaume tant attendu. Ce n'est plus seulement un retour mais la première résurrection véritable qui semble nous arracher à l'éternel retour d'une fragile renaissance. Renverser les valeurs de la décadence est alors « l'acte de suprême retour sur soi-même de l'humanité »²⁸⁷. Résurrection décisive où la loi du temps n'est plus et la politique n'est plus qu'un jeu. C'est cela le surhéros prophétique le plus achevé qui fondra ses propres monstres et énigmes en un royaume messianique dont le temps n'en a été que la tragique genèse.

« Notre grand Hazar, c'est-à-dire notre grand et lointain royaume humain, le royaume de Zarathoustra qui durera mille ans si loin que puisse être ce « lointain », que m'importe ! Pour moi, il n'est pas moins sûr – des deux pieds je me tiens ferme sur ce fondement »²⁸⁸. L'athéisme est une calomnie et un opprobre pour Nietzsche qui a la foi inébranlable d'un prophète. Ainsi « nous serons heureux ici-bas et au cours de ce voyage de mille ans que nous venons de raconter », c'est-à-dire l'avènement du *Gouvernement idéal*²⁸⁹. C'est à l'aune de cet avènement qu'est jugée toute pensée et action et d'abord

²⁸⁴ *Zarathoustra* De la vertu qui amenuise § 3.

²⁸⁵ *Zarathoustra*, D'anciennes et de nouvelles tables.

²⁸⁶ *Zarathoustra* Des hommes sublimes.

²⁸⁷ *Ecce homo* Pourquoi je suis un destin

²⁸⁸ *Zarathoustra IV* Le sacrifice du miel

²⁸⁹ *République* 621 d

religieuses. C'est en ces lieux qu'est le sens de la terre, la gloire du surhomme : « le surhomme est le sens de la terre »²⁹⁰. Seulement là prendra alors sens les paroles sur Dieu. Ne parler que du possible et Dieu viendra. « Un Dieu seriez-vous capable de le créer ? Sur tous les dieux faites-moi donc alors silence ! Mais de créer le surhomme bien vous seriez capables »²⁹¹. Car c'est au surhomme qu'il revient en ces temps apocalyptiques de terrasser le dragon, de l'enchaîner pour en finir avec la vilénie méprisante et indigente, à la marche forcée du temps, de redonner vie au nom de Dieu. Car « quelque jour viendront au monde dragons de plus haute taille »²⁹². Dragon diabolique de la décadence de nos siècles, qui, à la terre entière s'étendra avant le triomphe du chevalier blanc au glaive impitoyable, couvert de sang et regard de feu ²⁹³. Voilà qui est l'ardente vérité. Il ne parle pas des dieux mais il s'appelle « La Parole de Dieu »²⁹⁴.

Patrie des exilés, et Platon et Nietzsche en sont. « Je suis exilé des patries et des terres maternelles. Ainsi je n'aime plus que le pays de mes enfants, l'inexploré au plus lointain des mers »²⁹⁵. En effet, le surhomme est créateur du radicalement nouveau et réalise la grande nostalgie. « En ce temps-là, j'aimais pareilles filles du Levant, et l'azur d'un autre royaume terrestre sur qui ne flottent nuages ni pensées »²⁹⁶. Le Levant prélude au grand Hazard terrestre qui annonce le céleste Hazard : « au dessus de toutes choses se tient le ciel Hazard ». « C'est là une bénédiction » où « en toutes choses une seule est impossible : la rationalité ! »²⁹⁷, la pesanteur de toute médiation. « Laissez venir à moi le hasard, il est innocent comme un petit enfant »²⁹⁸. Temps, royauté d'un enfant. Enfant qui joue avec un serpent. Règne inconnu de demi-dieux enfants où de retour il n'est plus. Mais c'est encore « vers des avènements plus lointains, vers des midis plus australes que jamais n'en rêverait un imagier, là où des dieux de tout vêtement se feraient honte ! »²⁹⁹. Enfance de l'humanité retrouvée. Souvenir d'un paradis perdu à l'instant de la faute où perdit la maîtrise de soi l'homme qui dégénéra, découvrant sa nudité interdite.

Volonté extrême et irrésistible d'ultime justice qu'en toute éternité seule s'assouvit : « Jamais, encore, je n'ai rencontré la femme dont je voulusse des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, Ô Eternité ! »³⁰⁰. Volonté forte et désir ardent le brûlent pour rencontrer sans attendre un vieil ami qui, au sommet de son œuvre

²⁹⁰ *Zarathoustra* I Prologue §3

²⁹¹ *Zarathoustra* Aux Iles Fortunées.

²⁹² *Zarathoustra* De la prudence avec les hommes ; comparer avec *Apocalypse* de Jean XX 1-3.

²⁹³ *Apocalypse* XIX 11-16.

²⁹⁴ *Apocalypse* XIX, 13.

²⁹⁵ *Zarathoustra* Du pays de la culture.

²⁹⁶ *Zarathoustra* Parmi les filles du désert § 1

²⁹⁷ *Zarathoustra* Avant que se lève le Soleil

²⁹⁸ *Zarathoustra* Sur le Mont des Oliviers.

²⁹⁹ *Zarathoustra* De la prudence avec les hommes.

³⁰⁰ *Zarathoustra* les Sept Sceaux.

aspire à l'Éden des Bienheureux. A la seconde résurrection, la grande résurrection. Et Dionysos n'est-il pas ce destructeur créateur qui fait succéder la vie à la mort et qui fait accéder les âmes à la terre et les ramène en Hadès. Iles paradisiaques des hommes justes³⁰¹ en leurs âmes, en leurs cités dont ils ont combattue l'injustice et envers Dieu qui ferme tout le cercle de l'esprit. C'est là donc trophée remporté de haute lutte et non plus refuge de faibles souffrants. Car « mon Paradis est « à l'ombre des épées » » dit Nietzsche paraphrasant le prophète de l'Islam³⁰². Ce que Platon disait déjà en ces termes : « nous serons d'accord avec nous-mêmes et avec les dieux [...] lorsque nous aurons remporté les prix de la justice, comme les vainqueurs aux jeux qui passent dans l'assemblée pour recueillir ses présents³⁰³. Des plus hautes sphères, tout semble n'avoir été qu'un jeu et la vie, une première enfance.

Tandis que l'Enfer Tartare est le lieu des âmes injustes dont le châtement est fait pour rendre meilleur, dans la mesure du possible, ce dont s'inspire les sages juges en la raisonnable démocratie (Partie II, Chapitre I). Châtement qui peut durer mille ans, s'il le faut³⁰⁴. Purifier non par l'eau et le pain mais par le feu. C'est la vision outre-tombe d'Er qui avertit la cité qu'hors la justice, point de salut ! Justice suprême et inflexible équité. Au-delà du bien et du mal.

Chemin si long qu'il fait oublier la décadence, le chaos démocratique en sorte que nous disons ensemble : « Autrefois l'esprit s'était fait tout entier populace, plus tard, il est devenu homme, et maintenant il est Dieu ».

³⁰¹ *Gorgias* 523a-b.

³⁰² *Ecce homo* Les Inactuelles Gallimard 1978 p.87

³⁰³ *République* 621 d

³⁰⁴ *Phèdre* 249 b.

CONCLUSION :

DIALOGUE MONUMENTAL

« A Bâle...je disais volontiers à mes auditeurs : « Ce système est réfuté et mort mais la personnalité qui se trouve derrière lui est irréfutable; il est impossible de la tuer— par exemple Platon », écrit Nietzsche à Lou Andréas-Salomé.

Voilà le retour à la raison sublime qu'il cherchait et l'issue de la lutte héroïque entre deux amis vertueux. Nietzsche a relevé le défi. Il n'a pas cru que le platonisme était Platon. Car le sophiste vulgarisateur a travaillé « jusqu'à ce que le texte disparût sous l'interprétation »³⁰⁵. Dans cette lutte à mort contre une certaine tradition tel un gladiateur dans l'arène au bord de l'abîme qui menace, Nietzsche a débusqué l'imposture. Il se souvient de la leçon de Platon qu'il faut éviter l'homérisme, cet esprit de système dont la précipitation trahit le manque de sincérité où le partisan ne considère les choses que du point de vue de ses propres désirs.

Surtout ne jamais être des sceptiques, des eunuques qui acquiescent vilement. Car « qui ne peut bénir qu'il *apprenne* à maudire ! ». C'est d'un Ciel lumineux que [me] tomba cette lumineuse leçon »³⁰⁶. « En son ami on doit avoir son meilleur ennemi »³⁰⁷, qui aide à surmonter. Il en est un exemple en la fraternelle inimitié entre Schopenhauer et Hegel³⁰⁸. Lutte dans le labyrinthe de l'histoire pour retourner à ce qui était.

En dissipant peu à peu les ténèbres dispensées par sophistes et vulgarisateurs, Nietzsche s'aperçoit qu' « il y a dans la morale de Platon quelque chose qui n'appartient pas véritablement à Platon mais qui pourrait-on dire, se trouve dans sa philosophie en dépit de Platon : le socratisme, qui répugnait au fond à sa nature aristocratique »³⁰⁹. Autrement dit, Platon réhabilité et Socrate déjà distingué du socratisme. Car bientôt Nietzsche rendra justice à Socrate qui loin de la tyrannie de la raison logique, parle au peuple de la raison de ses mythes et préjugés et illustre le vouloir religieux d'une conscience au versant obscur et dionysiaque, hantée par le *daïmon*. De la même façon qu'en chemin, est ressuscité le Christ avec le dévoilement du Christ de Paul³¹⁰.

Le rapport n'est pas celui d'une identification servile mais d'un même esprit qui dépasse la tradition historique et se tient ferme aux sommets de l'histoire monumentale. Tous les chemins mènent à Platon. Nietzsche paraphrase Homère : « Platon par-devant,

³⁰⁵ *Par-delà bien et mal* § 38

³⁰⁶ *Zarathoustra* Avant que se lève le soleil.

³⁰⁷ *Zarathoustra* De l'ami.

³⁰⁸ *Par-delà le bien et le mal* § 252.

³⁰⁹ *Par-delà le bien et le mal*, § 190.

³¹⁰ *Antéchrist* § 42.

Platon par-derrrière et Chimère au milieu »³¹¹. Tous les courants de la pensée philosophique authentique proviennent de cet océan et viennent s'y jeter. « Leur pensée les conduit beaucoup moins à une découverte, qu'à une redécouverte, un ressouvenir, un retour dans l'antique et lointain foyer de l'âme où ces notions ont jadis vu le jour ». Source inépuisable de l'esprit qui donne un « étrange air de famille [à] toutes les pensées hindoues, grecques et allemandes »³¹².

Ecole d'Athènes, école du monde où Raphaël aurait pu peindre Nietzsche à la droite de Platon. L'Esprit trône et déclare : « Je suis l'alfa et l'oméga ». Si Platon est l'alfa de l'esprit, Nietzsche en est l'oméga. « Je m'appelle le dernier philosophe parce que je suis le dernier homme »³¹³. Homme authentique des temps derniers. De l'alfa à l'oméga. Là est le sens labyrinthique de la politique. Sens politique car « c'est seulement à partir de moi qu'il y a sur la terre une grande politique »³¹⁴. L'œuvre affirmative devient alors possible. Tout se résout à ce croisement de l'esprit qui est liberté créatrice et absolue. « Et si j'ai pour alfa et oméga que se fasse léger tout ce qui est pesant, danseur tout corps, oiseau tout esprit, et tel est bien, en vérité, mon alfa et mon oméga ! »³¹⁵.

Mais l'impatience, la révolte contre la meute savante et vulgaire des menteurs et des voleurs l'ont trop retenu et Nietzsche s'est brisé, brûlé les yeux d'Orphée et les ailes d'Icare. Il a manqué de parfaire le parcours initiatique nécessaire et s'est consumé aux flammes de l'enfer du nihilisme massif et au soleil de la Vérité. Trop solitaire à désespérer d'un grand ami dont il soupire à jamais le nom : « Où sont ces vieux amis avec lesquels je me sentais autrefois si intimement uni ? Entre pairs ! » demande-t-il à sa sœur. « Ah ! Il est pour tous les solitaires trop d'abîmes profonds ; c'est pourquoi ils languissent ainsi après un ami qui puisse les ramener vers les hauteurs ! »³¹⁶. Platon, philosophe des hauteurs ! « Amitiés d'astres » sublimes³¹⁷. Tragédie de Nietzsche.

³¹¹ Pastiche d'*Illiad*e, VI, 181, in *Par-delà bien et mal*, § 190.

³¹² *Par-delà le bien et le mal*, § 20.

³¹³ *Volonté de puissance* II Livre I Gallimard § 95.

³¹⁴ *Ecce homo* Pourquoi suis-je un destin § 1.

³¹⁵ *Zarathoustra* Les sept sceaux § 6

³¹⁶ *Zarathoustra* De l'ami.

³¹⁷ *Gai savoir* § 279.

TABLE DES MATIERES :

INTRODUCTION : LE LABYRINTHE POLITIQUE

PARTIE I : L'ESPRIT DEMOCRATIQUE, LE PLUS GRAND MAL

CHAPITRE I : LA GRANDE DECADENCE

A. LA DECADENCE DES PRINCIPES ET DES GENERATIONS

1. LA FAILLITE DES PRINCIPES : DE LA COMPETENCE A L'ARBITRAIRE
2. LE MEURTRE DU PERE
3. EFFONDREMENT SPIRITUEL ET POLITIQUE

B. LE REGNE DE L'IMPOSTURE

1. LA DICTATURE DU PEUPLE
2. LES BEAUX DISCOURS DE L'INCOMPETENCE
 - a. LA DEMAGOGIE
 - b. LA MANIPULATION
3. LA TYRANNIE EGALITARISTE
 - a. L'ESPRIT DE SYSTEME
 - b. LA RELIGION CORROMPUE
 - c. L'ETAT, PUISSANCE SYSTEMATIQUE

C. DISSOLUTION DU MONDE ET DE L'HOMME

1. FRACTURES FONDAMENTALES
 - a. METAPHYSIQUE ET TRADITION DECHUES
 - b. CITE BRISEE
2. SAVOIR INUTILE ET INCERTAIN
 - a. LA TYRANNIE DU CONCEPT
 - b. DES CONNAISSANCES INEFFICACES

D. LE RENVERSEMENT DES VALEURS

1. LE MENSONGE DU MONSTRE DEMOCRATIQUE
2. LE CULTE DU VEAU D'OR
3. PARALYSIE ET FRENESIE

CHAPITRE II : L'ENFER DU DESESPoir

A. L'ECHEC SYSTEMATIQUE

1. DES SYSTEMES AVEUGLES
2. LA LOI, SUBSTITUT ILLUSOIRE A LA POLITIQUE

3. DES PERSONNAGES IMPUISSANTS

B. LA GRANDE SERVITUDE

1. LA TYRANNIE DU POUVOIR
2. LA NECESSITE LABORIEUSE
3. L'AVILISSEMENT SPIRITUEL

C. LA VIOLENCE INFERNALE DE LA CIVILISATION

1. DES GUERRES DESASTREUSES
2. DES REVOLUTIONS SANGLANTES
3. L'ILLUSION NIHILISTE

D. LA HAINE MORTELLE

1. LA HAINE DES SINCERES
2. LA MORT DE L'HOMME

E. LES CONDITIONS DE LA REDEMPTION

1. TYRANNIE ET NIHILISME
2. LA TRANSPARENCE DU MONDE
3. LA COMPETENCE POLITIQUE

PARTIE II : L'ESPRIT ARISTOCRATIQUE, LE PLUS GRAND BIEN

L'ORGANISATION ARISTOCRATIQUE

1. LES VERTUS DE LA FORCE
2. L'ORDRE DE LA DEPENDANCE
3. LE PLAN SYMBOLIQUE
 - a. LE SENTIMENT DE LA DISTANCE
 - b. LA DYNAMIQUE ASCENDANTE

CHAPITRE I : LA RAISONNABLE DEMOCRATIE

A. LA SELECTION POLITIQUE

1. LA TRANSITION DEMOCRATIQUE
 - a. LE TEMPS DE L'INDULGENCE
 - b. L'EFFICACITE PRAGMATIQUE
2. LA GRANDE SELECTION
 - a. IMPITOYABLE SELECTION
 - b. LE SANG DES PEUPLES
 - c. LA VERTU DES REGIMES

B. LA NECESSITE DES LOIS

1. LA CITE EN PAIX
 - a. LA POLITIQUE PACIFIQUE
 - b. JUSTICE PENALE EXEMPLAIRE
2. LES DEUX SOURCES DE LA JUSTICE POLITIQUE
 - a. LA JUSTICE ECONOMIQUE
 - b. DECISIVE EDUCATION FAMILIALE

C. LA SOUVERAINETE DES LOIS

1. LE SACRE DE LA LOI
2. LE GOUVERNEMENTS DES JUGES

CHAPITRE II : LA CASTE DES MAITRES

- A. LES VERTUS DE LA NOUVELLE NOBLESSE
 1. L'ASCETISME DES NOUVEAUX MAITRES
 2. L'EDUCATION DES SEIGNEURS
 - a. LA DISCIPLINE DU CORPS
 - b. L'HARMONIE DU *THUMOS*
 3. LA FORCE DE L'ESPRIT
 - a. LA CONNAISSANCE UTILE ET EFFICACE
 - b. LA DEVOTION RELIGIEUSE
- B. LE FER DE LANCE DE LA CIVILISATION
 1. L'ESPRIT DE CORPS
 2. LA FONCTION POLITIQUE
 3. DETERMINATION ET DEVOUEMENT

PARTIE III : L'AVENEMENT POLITIQUE DE L'ESPRIT PROPHETIQUE

CHAPITRE I : LE GRAND PHILOSOPHE

- A. LE PARCOURS INITIATIQUE
 1. LA GENESE DU GRAND HOMME
 - a. L'ENFANT DU PEUPLE
 - b. LA NOBLESSE D'ESPRIT
 2. LA LUTTE POLITIQUE
 - a. L'ESPRIT DIALECTIQUE
 - b. LE DIALOGUE AUTHENTIQUE
- B. LA PERENNITE DE L'ART POLITIQUE
 1. LA FORMATION DE L'HERITIER
 - a. LA DESIGNATION DU SUCESSEUR
 - b. L'EDUCATION EXCELLENTE
 - c. LES QUALITES NATURELLES
 2. LA PRATIQUE POLITIQUE
 - a. LA DECISIVE EXPERIENCE
 - b. LA VANITE DES LOIS
 - c. LA PRUDENCE NECESSAIRE
- C. LE GRAND ARTISTE
 1. LE CHANTRE DE DIEU
 - a. LE PHILOSOPHE-POETE
 - b. LE SILENCE DE LA SOLITUDE
 2. LE MAITRE-D'OEUVRE
 - a. LE REGNE DE L'IMAGINATION
 - b. LA SAGE FOLIE

3. L'ART POLITIQUE, ART SUPREME
 - a. LA POLITIQUE, JEU D'ENFANT
 - b. L'AME POLITIQUE
4. LE DEPASSEMENT DU GRAND HOMME
 - a. LIMITE DE L'ABSOLU
 - b. L'HOMME SUPREME

CHAPITRE II : LA FIGURE PROPHETIQUE DU GRAND ROI

A. LA CREATION DU SURHOMME

1. POUR L'AMOUR DU SURHOMME
 - a. LE SACRIFICE DES PEUPLES
 - b. LE SACRIFICE DES GRANDS HOMMES
 - c. SACRIFICES PROPHETIQUES
2. LES VERTUS DE LA GRÂCE
 - a. NECESSAIRE GRÂCE
 - b. LE DIVIN DEVOILEMENT

B. LA GRANDE MISSION

1. LE SAVOIR ABSOLU
2. LA PROPHETIQUE MISSION
3. LE BIEN, FIN SUPREME
 - a. DU BIEN AU BIEN
 - b. NECESSAIRE PURIFICATION

C. LA GRANDE CIVILISATION

1. LE PROBLEME EUROPEEN
2. DU COUCHANT AU LEVANT
3. LES INITIÉS DE LA RELIGION PROPHETIQUE
 - a. LE CULTE ANCIEN
 - b. LA RELIGION NOUVELLE ET TRAGIQUE

D. LA CITE DE DIEU

1. LE GOUVERNEMENT SUPREME
2. LA CENE UNIVERSELLE
3. APOCALYPSE

CONCLUSION : DIALOGUE MONUMENTAL

BIBLIOGRAPHIE :

De Platon :

La République

Les Lois

Gorgias

De Nietzsche :

Ainsi parlait Zarathoustra

Par-delà le bien et le mal

Gai savoir

Sur Platon :

Jean Lucciani *La pensée politique de Platon* PUF Paris 1958

Edmont *Le philosophe-roi*

Sur Nietzsche :

Louis Corman *Découverte de Nietzsche* J. Grancher 1990

Simone Goyard-Favre *La question politique* Edition Sirey 1977

Tarmo Kunnas *Nietzsche ou l'esprit de contradiction* Editions latines